Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Maurice Leblanc

DE MINUIT À SEPT HEURES

Le Journal, 26 octobre au 5 décembre 1931
Première publication en volume, Lafitte, janvier 1933

Table des matières

Première partie

Chapitre 1

Le gros lot

Mme Destol rentra chez elle plus tôt qu'elle ne le croyait. Elle passa sous la voûte cochère, s'arrêta pour prendre dans la loge de la concierge les lettres qui l'attendaient, et monta le premier des deux étages qui conduisaient à son appartement.

Au palier, elle fit sa pause habituelle devant la grande glace dont s'ornait le mur. Couperosée malgré son fard, trop forte, d'une élégance un peu tapageuse, elle présentait encore quelques vestiges d'une beauté qui, sous la présidence de Félix Faure, l'avait fait remarquer et demander en mariage par M. Destol, homme d'affaires puissamment riche, qu'elle avait désolé par ses coquetteries, ses extravagances et ses prodigalités.

Dans la glace complaisante, elle ne vit ni sa couperose, ni ses paupières trop bleues, ni ses joues trop rouges. Mais, en revanche, elle admira fort la fière coquetterie de ses yeux et se sourit à elle-même pour avoir l'occasion, une fois de plus, de s'extasier devant le charme de son sourire.

Eh, mon Dieu, quelle animation, quelle ardeur de vivre dans l'attitude et dans la physionomie ! Elle avait déjeuné au restaurant avec quatre de ses amis – ceux que sa fille, Nelly-Rose, appelait les mousquetaires, et dont les méchantes langues disaient que trois d'entre eux, du vivant de son mari, avaient été fort liés avec elle –, et, à ce déjeuner, elle s'était montrée spirituelle, aimable, coquette. Allons, malgré tous les ennuis, l'existence avait encore du bon !

Au second étage, cependant, elle eut un geste de mauvaise humeur. On entendait, à l'intérieur, un bruit de musique. Piano et violon.

« Sapristi ! grogna-t-elle. C'est encore Dominique et Victorine qui font de la musique. »

C'était une maladie chez eux. Dès que les deux patronnes sortaient, la femme de chambre se mettait au piano. Son mari, le maître d'hôtel, prenait son violon, et, comme un monsieur et une dame, sans tablier, les yeux en extase, ils jouaient tout un répertoire de rengaines et de danses langoureuses, *La Valse des roses, Le Beau Danube bleu,* ou *La Chanson des blés d'or*.

Agacée, Mme Destol sonna. Il lui fut répondu par *la Veuve joyeuse*.

Elle pensa alors que sa fille était peut-être chez elle, et, s'approchant d'une petite porte, à gauche du palier, par où Nelly-Rose rentrait directement chez elle, appuya sur la sonnerie. Aucune réponse. Et, tout à coup, elle se souvint que ses clefs se trouvaient dans son sac à main. Elle ouvrit donc l'entrée principale et traversa l'antichambre. Mais, sur une console, près de la double porte du salon, il y avait une lettre dont elle reconnut aussitôt l'enveloppe : c'était une lettre de sa banque. L'ayant décachetée d'un geste fébrile, elle lut :

Madame,

J'ai l'honneur de vous confirmer la lettre recommandée que vous avez reçue ce matin et la conversation téléphonique que nous avons échangée. Les pertes subies par vous ce mois-ci entraînent la vente de vos titres déposés en couverture, votre garantie étant devenue insuffisante et nous avons dû liquider votre position aux premiers cours de la Bourse de ce jour.

Nous vous prions de nous adresser, avant la fin du mois, votre solde débiteur, afin d'éviter…

L'impression que cette lettre, dont elle n'acheva pas la lecture, produisit sur Mme Destol, fut si pénible qu'elle ne fit aucun reproche à la femme de chambre Victorine quand celle-ci s'empressa autour d'elle, tandis que Dominique, dissimulant son violon comme il le pouvait, se glissait vers la cuisine.

– Mademoiselle est là ? murmura-t-elle.

– Je ne crois pas, madame.

Mme Destol examina distraitement les lettres qu'elle tenait, factures de fournisseurs, notes de couturière et de modiste, et les froissa d'une main nerveuse. Puis, elle entra dans le salon, grande pièce dont les fenêtres donnaient sur la place du Trocadéro et dont le mobilier était d'une somptuosité un peu désordonnée et un peu défraîchie.

– Préparez la table de bridge, ordonna-t-elle à Victorine. Ces messieurs arrivent dans un moment. Vous leur direz que je les rejoins.

Toute soucieuse, elle quitta la pièce, suivit un long couloir, et, ouvrant la porte, fut chez sa fille.

Autant l'appartement de Mme Destol trahissait la vie bohème et confuse de la maîtresse de maison, autant les deux pièces – une chambre et un boudoir –, habitées par Nelly-Rose, étaient, quoique simplement meublées, harmonieuses, nettes et bien rangées.

Comme Mme Destol entrait, une porte donnant sur le palier livra passage à Nelly-Rose.

Grande, svelte, brune, vêtue avec une élégance simple et sûre, elle était d'une beauté éclatante, ardente, presque sensuelle. Mais, en même temps que cette beauté pouvait susciter le désir de ceux qui l'approchaient, un sentiment plus fort peut-être leur inspirait instinctivement le respect ; ce sentiment avait sa source dans l'air d'innocence parfaite qu'exprimait le joli vi-

sage de la jeune fille, dans la candeur de ses yeux bleus dont le regard franc ne se voilait et ne se détournait jamais. Jeune fille moderne, elle était avertie, certes, et eût haussé les épaules à l'évocation de « l'oie blanche » de jadis, mais travailleuse, sportive, saine, aucune curiosité équivoque, aucun sentiment trouble ne l'avaient jamais sollicitée.

La mère et la fille s'embrassèrent avec une tendresse que n'avaient diminué ni leurs goûts dissemblables ni leur vie séparée.

– Maman chérie, je passe en coup de vent pour te voir. Songe que le comité se réunit à trois heures. Je te rappelle qu'on compte sur toi.

– Ma petite Nelly-Rose, il faut vraiment que j'y aille ?

La jeune fille se croisa les bras, affectant l'indignation :

– Maman, maman, voyons, tu as l'honneur de faire partie du comité, et tu ne viendrais pas à la séance où je fais mes débuts de secrétaire de la Maison des laboratoires ? Tu en as de bonnes !

– Quelle drôle d'enfant tu es, Nelly-Rose ! Ah ! je t'assure que je ne vois pas l'amusement que tu trouves à te consacrer à tous les travaux scientifiques qui doivent te casser la tête... Chimie ! Médecine ! Pharmacie ! Quand on est jolie comme toi, et qu'on a vingt ans !...

– Mais, maman, c'est passionnant !

– Quels goûts bizarres ! Moi, à ton âge... Il est vrai que tu retrouves là-bas des camarades...

– Qui sont si cordiaux, si gais, si charmants pour moi !...

– Ce n'est pas parmi eux que tu trouveras un mari.

Nelly-Rose éclata d'un beau rire.

– Mais, maman, je ne pense pas du tout à me marier.

– Je ne dis pas... Mais, tu ne me feras pas croire qu'aucun de ces jeunes gens ne te fait la cour...

– Ma pauvre maman, comme tu retardes ! On ne fait plus la cour, voyons ! Il n'y a qu'un homme qui me fasse la cour, et roucoule la main sur le cœur, c'est ton ami Valnais, le quatrième de tes mousquetaires... – ton fidèle d'Artagnan – un d'Artagnan boursier, bourgeois, à monocle et à guêtres blanches. Les autres, des copains de travail, des camarades sans arrière-pensée !

– Ma petite, vois-tu, moi, je n'y crois pas à la camaraderie sans arrière-pensée entre jeunes gens et jeunes filles. Un jour ou l'autre, ça tourne mal.

Nelly-Rose ouvrit des yeux étonnés.

– Ça tourne mal quand on le veut bien, dit-elle. Or, je sais parfaitement remettre les gens à leur place. Rien à craindre avec moi, maman.

– Tu ne comprends rien à ce qui est la vraie vie, Nelly-Rose ! Tu restes en dehors de la réalité, qui est, parfois, si grave et si dure...

La frivole Mme Destol n'avait pas l'habitude de prononcer de tels mots, et surtout avec tant de solennité. Sa fille la regarda, et dit en souriant :

– Qu'y a-t-il donc, maman chérie ? Des idées noires, toi ? Que se passe-t-il ?

– Mais rien, absolument rien, dit la mère vivement.

– Alors ?...

– Alors, je pense quelquefois que tu devrais envisager l'avenir d'une façon plus sérieuse.

– Et la façon plus sérieuse d'envisager l'avenir, ce serait d'abandonner mes études, et de sauter à pieds joints dans la carrière conjugale ?

– Peut-être.

– En compagnie de Justin Valnais, sans doute ?

– Je ne parle pas de lui plus spécialement... Mais, tout de même, Valnais est un homme pondéré...

– Une idée, maman... Si tu l'épousais, cet homme pondéré ? Hein, veux-tu que je le demande en mariage pour toi ? Nous sommes d'accord ? Eh bien, en attendant maman chérie, il faut que je file. Et je compte bien sur toi tout à l'heure. Lâche tes trois mousquetaires, qui sont quatre, et fais-toi belle pour venir écouter le rapport de Nelly-Rose, jeune fille pas sérieuse...

Deux minutes après, Nelly-Rose, installée dans la petite conduite intérieure qu'elle pilotait elle-même, se dirigeait vers la Maison des laboratoires.

C'était un samedi après-midi, donc semaine anglaise. Pourtant, dans le grand laboratoire qui dépendait de l'Institut Pasteur, cinq jeunes gens et une jeune fille travaillaient assidûment quand Nelly-Rose, nu-tête et comme eux couverte d'une longue blouse, vint prendre sa place.

Elle serra les mains qui se tendaient vers elle, empressées.

– Bonjour Ferney, bonjour Lacoste, bonjour tous... C'est chic d'être venus travailler aujourd'hui... Bonjour, ma petite Xénia, tu vas bien ?

La jeune fille à qui s'adressait Nelly-Rose était une Polonaise, petite, mince, blonde et vive, étudiante comme elle, et avec qui elle s'était liée d'une vive amitié.

– Bonjour, Nelly-Rose, répondit Ferney, grand garçon à barbe noire et lunettes d'écaille. Nous avons voulu par notre présence célébrer vos débuts, qui seront certes glorieux, de secrétaire du comité... Nous n'assisterons pas à la séance, mais notre appui moral...

– Moi, j'assisterai, interrompit Xénia, n'est-ce pas, Nelly-Rose, tu veux bien que j'assiste ?

– Cette Xénia, quelle curieuse ! Comme on voit bien qu'elle s'occupe de journalisme ! dit Ferney.

– C'est-à-dire qu'elle est plus journaliste que biologiste, s'écria un autre. La science, c'est son... microscope d'Ingres...

– Je ne peux pas être chauffeur de taxi pour gagner ma vie, la revue polonaise à laquelle je collabore me paye, dit Xénia de sa voix où roulaient les r.

– Je voudrais bien savoir ce qu'elle raconte de nous là-dedans.

– Laissez-la donc tranquille, intervint Nelly-Rose ; c'est très intéressant de collaborer à un journal. Je le ferais très bien, moi... Du reste, je ferais n'importe quoi ; tout m'amuse... La vie m'amuse, m'intéresse ! Je ne comprends pas qu'on s'ennuie, qu'on hésite...

– La jeune fille forte ! cria Ferney. Vous êtes une jeune fille forte, Nelly-Rose... et la meilleure des camarades... Sur ce, je me replonge, si je puis dire, dans ma culture.

Xénia s'approcha de Nelly-Rose :

– Est-ce que tu as pensé à moi ? Non je parie que tu as encore oublié !

– Pas du tout. Tiens, les voilà, je t'en ai apporté trois...

Elle tendait une vaste enveloppe. Xénia l'ouvrit et en tira trois grandes photographies. Chacune très belle, très artistique, reproduisait sur des plans différents les traits charmants de Nelly-Rose.

Xénia eut un cri de joie.

– Oh ! que tu es gentille Et qu'elles sont belles ! Je suis ravie !

– Allons, à présent, au travail, dit Nelly-Rose.

Il était cinq heures moins dix quand Nelly-Rose défit sa blouse, reprit son manteau et son chapeau. Elle passa sa houppe à poudre sur ses joues qu'animait une légère émotion, un peu de trac, comme en éprouvent les acteurs débutants avant d'entrer en scène. Mais elle se domina vite, l'œuvre qu'elle voulait faire triompher l'enthousiasmait tellement !

Elle serra les mains de ses camarades et gagna la salle où se réunissait le comité. Xénia, rhabillée elle aussi, la suivait.

Dans la salle, une demi-douzaine de dames d'aspect important, parmi lesquelles Nelly-Rose reconnut sa mère, et une demi-douzaine de messieurs très décorés et également importants, étaient réunis.

Nelly-Rose, d'une voix claire, un peu tremblante d'abord, mais bientôt raffermie, lut rapidement le rapport. Ensuite, avec lucidité, netteté, elle fit l'exposé de la situation. Celle-ci était lamentable. La souscription, ouverte depuis quelques mois, ne marchait plus. Au début, il y avait eu quelques dons importants, un élan de générosités un peu éparses. Puis l'indifférence était venue, on ne recueillait plus d'argent, la caisse était vide, et il aurait fallu des millions… L'œuvre si grandiose, si belle, si humaine, si utile, était-elle donc destinée à sombrer ? Que faire ?…

La voix de Nelly-Rose était vibrante et passionnée. L'enthousiasme rendait pathétiques ses beaux yeux. Les vieux messieurs, quand elle se tut, ne purent retenir un murmure flatteur d'admiration.

La discussion s'ouvrit. Oui, que faire ?

– Il faut abandonner, nous nous heurtons à l'indifférence publique...

– On ne peut abandonner une œuvre semblable. Il faut trouver un moyen de galvaniser les souscripteurs.

– Une campagne de presse, peut-être...

– Nous échouerons encore...

– Alors quoi ?

Et soudain, Mme Destol :

– Il y a un seul moyen, un seul, et c'est l'avis de ma fille. Il faut une loterie. Une grande loterie avec des souscriptions et un gros lot... très important. N'est-ce pas, Nelly-Rose ?

La jeune fille se dressa, dans un élan :

– Notre œuvre ne peut pas périr, s'écria-t-elle, et c'est le seul moyen de la sauver ! Il faut que nous demandions beaucoup pour obtenir beaucoup, et que nous demandions d'une façon originale. Oui, des dons en nature ! Il faut éveiller la curiosité et la vanité afin que chacun rivalise de zèle. L'un donnera une semaine de son travail, un autre trois de ses cachets à l'Opéra, un autre le produit de dix représentations de sa pièce à succès, un autre le produit d'une édition d'un de ses livres. Pour les lots, nous aurons des tableaux de peintres célèbres, des manuscrits signés, des autos, des pianos, des robes de grands couturiers, des meubles anciens. Le gros lot s'imposera de lui-même parmi les objets de valeur... Nous demanderons à tous, chacun donnera...

– Et vous, Nelly-Rose, demanda une dame, que l'exaltation de la jeune fille faisait sourire, que donnerez-vous ?

Nelly-Rose se retourna vers l'interruptrice.

– Moi, mais je donnerai tout ce qu'on voudra. Je suis prête à tout ce qu'on voudra !

Devant cette déclaration, des rires coururent.

– Prête à tout ce qu'on voudra, Nelly-Rose ? demanda la même dame.

– Mais oui, à tout ce qu'on voudra ! Quand il s'agit d'un but semblable, peut-on marchander ?

– Alors, vous serez le gros lot ?

Mme Destol protesta.

– Oh je vous en prie, ne faites pas dire à ma fille ce qu'elle n'a pas voulu dire. Voyons, Nelly-Rose, tu ne te rends donc pas compte de tes paroles ? Tu parles un peu trop sans réfléchir.

– En quoi, maman ?

– Votre mère a raison, Nelly-Rose, dit la dame, c'est un peu beaucoup vous engager.

– Comment cela ?

Nelly-Rose, interloquée, regardait autour d'elle les sourires amusés. Elle comprit tout à coup le sens que pouvaient présenter ses paroles irréfléchies et la façon dont on les déformait la fit rougir. Cependant, la discussion se poursuivit sur le principe de la loterie qui ralliait tous les suffrages.

Au départ, Xénia, l'étudiante polonaise, qui avait écouté toute la discussion sans s'y mêler, n'étant pas membre du comité, prit à part Nelly-Rose.

– Je te félicite sincèrement, lui dit-elle avec ardeur. C'est très chic, très épatant, ce que tu as dit là, Nelly-Rose ! Quelle belle audace !... C'est le succès assuré.

– Mais, tu es folle, dit Nelly-Rose en haussant les épaules. Ce n'est pas sérieux...

– Si, si, c'est très sérieux et c'est très chic. Et je vais envoyer à ma revue *France-Pologne* un article sur toi avec les trois photos que tu m'as données pour l'illustrer.

Nelly-Rose rougit encore et rit.

– Xénia, je te prie de rester tranquille. Ce serait du joli. Alors, je deviendrais le gros lot qu'on met aux enchères ! Merci bien !

– Pourquoi pas ? C'est très chic ! Très moderne ! Du reste, je ne donnerai pas ton nom.

– Il ne manquerait plus que ça ! Non, voyons, reste tranquille.

– Et je mettrai comme base d'enchères un chiffre invraisemblable : cinq millions.

– Je te dis que tu es folle. Voyons, promets-moi... C'est convenu, hein ? Silence et discrétion...

Chapitre 2

« Vous êtes ruinée…, épousez-moi. »

Mme Destol, sans attendre sa fille, avait quitté la première la salle du comité.

Quand Nelly-Rose remonta dans sa petite auto pour regagner à son tour l'appartement de l'avenue du Trocadéro, elle était encore sous l'influence de la surexcitation de la séance ; elle se calma pendant le trajet, et c'est avec une allégresse tranquille qu'elle entra dans le grand salon où se trouvaient sa mère et, autour de la table de bridge, les quatre inséparables que la jeune fille appelait les trois mousquetaires.

Mme Destol achevait de raconter la séance du comité et principalement l'incident soulevé par la déclaration irréfléchie de Nelly-Rose.

Trois des auditeurs, messieurs d'âge mûr, riaient. Le quatrième, Justin Valnais, ne riait pas, lui. C'était un grand jeune homme maigre, très élégant, portant la courte moustache à la mode, les cheveux calamistrés, qui ne rappelait en rien le héros de roman dont Nelly-Rose lui avait, par raillerie, donné le nom.

Il avait écouté avec dépit le récit de Mme Destol. Il aimait Nelly-Rose de toute la passion dont sa nature réservée et un peu égoïste était capable. Il souhaitait l'épouser. Elle refusait. Pourquoi ? Il ne comprenait pas. Associé d'agent de change, il était riche et lui eût fait une situation brillante. Et elle se moquait de lui, le désespérait par des incartades dont il souffrait dans son respect extrême des convenances bourgeoises. Pourtant, depuis quelques jours, il avait de secrets motifs d'espérer…

– Ah ! te voilà, fit Mme Destol à sa fille... J'ai mis ces messieurs au courant de ton incartade...

Nelly-Rose s'écria gaiement :

– Oh ! mère, tu penses encore à ça ? Mais, c'est sans importance !

– Sans importance parce qu'on a très bien compris que tu parlais au hasard. Mais, ma chérie, on ne dit pas de pareilles choses. Réfléchis, voyons, tu es prête à tout... À quoi ?

Nelly-Rose rit encore et haussa les épaules.

– Est-ce que je sais, moi !

– Ah ! voyons, ma petite, cependant...

– Mais non, maman, il n'y a pas de cependant ! J'ai parlé au hasard, c'est vrai, mais en obéissant à un tas de pensées confuses, qui me faisaient admettre... je ne sais trop quoi... si, tiens, par exemple, un baiser comme en mettent aux enchères, dans les ventes de charité, les jolies vendeuses...

– Mais ce n'est pas un baiser que tu as mis aux, enchères, petite malheureuse, c'est toi-même !

Nelly-Rose sursauta :

– Moi-même ! Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Eh bien oui, toi-même... Puisque tu es prête à tout...

Nelly-Rose haussa encore les épaules.

– Je t'en prie, maman, n'attache pas d'importance à quelques mots jetés à l'aventure et qui n'auront aucune suite.

Mme Destol secoua la tête.

– Qu'est-ce que tu en sais ?... Les journaux peuvent apprendre l'incident, le raconter..., et par cela même te compromettre.

– Mais non, mais non, personne ne prendra ça au sérieux.

– Espérons-le... Allons, mes amis, un tour de bridge avant le dîner.

Valnais avait écouté la conversation, le sourcil froncé et l'air malheureux. À la dernière phrase de Mme Destol, il se leva.

– Jouez sans moi, dit-il, j'ai un peu mal à la tête.

Pendant que les autres s'installaient, Mme Destol faisant le quatrième, il rejoignit Nelly-Rose qui feuilletait une revue.

– Voulez-vous venir avec moi dans la pièce voisine, Nelly-Rose, j'ai à vous parler, lui dit-il à mi-voix.

Elle le regarda, hésita et le suivit dans un boudoir râpé, luxueux, et aussi peu ordonné que le salon.

– Alors, qu'avez-vous de si capital à me dire, mon bon Valnais ? demanda-t-elle en fixant franchement sur lui ses beaux yeux.

– Nelly-Rose, n'ayez pas ce ton détaché et moqueur. Cela me trouble, me fait perdre mes idées... et aujourd'hui il faut que je vous parle très sérieusement. Pourquoi avez-vous fait cette folie, cette offre téméraire, inconvenante ? Oh ! Je sais bien, la pureté de votre cœur... Mais enfin, même imaginer que vous accepteriez de vendre un baiser... quel que soit le but ! Vous ne vous rendez pas compte, Nelly-Rose... Évidemment, pour vous c'est une gaminerie sans conséquence, une plaisanterie. Mais, pour moi... pour moi qui vous...

Elle l'interrompit en lui collant, avec un éclat de rire, la main sur la bouche :

– Chut... Vous me l’avez déjà dit, d’Artagnan !

Il ôta cette petite main qui le bâillonnait, l’embrassa, et, presque plaintif, gémit :

– Vous riez toujours... Vous ne m’aimerez donc jamais, Nelly-Rose ?

Elle lui retira sa main qu’il avait gardée dans la sienne.

– Mon bon Valnais, je vous aime beaucoup, vous êtes un excellent ami...

– Oui, un excellent ami... que vous aimez beaucoup, il sourit avec une amertume sincère, mais un peu comique. Eh bien, non, Nelly-Rose, ça ne me suffit pas... Je vous aime, moi. Je vous aime passionnément... Nelly-Rose, je vous en supplie, consentez à être ma femme.

Elle rit encore.

– Mais, je ne veux pas me marier, Valnais. Je suis bien comme je suis. Pourquoi voulez-vous que je m’enchaîne ?

– Oui, pour beaucoup de jeunes filles le mariage est une délivrance de leur condition dépendante... quoique maintenant... Tandis que vous, Nelly-Rose, avec votre sentiment du devoir, votre loyauté... en vous mariant, vous contracterez des engagements auxquels vous ne manquerez pas. Mais...

– Mais je ne me marierai qu’en aimant... Et...

– Et vous ne m’aimez pas... Vous ne voulez pas m’aimer...

– Je vous avoue, mon ami, que je n’y songe guère.

– Et moi qui vous aime tant, qui vous ferais une vie si heureuse. Oh ! je sais vos habitudes d’indépendance..., mais je ne serais pas un tyran. Je vous laisserais libre de continuer vos études, de poursuivre les œuvres qui vous intéressent. Je pour-

rais vous appuyer financièrement... Je suis, vous le savez, très riche.

Elle eut un geste d'insouciance. Il reprit :

– Oh ! je connais votre désintéressement, Nelly-Rose. Mais, d'autre part, vous êtes habituée à la vie large, au luxe, ainsi que votre mère... Et malheureusement...

Il hésitait. Elle le regarda, étonnée, vaguement inquiète :

– Quoi donc ?

– Eh bien, Nelly-Rose, il faut que la vérité vous soit connue. Vous savez que Mme Destol me confie en partie le soin de ses affaires, en partie seulement, hélas !... Vous savez aussi quel est le caractère de votre mère, généreux, libéral, mais insouciant, mais bohème... passez-moi le mot. Eh bien, l'énorme fortune de votre père, qui était déjà ébranlée dans les dernières années de sa vie, puisque c'est pour la rétablir, paraît-il, qu'il entreprit au début de la guerre un voyage en Roumanie, n'a fait, depuis, que diminuer... Votre mère, avant de recevoir mes conseils, n'a pas su l'administrer, ses revenus faiblissaient à mesure que toutes les conditions de la vie augmentaient. Alors, pour ne pas restreindre son train d'existence, elle a commis l'imprudence de jouer à la Bourse, de spéculer enfin à mon insu. Elle a naturellement perdu... Et, à présent, elle est ruinée. Il lui reste à peine de quoi vivre pendant six mois...

Cette fois, Nelly-Rose ne riait plus. Elle avait pâli et ses lèvres tremblaient. Elle adorait sa mère et savait que celle-ci ne pourrait supporter la pauvreté.

– Mon Dieu, murmura-t-elle, chère maman, comment fera-t-elle ? Moi, tout m'est égal. Je travaillerai, je m'accommoderai de n'importe quoi... Mais elle, Valnais ? C'est affreux... elle sera trop malheureuse... Que faire ?

Valnais, sincèrement ému, mais dont l'amour, comme toutes les amours, était égoïste, se rapprocha.

– Acceptez de m'épouser, Nelly-Rose. Je vous jure que votre mère pourra continuer à vivre largement, selon ses goûts, et je vous jure que vous serez heureuse.

Elle faillit s'indigner de cette mise en demeure, de ce calcul fondé sur sa détresse, mais elle se rendit compte qu'il ne comprenait pas que ses paroles avaient un tel sens.

– Alors, dit-elle seulement, je dois me sacrifier ?

– Vous sacrifier ? Quel mot cruel, Nelly-Rose ! C'est donc un sacrifice ?

Elle le regarda en face et, après un moment : « Oui. »

Mais aussitôt elle eut regret de sa dureté. Pour le consoler, elle reprit gentiment :

– Écoutez, Valnais, dans six mois, puisqu'il nous reste six mois, nous verrons. Oui, dans six mois, ce sera oui...

Elle avait dû faire un effort pour prononcer ces derniers mots, et elle ajouta, comme pour elle-même :

– Si d'ici là rien ne nous sauve, maman et moi.

– Oh ! Nelly-Rose, protesta Valnais, vous avez vraiment des phrases... Alors, si le salut vous vient, ce sera ma perte à moi, la défaite de mon amour ? Mais, d'ailleurs, je suis bien tranquille. Une fortune ne va pas vous tomber du ciel. Que pouvez-vous espérer ? Un mariage riche ? Alors, Nelly-Rose, autant moi qu'un autre.

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton si piteux que la jeune fille ne put s'empêcher de sourire.

– Le salut peut venir d'ailleurs, dit-elle.

– De quoi donc ?

– De l’héritage de mon père.

– Mais je vous ai dit qu’il n’en reste rien… Nelly-Rose, vous ne voulez pas parler de cette histoire de mines de pétrole en Roumanie ? C’est chimérique !

– Qu’en savez-vous ? Êtes-vous seulement au courant de l’affaire pour la condamner ainsi ?

– Votre mère m’en a dit quelques mots, mais cela m’a paru tout de suite absolument chimérique, je vous le répète, et je suis, en affaires, trop positif pour y avoir attaché grande importance. Il s’agit, je crois, de mines de pétrole situées en Roumanie, non loin de la Pologne. C’est pour cela que M. Destol se trouvait en Roumanie. Je ne me trompe pas, n’est-ce pas ?

– Non. Mon père, en effet, venait d’acheter la plus grande partie des titres de ces mines. Ils ne lui furent pas livrés à temps et il mourut pendant l’invasion de la Roumanie. Il est hors de doute, nous le savons, maman et moi, par l’enquête que nous avons fait faire là-bas, que l’achat fut réglé et que les titres appartiennent authentiquement à mon père, c’est-à-dire à nous.

– Et ces titres représentent naturellement une somme importante ?

– Mon père en avait la majorité. Achetés à bas prix, ils représentent maintenant près de quarante millions.

– Peste ! Je comprends que vous n’auriez plus besoin de ma fortune, humble auprès de cela. Mais quelle preuve avez-vous que cela vous appartient ? Comment récupérer ? Que sont-ils devenus, ces titres ? Où est le reçu du règlement ? À qui votre père a-t-il confié ces papiers indispensables pour faire valoir vos droits ? Non, c’est de la folie !

– C’est très sérieux. Et une certaine indication qui, il y a quelques jours, nous est parvenue, fait croire que mon père,

avant sa mort, a tout confié à un Russe avec qui il était très lié et qui parvint à regagner la Russie. Cela se passait pendant la période qui s'étend entre l'invasion de la Roumanie par les Allemands et la tempête révolutionnaire russe.

– Et vous vous imaginez, ma pauvre Nelly-Rose, que le hasard permettra de retrouver dans ce chaos ?... Il faudrait un miracle.

La jeune fille sourit.

– Pourquoi pas ? J'y crois, moi, aux miracles. Oui, Valnais, cela vous étonne, mais, malgré mes études scientifiques, je suis une romanesque, une rêveuse... et je rêve, quelquefois, que quelqu'un va venir nous rapporter ces richesses.

– Quelqu'un... un beau jeune homme, par exemple ? dit Valnais d'un ton qui voulait être railleur et amer.

– Pourquoi pas ? dit encore Nelly-Rose, mais cette fois en riant franchement. Il est bien permis d'imaginer des choses agréables. Je vois, en effet, un beau jeune homme en veste de velours, en bottes montantes... qui est un héros, traverse en chantant des périls, accomplit de téméraires exploits...

– Un aventurier de roman, quoi !

– Mon Dieu, oui ! On l'attaque. Il se bat : couteau, revolver, prouesses fantastiques... il triomphe.

– Ah ! ah ! ah ! À notre époque !... Mais ce n'est même plus du roman... C'est du cinéma... Un héros de cinéma surgissant avec les titres reconquis...

– C'est cela ! c'est cela ! s'exclama Nelly-Rose en battant des mains, c'est cela ! Vous évoquez la chose comme je la vois. Tenez, l'autre jour, au cinéma, j'ai vu un film où il s'est passé une aventure de ce genre... Oui, un véritable héros, chevaleresque, intrépide.

– Comme il n’y en a que dans les belles histoires, dit-il.

– Comme il peut y en avoir dans la réalité, Valnais, avec un peu de chance...

Chapitre 3

L'homme aux besaces

Le printemps russe était encore glacial. La neige couvrait le sol et, en légers flocons, dans l'air immobile du matin, continuait à descendre du ciel gris, bas et menaçant.

Le petit village, c'était dans une région assez voisine de la frontière polonaise, venait de s'éveiller, et un événement inhabituel avait attiré hors de leurs misérables isbas ses pauvres habitants. Sur les marches de l'église, au centre de la petite place, un homme était assis et chantait une mélopée traînante qu'il accompagnait en jouant de l'accordéon. Son aspect était celui d'un mendiant et il paraissait sans âge. Une vieille casquette aux deux ailes rabattues sur ses oreilles s'enfonçait sur ses yeux dont l'un, le droit, était couvert par un bandeau crasseux qui masquait la moitié du visage. Un vêtement de velours grossier, en loques et devenu de couleur indéfinissable, enveloppait son corps. Il avait aux pieds des bottes rapiécées. Des besaces chargeaient ses épaules courbées, contenant évidemment tout ce qu'il possédait au monde : vivres, tricots, batterie de cuisine.

Morne, il jouait et chantait, et, bien que son accordéon fût un peu défaillant, les moujiks l'écoutaient avec un plaisir visible.

Ce sentiment se manifesta quand il cessa de jouer. Ses auditeurs n'avaient pas d'argent pour lui, mais ils lui donnèrent les humbles aumônes dont ils pouvaient disposer : du pain, de la vodka dont on remplit sa gourde. Une femme lui apporta même un bol de bortsch, soupe à la betterave qu'il avala avec gloutonnerie.

Pour remercier, il joua encore un petit air d'accordéon, puis enveloppa l'instrument qu'il suspendit à son épaule, auprès de ses besaces, et, ainsi chargé, le dos rond, la tête basse, l'aspect résigné d'un vieux dont la vie est de suivre les chemins au hasard des jours et des aumônes, il s'en alla clopinant. À quelque distance du village, il s'engagea dans un petit bois et fut hors de vue.

Alors, il se redressa, s'étira les bras avec un soupir de soulagement, et arracha le bandeau qui lui couvrait la face. Comme par magie, il fut un autre homme, un homme de vingt-huit à trente ans, de taille haute et svelte, athlétique ; son visage régulier exprimait l'intelligence vive, l'énergie décidée, l'audace sûre de soi. Ses yeux bleus avaient un regard paisible presque gai, et qui pouvait, certes, aux heures de détente, devenir affectueux et tendre.

Le voyageur, avant de sortir du bois, consulta un papier qu'il tira de sa poche. C'était un plan, qu'il examina et dont il lut les quelques mots d'explication qui s'y trouvaient inscrits :

La croix à l'encre bleue marque l'emplacement du puits. Je regrette de ne pouvoir te donner les instructions relatives à l'ouverture du coffret, n'ayant aucune indication à ce propos. Mais tu trouveras… Quant à l'enfant…

Il continua sa marche, suivant une route nivelée par la neige et, après une heure environ, parvint en vue d'un parc de hauts sapins, au milieu desquels un château se silhouettait. Aux alentours du parc, à gauche, se voyait un groupe d'isbas. Il consulta de nouveau son plan. Oui, c'était cela, à droite, ce grand arbre dénudé, et, au-delà, cette isba isolée, à peine visible dans le réseau brouillé que traçait la neige qui avait violemment repris…

Coupant à travers la plaine, il se dirigea vers l'isba isolée. Il l'atteignit. Elle était inhabitée, en ruines. Une cour la précédait, et, dans cette cour, un puits. Il alla à ce puits, se pencha et tâ-

tonna, le long de la paroi intérieure. Ses doigts rencontrèrent le manche d'une pioche qui se trouvait accrochée là et dont il s'empara. Puis il se retourna, faisant face au point central entre les deux corps de l'isba. Il fit six longues enjambées. Il s'arrêta, rejeta la neige du sol et, avec la pioche, creusa. Il creusa assez longtemps et enfin eut une exclamation de joie. Le fer de la pioche avait sonné sur du métal. Redoublant d'efforts, il dégagea un petit coffret d'acier rouillé qu'il sortit du trou. Sans hésiter, il força le couvercle avec sa pioche.

Il vit un collier fait de cinq rangs de perles.

– Fichtre ! murmura-t-il, quelle pièce magnifique ! Une véritable fortune !

De fait, les perles étaient du plus bel orient, toutes égales et sans le moindre défaut. Il les fit glisser dans une de ses poches, avec un petit rire de connaisseur satisfait.

Mais sa découverte ne lui suffisait pas. D'après ses renseignements, il devait y avoir autre chose, un double fond sans doute. Il chercha longtemps quelque ressort invisible, ne trouva rien, et allait se décider à briser le coffret quand un déclic eut lieu et le couvercle intérieur se souleva.

Il aperçut alors une pochette en parchemin. Il la prit. Elle était gonflée de papiers et elle portait cette indication.

Ces papiers m'ont été confiés, au mois de mai 1917, par mon très cher ami Eugène Destol, afin que je les transmette à sa famille. Je les dépose dans ce coffret avec le collier à cinq rangs de perles de ma femme. S'il m'arrivait malheur, je prie celle-ci de remplir, aussitôt que possible, la mission dont je me suis chargé.

Et c'était signé : Comte VALINE.

Il ouvrit la pochette en parchemin, prit la liasse de papiers et les déplia. C'étaient des titres de propriété auxquels se trouvait épinglé un reçu ainsi libellé :

Reçu de M. Eugène Destol, sujet français, habitant place du Trocadéro, à Paris, la somme de trois cent mille francs pour sa part dans l'achat des mines de Seidewitz.

Il y avait encore, dans la pochette, une photographie. La photographie d'une petite fille au charmant visage fin avec cette mention manuscrite : *Nelly-Rose à dix ans*.

L'homme eut un geste d'ignorance et d'insouciance. Il ne comprenait pas et ne cherchait pas à comprendre. On l'avait chargé d'une mission, sans lui en expliquer les dessous qu'il ne désirait du reste pas connaître. Bravant périls, fatigues et privations, il avait accompli la tâche fixée. Il avait réussi, cela seul l'intéressait.

Réussi ?... Pas encore ! Le plus difficile peut-être restait à faire.

L'homme, dans une poche intérieure de son vêtement, plaça les documents et les titres. Puis il combla soigneusement le trou et ramena, par-dessus, la neige. Ensuite, il alla au puits, y précipita le coffret vide, et suspendit la pioche où il l'avait trouvée.

Il s'éloigna. La neige qui tombait effacerait toute trace de son passage. C'était bien.

Il retraversa la plaine et rejoignit la vague route où il l'avait quittée.

Il arriva au petit groupe des isbas qu'il traversa sans s'y arrêter, malgré le désir qu'il avait de prendre quelque chose de chaud... Bah ! la vodka de sa gourde lui suffirait.

Il en but, tout en marchant, une gorgée, et, parvenu au château, le contourna. Le château était inhabité, les volets fermés,

pas de fumée aux cheminées. Tout semblait mort, aucun être vivant sur les routes ni dans la plaine. La neige paraissait le linceul de toutes choses.

De l'autre côté du château, l'homme retrouva la piste. Il la suivit de son pas égal, élastique, foulant avec indifférence la neige glaciale ; de temps à autre, il se secouait pour faire tomber les flocons qui s'amoncelaient sur ses épaules.

Il arriva à la lisière d'un bois et vit une isba isolée, misérable, mais habitée, celle-là ; sa cheminée fumait. Dans le bois, il se dissimula, et attendit.

L'attente fut longue, le froid le gagnait, et il recourut à sa gourde… Il eut enfin un mouvement de satisfaction. Une vieille paysanne, emmitouflée de loques, sortait de l'isba. Sans voir le guetteur, elle prit la route qu'il venait de suivre.

Quand elle fut hors de vue, il sortit de sa cachette et s'approcha de l'isba derrière laquelle il y avait une cour qu'un mur entourait.

Il escalada ce mur avec une aisance de gymnaste et traversa la cour.

Au moment de frapper, il eut une hésitation et reprit le plan qui lui servait de guide. Il y lut :

Quant à l'enfant, tu feras ce que tu voudras. En réalité, si tu la ramènes ici, ça n'ajoutera pas grand-chose au bénéfice puisque nous tiendrons le collier, et peut-être les titres. Mais enfin, si ça t'amuse, et qu'il n'y ait aucun danger…

Il frappa.

Pas de réponse.

Il gagna la fenêtre. Le volet était fermé. Il le secoua, réussit à l'ouvrir. Il poussa la croisée qui céda. Alors, il sauta dans la maison.

Au milieu de la pièce, il vit une petite fille de sept à huit ans, jolie, mais pâle et maigre, dans une robe sordide. Debout, tremblante, les mains jointes, de ses yeux dilatés par l'épouvante, elle le regardait.

Sans l'approcher, il lui sourit d'un sourire cordial.

– N'aie pas peur, ma petite. Je ne te ferai pas de mal. Tu es bien Stacia, la fille de la comtesse Valine ?

Trop effrayée sans doute pour pouvoir parler, l'enfant, de la tête, fit oui.

– La vieille femme à qui on t'a confiée est méchante pour toi, n'est-ce pas ? Elle te rend malheureuse ? Elle te bat ?

Même signe affirmatif.

– C'est bien elle qui vient de sortir ?

La petite inclina encore la tête. Oui, tout cela était vrai et elle était bien malheureuse.

Et, cette détresse d'enfant, l'homme la sentit si profondément, il en fut si touché, que, malgré tout, contre toute prudence, il prononça :

– Veux-tu venir avec moi ?

Cette fois-ci, l'enfant ne répondit pas du tout.

Il insista :

– Si tu viens avec moi, je te conduirai à ta mère.

Le visage de l'enfant se contracta, ses larmes jaillirent, enfin elle parla.

– Maman est morte... avec papa...

Saisi de pitié, il s'approcha :

– Non, ma petite, ta maman n'est pas morte, elle m'envoie te chercher.

La petite fille ouvrit sur lui des yeux pleins d'angoisse et d'espérance. Était-ce vrai ce qu'il disait, cet homme-là qui souriait avec tant de bonté qu'elle se sentait poussée vers lui par un grand élan ?

– Tu te rappelles le médaillon, insista-t-il, avec ton portrait, que ta maman avait toujours au cou ?

– Oui.

– Eh bien, regarde, le voilà. C'est ta maman qui me l'a donné pour que tu aies confiance.

L'homme mit sous les yeux de l'enfant le bijou. La petite, regardant l'objet qui lui rappelait son bonheur d'autrefois, se remit à pleurer.

– Dépêchons-nous, ma petite Stacia. Quand revient la femme ?

– Cette nuit !

– Où couches-tu ?

– Là-haut, toute seule. Et Stacia ajouta : J'ai peur toute seule, mais j'ai encore plus peur quand je suis avec elle.

– Alors, si tu dors seule là-haut, elle ne saura pas avant demain matin que tu es partie. Et à ce moment-là, nous serons loin ! Seulement, Stacia, il faut m'obéir, ne pas avoir peur, être bien courageuse... Tu es faible, malade peut-être, ma pauvre petite, n'est-ce pas ? Tu ne pourrais pas marcher longtemps ?

– Oh ! non.

Il rit gaiement.

– Et bien ! voilà, je te porterai, Stacia !

Il défit une de ses besaces, en tira un vaste sac de toile et dit à l'enfant, du ton qu'il aurait pris pour lui proposer un jeu amusant :

– Ma petite, tu vas entrer là-dedans et je te chargerai sur mon épaule. Comme cela, tu ne te fatigueras pas et tu ne seras pas mouillée par la neige. Maintenant, écoute bien, quoi qu'il arrive, ne bouge pas, ne parle pas, et n'aie peur de rien... Tu me le promets ?

– Oui, dit la petite avec résolution.

Quand l'enfant fut cachée sous la grosse toile où l'air entrait suffisamment pour qu'elle pût respirer, il la chargea, pliée en deux sur son épaule. Il repassa la fenêtre basse dont il referma le volet. Il posa son fardeau sur le sommet du mur qu'il franchit de nouveau. Il reprit l'enfant, la remit sur son épaule et s'éloigna à travers les bois, à travers la neige, parlant de temps à autre à la petite qu'il emportait, chantonnant pour la distraire, et marchant d'un pas aussi allègre que s'il n'avait rien porté du tout.

Il marcha ainsi jusqu'à la fin du jour. Les routes nivelées par la neige n'existaient plus, mais il savait pourtant qu'il était dans la bonne direction grâce aux indications d'une boussole dont il était muni et qu'à intervalles réguliers il consultait.

Il avançait toujours. Sous la toile du sac, maintenant, l'enfant s'était endormie. Il le sentait à l'abandon du petit corps reposant sur sa robuste épaule.

Le soir vint, il continua sa marche. La nuit était noire, mais une clarté confuse montait de la neige qui sous ses pas frissonnait. Il fallait pourtant que l'enfant mangeât, et lui-même également, mais, dans cette neige, dans cette nuit, comment faire halte ?

Il distingua enfin, à l'entrée du bois de sapins, la forme d'un toit. Il s'approcha prudemment, reconnut une isba sans

porte et plus misérable encore que celle où il avait trouvé Stacia. Il dégagea du sac l'enfant qui, debout, vacilla sur ses jambes, mais, courageuse, ne se plaignit pas et fit quelques pas pour se dégourdir.

L'homme, cependant, avec du pain et une boîte de sardines tirée de sa besace, préparait un modeste repas. Il versa dans un gobelet un peu du thé froid que contenait une gourde et où il ajouta quelques gouttes de vodka. L'enfant but. Il augmenta pour lui la dose d'alcool et acheva les provisions.

– Allons, repartons, ma petite.

Des kilomètres de forêts succédaient aux kilomètres. Un silence profond l'entourait que troublait à peine, parfois, le bruit furtif de la neige qu'une branche trop chargée laissait choir. Les heures passaient, il marchait toujours, mais son allure n'avait plus son élasticité coutumière. La neige molle, amoncelée, semblait à chaque pas vouloir retenir ses pieds.

Enfin, ce fut l'extrémité de la forêt et, presque en même temps, ce fut le matin, le matin réconfortant.

La neige ne tombait plus, personne à l'horizon. Au pied d'un grand arbre, le voyageur fit halte une seconde fois, et voulut que l'enfant bût et mangeât de nouveau.

– Vous êtes bon, lui dit tout à coup la petite fille d'un ton convaincu.

– Et toi, tu es bien raisonnable et bien courageuse, ma petite. Tu n'as toujours pas peur ?

– Oh ! non, mais quand est-ce que je la verrai, maman ?

– Dès ce soir, j'espère... Tu l'aimes donc beaucoup ?

Le visage de la petite s'illumina.

– Beaucoup... beaucoup... Elle est si bonne, maman, si jolie ! C'est la plus jolie de toutes les mamans !

– Ah !

L'homme n'ajouta rien. Son visage avait changé. Il eut un petit sourire qui ne ressemblait pas au sourire qui avait donné confiance à l'enfant. Une idée, confuse encore, se formait en lui. L'image indécise d'une femme jolie passait devant ses yeux.

Il ne faisait plus froid. L'homme réconforté par la halte et par le repos, marchait allégrement et le fardeau dont il était chargé, si lourd la nuit, de nouveau ne pesait plus à ses épaules. Vers le commencement de l'après-midi, il eut un mouvement d'allégresse en voyant les poteaux annonçant l'approche de la frontière polonaise. Enfin... le but !

Peu après il atteignit un village assez important, situé au bord d'une rivière dégelée, large, et qui s'étendait en une sorte de marécage peu profond. C'était la frontière. De loin en loin, des soldats rouges, armés de fusils, montaient la garde. D'autres étaient groupés devant les bâtiments de l'ancienne douane devenue caserne. Quelques agents de police causaient entre eux.

Délibérément, le voyageur s'approcha de l'un des agents.

– Je voudrais savoir s'il y a un chemin praticable le long de la rivière ? demanda-t-il.

Le policier le toisa, ce vagabond ne lui disait rien qui vaille.

– Tu quittes la Russie ?

– Non, non ! Je vais chez mon cousin qui habite là-bas !

– Tes papiers !

L'homme les exhiba. L'agent les examina et, les trouvant en règle, s'adoucit et donna le renseignement demandé. Oui, il y avait un chemin praticable...

– Bon, je vais me reposer un peu avant de me mettre en route.

Il y avait beaucoup d'allées et venues. On se rendait principalement près de la rivière à un endroit où un grand radeau plat faisait un service de bac d'une berge à l'autre. Un poste de police commandait une enceinte fermée par une palissade à moitié démolie. Une douzaine de véhicules de tous genres attendaient leur tour de passage. Quelques agents veillaient. On ne pouvait entrer qu'avec un passeport déjà visé à la caserne.

Le voyageur déposa contre la palissade, à l'extérieur, sa besace et le sac où se trouvait la petite Stacia. À la dérobée il consulta sa montre, dégagea son accordéon et se mit à jouer et à chanter à mi-voix.

Les gens, affairés, l'écoutaient peu. Une femme cependant, qui était dans l'enceinte, se pencha par une brèche de la palissade. Vêtue comme une riche fermière, elle montrait une taille harmonieuse et un visage avenant, animé par le plus joli sourire.

Il chanta, en la regardant, un air charmant et mélancolique. Quand il eut fini, ils causèrent, assez longtemps. La femme comptait au nombre des personnes qui attendaient leur place sur le radeau. Chaque semaine, avec sa voiture, elle venait d'un village polonais pour vendre des provisions sur le marché russe le plus voisin, et elle s'en retournait, en fin d'après-midi, avec ses paniers vides.

Il lui demanda, la tutoyant selon l'usage :

– Ta voiture est là ?

Oui, fit-elle, en montrant une charrette à quatre roues, recouverte par une forte bâche que soutenaient des arceaux.

– Tu as ton passeport ?

Oh ! un passeport à l'année est bien en règle. D'ailleurs, ils me connaissent tous.

L'homme la regarda au fond des yeux et dit :

– Tu vois ce sac qui est là par terre...

– Oui.

– Il y a une petite fille dedans, je la ramène à sa mère.

– Oh ! dit-elle stupéfaite de cette révélation. Et tu n'as pas peur que je te trahisse ?

– Je suis sûr de toi, dit-il doucement. Tu vas la prendre dans ta voiture et tu traverseras avec elle. Je la retrouverai ce soir.

Elle murmura, au bout d'un instant :

– Mais toi, comment ferais-tu pour passer ?

– À la nuit, je me jetterai à l'eau. Je nage bien.

– Ils te tueront à coups de fusil.

– Il faut bien risquer...

– Oh ! répéta-t-elle, c'est bien dangereux. Et pourquoi risques-tu ?... Pour de l'argent ?

Il réfléchit. Au fond, était-ce pour de l'argent ?

– Non, dit-il, de l'argent, j'en ai.

– Alors, pourquoi ?

– Ça m'amuse. Il y a beaucoup de choses qu'on fait dans la vie pour s'amuser, parce que cela fait plaisir. Ce sont les meilleures choses.

Il avait repris son accordéon, et il en tirait des sons d'une telle douceur qu'elle seule pouvait les entendre. Il chanta ainsi, sans la quitter du regard, et en lui adressant les mots tendres de cette chanson. Elle était penchée sur lui, elle voyait ses yeux bleus, ses dents claires, et elle répondait à son sourire par un sourire heureux.

Le jour s'assombrissait. Un épais brouillard s'élevait du marécage. L'homme souvent regardait par-delà la rivière, du côté de la Pologne. Il y vit enfin ce qu'il attendait. Une lueur à ras de terre, faible d'abord, mais qui s'amplifia, grandit. Un feu... le signal !...

– Ça va être à moi de passer, dit la fermière. Donne la petite.

Elle prit le sac, sans que personne s'en avisât, souleva la bâche par derrière, et le glissa.

Puis elle revint, et dit à l'homme, d'une voix sourde :

– C'est le dernier passage du radeau... Nous avons quelques minutes encore. Quand je claquerai du fouet, viens aussi. Il fait trop noir pour qu'on t'aperçoive.

Il objecta :

– C'est toi, maintenant, qui risques. Et ils ne plaisanteraient pas si on me trouvait.

– Viens, répéta-t-elle en s'éloignant.

Il patienta. Quand elle eut claqué du fouet, s'introduisant par la brèche, il rampa dans l'ombre jusqu'à la charrette qui s'ébranla dès qu'il y fut installé.

Les policiers donnèrent la main à la femme. L'embarquement fut aisé, sous l'effort de deux petits chevaux qui avaient des sonnettes aux oreilles. Sur l'eau du marais, entre

les roseaux épars, la barque flotta, conduite à la rame par deux mariniers.

– Ne bouge pas, surtout, dit la femme qui s'inquiétait en entendant le remuement des paniers.

– Je veux me rapprocher de toi, dit-il.

Un silence. Elle murmura :

– C'est plus facile par la droite.

Il avança. Elle sentit des lèvres qui lui caressaient le cou. Elle frissonna.

– Tourne un peu la tête, demanda-t-il.

– Non, dit-elle en tournant la tête.

– Donne-moi tes lèvres.

– Non, dit-elle en tendant ses lèvres.

Un quart d'heure après, on abordait l'autre rive. Ils étaient en territoire polonais. Avec précaution, il se glissa hors de la charrette, emportant ses besaces et Stacia.

Non loin d'une maison, auprès d'un feu qui s'éteignait, auprès d'une troïka attelée de chevaux vigoureux qu'un paysan tenait au mors, un homme guettait. Un homme bien mis, d'une cinquantaine d'années, grand et massif, avec un large visage coloré, d'expression brutale et rusée à la fois.

Cet homme se précipita au-devant de l'arrivant.

– Bonjour, Gérard ! Quelle exactitude admirable ! Tu as réussi ?

– À peu près, dit Gérard.

– Les colliers, tu les as ?

– Oui, Baratof.

– Donne-les moi !

– Tout à l'heure, ils sont dans un de mes sacs.

– La liasse de titres ?

– La voici !

Gérard montra la pochette qui contenait les titres. Une lueur de cupidité triomphante alluma les petits yeux de Baratof qui s'en empara.

– Tu es épatant ! dit-il.

Et il demanda encore, mais négligemment :

– Et la petite ?

Gérard, cette fois, ne répondit pas. Se dirigeant vers la troïka, il y déposa ses besaces et le sac contenant l'enfant toujours immobile et muette. Il s'établit auprès de Baratof qui venait de s'asseoir et qui saisissait les guides. Le paysan, resté impassible, lâcha les chevaux qui s'élancèrent impétueusement.

La fermière attendait dans sa charrette. Mais Gérard oublia tout à fait de retourner vers elle et de lui donner le baiser d'adieu.

Chapitre 4

Deux associés

À travers l'étendue neigeuse, malgré le brouillard et la nuit qui venait, la troïka, guidée par la main sûre de Baratof, filait vite. Gérard restait silencieux, mais Baratof reprit la conversation :

– Alors, mon message t'est bien parvenu ?

– Comme tu vois, puisque j'ai fait ce que tu voulais.

– Le plan était clair, hein ? Les indications précises ?

– Oui, suffisamment !

– Je te félicite encore, une expédition pas commode.

Gérard eut un geste d'indifférence. Baratof reprit :

– Avant d'allumer le signal, je m'étais mis d'accord avec les agents polonais... Oh ! sans leur dire ce qu'ils n'avaient pas besoin de savoir.

Il eut un rire silencieux et, après un autre silence :

– Ils nous attendent chez moi, tu sais...

– Qui ça « ils » ? demanda Gérard.

– Eh bien, mais nos deux... comment dire ?... clients... La comtesse Valine, d'abord. Elle est arrivée à la ville il y a deux jours... Elle est descendue à l'hôtel, mais elle passe son temps à venir me demander s'il n'y a rien de nouveau, si je crois que tu

réussiras ? Elle est folle d'inquiétude... Dame, c'est tout ce qui lui reste au monde... sa fille et ses cinq rangs de perles...

– Elles valent une fortune, ces perles, dit Gérard.

– C'est vrai, tu t'y connais aussi... Elles sont belles, tant mieux ! C'est un avantage pour tout le monde. Je suis d'accord avec la comtesse pour les conditions... Oh ! je ne l'écorche pas !...

Il eut de nouveau son rire silencieux. Gérard lui jeta un regard de côté, mais ne dit rien.

– Alors, tu penses, son anxiété à cette femme ! continua Baratof. Elle ne vit plus... Vrai, en dehors de la question d'affaires, elle m'intéresse. Tu comprends, on ne peut pas voir une femme jolie comme elle...

Gérard, cette fois, haussa les épaules.

– Elle est si jolie ? demanda-t-il sèchement.

Baratof à son tour lui jeta un regard de côté.

– Oui, dit-il sèchement aussi.

Mais il voulait ménager son compagnon et demanda d'un ton aimable :

– Et pour l'autre de même, tu as naturellement réussi ? Oui, pour le vieux qui attend son bric-à-brac ? Il est à la villa aussi, tu sais, et c'est encore un numéro ! Ça a vraiment de la valeur son trésor, comme il dit ?

– Une très grosse valeur. Lui non plus, tu ne l'écorches pas ? demanda Gérard avec ironie.

– Tu as toujours le mot pour rire, dit Baratof pincé.

Cette fois, le silence tomba entre eux. Une méfiance réciproque, une antipathie, fondée sur des différences essentielles

de caractère, demeuraient latentes sous les apparences cordiales de leur association bizarre, périlleuse pour l'un qui agissait, intéressée pour l'autre qui profitait largement des opérations qu'il indiquait.

Cette association datait de la guerre. Le Russe Ivan Baratof, aventurier de finance d'une grande énergie et d'une remarquable habileté, spéculateur audacieux et équivoque, ne reculant devant aucune besogne pourvu qu'elle lui rapportât, avait dû fuir la Russie lors de la révolution, et trafiquait dans les parages de la mer Noire quand il avait fait la connaissance de Gérard, jeune soldat français, engagé volontaire. Baratof, qui possédait à un haut point la connaissance des hommes, avait reconnu en Gérard d'incomparables qualités de courage, d'audace, de prudence aussi, qui devaient faire de lui un agent hors ligne pour les entreprises que permettaient ces temps troublés.

Après l'armistice, Gérard, démobilisé, était venu, sur la demande de Baratof, le retrouver en Pologne. Le Russe, dès lors, l'avait employé à toutes sortes de besognes de contrebande, besognes facilitées par les relations que Baratof entretenait avec les agents subalternes de la police bolcheviste. Gérard, sous des déguisements divers et muni de papiers en règle procurés par ces correspondants policiers de Baratof, faisait des expéditions dangereuses pour le service de particuliers, clients du Russe. Il préparait et facilitait l'évasion de personnages qui, leur fortune se trouvant à l'étranger, pouvaient rétribuer grassement leur délivrance. D'autres fois, il retrouvait dans des cachettes signalées à Baratof, des titres, des bijoux, des objets d'art, qu'il rapportait en Pologne et remettait à son associé. Celui-ci se chargeait de les transmettre à leurs propriétaires exilés, dont ils constituaient parfois la seule ressource, comme dans le cas de la comtesse Valine.

Cette association n'allait pas sans heurts. Baratof se méfiait de Gérard, qui, parfois, se refusait aux opérations qui lui sem-

blaient indélicates, et, parfois, agissait avec une initiative qui contrariait les plans arrêtés dans l'esprit sans scrupules et sans pitié du Russe. Mais Baratof avait besoin de Gérard. Sur le butin rapporté par celui-ci, il prélevait, avant de le remettre à ses propriétaires, une forte dîme. En relation dans toutes les grandes villes avec des gens douteux, il savait tirer parti des richesses malhonnêtement acquises ainsi, et, bien que la police internationale eût l'œil sur lui, bien qu'il eût failli être impliqué en Autriche dans une vaste affaire d'escroquerie, il avait, par toutes ces louches opérations, acquis une énorme fortune, une fortune qui se chiffrait par dizaines de millions et dont il devait une bonne part à l'audace et à l'adresse de Gérard.

Gérard, lui, ignorait les manœuvres de son associé. Peut-être s'en doutait-il, mais il ne voulait rien savoir de précis. Caractère complexe, incapable de se livrer en personne à un acte qu'il jugeait mauvais, tenant de sa famille française et de son éducation un fond solide de propreté morale, il se laissait aller quelquefois, par suite des événements, à une certaine nonchalance de conscience.

Désintéressé, ou plutôt insouciant de l'argent, il acceptait sans discussion la part relativement faible que l'autre lui attribuait. Cette part, d'ailleurs, permettait à Gérard de vivre largement... Et il n'eût pas pu renoncer à cette vie et reprendre, du jour au lendemain, une existence banale, paisible, médiocre. L'aventure était son élément. Il aimait les sensations fortes, l'action, le risque. Il aimait réussir, et réussir l'impossible. Il aimait la reconnaissance de ceux qu'il sauvait, ou dont il sauvait les parents ou la fortune. Il aimait surtout, et par-dessus tout, séducteur né, conquérir, là où il passait, les femmes... Bien peu de femmes en sa présence, attirées par son charme et confiantes en sa gaîté juvénile, restaient indifférentes. Et bien peu qui ne se troublassent pas sous le regard tendre et persuasif de ses yeux bleus. Il le savait et, sans jamais aimer, se faisait aimer, ou du moins amollissait la volonté des plus vertueuses et des plus rebelles.

Une vingtaine de kilomètres séparaient la frontière de la ville aux abords de laquelle habitait Baratof. La troïka parcourut rapidement cette distance, et Baratof l'arrêta devant sa maison, une maison sans luxe mais confortable, qu'entourait un jardin. Pendant qu'un vieux domestique venait prendre la bride des chevaux, les deux hommes mirent pied à terre. Baratof s'empara des besaces et, suivi de Gérard, qui dans ses bras portait le sac, entra dans le jardin.

Au seuil de la maison parut une jeune femme qui se précipita au-devant d'eux.

– Stacia ? ma fille ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

– Tout à l'heure, chère amie, tout à l'heure, dit Baratof. Ne nous pressons pas, et que je vous présente d'abord mon associé Gérard, dont je vous ai tant parlé.

– Et alors ? je vous en prie... Vite... répondez... ma fille ?

– Gérard a trouvé les perles.

– Mon Dieu, mon Dieu, et Stacia, gémit-elle sanglotante.

Elle entra dans la maison et, regagnant la pièce d'où elle venait un salon, élégamment meublé elle se laissa tomber sur un siège, la tête dans ses mains.

Pour elle, le silence des deux hommes à propos de son enfant, elle l'interprétait comme un échec. Sa fille était perdue.

Gérard, toujours portant son fardeau, l'avait suivie sans mot dire. Baratof, lui, muni des besaces, entraînait vers une pièce voisine le personnage qu'il avait appelé « le vieux ». C'était un vieillard décharné et à favoris, qui avait l'apparence délabrée, et hautaine pourtant, d'un gentilhomme tombé dans le malheur. Ils disparurent tous deux et aussitôt on entendit le bruit d'une violente discussion.

Quelques minutes s'écoulèrent. Dans le salon, la comtesse Valine essuya ses larmes et se redressa, avec un effort visible pour reprendre un peu de calme. À la fin, elle dit douloureusement à Gérard :

– Alors, ma fille est perdue, n'est-ce pas ? Vous n'avez pu la retrouver, monsieur ?... Dites, je vous en supplie.

Gérard regardait la jeune femme : très blonde, mince, élancée, dans un manteau noir très simple, elle était belle et les larmes qui coulaient encore de ses grands yeux, le désespoir qu'exprimait son visage éploré, donnaient à sa beauté un charme pathétique, que le jeune homme admirait en connaisseur. Il éprouvait une grande pitié mêlée de ce sentiment trouble et confus que lui inspirait toute jolie femme. Et, dans ces cas-là, une telle allégresse le soulevait, sa nature heureuse et insouciante le portait à tant de bonne grâce, presque naïve, qu'il se mit à sourire doucement de son air le plus amical.

Elle tressaillit. S'il pouvait sourire, devant son chagrin, est-ce que cela ne signifiait pas ?...

Sans un mot, délicatement, il ouvrit la toile du sac, et, du geste, montra l'enfant.

– Mon Dieu, gémit la comtesse Valine, elle est morte !

– Non, dit-il en riant, elle dort.

Il en était ainsi. Après tant d'épreuves, brisée d'émotion, elle s'était endormie dans la troïka qui la berçait.

La comtesse, délirante de joie, se jeta à genoux près de sa fille et la réveilla sous ses baisers.

– Stacia, ma petite, ma chérie, balbutiait-elle, en étreignant l'enfant qui se serrait contre elle.

Ensuite, elle se retourna vers Gérard, lui saisit les mains et les lui embrassa, criant sa reconnaissance.

– Bah ! dit-il, je suis si heureux d'avoir réussi, et ma petite compagne de voyage a été tellement courageuse !

– Oui, oui, murmurait-elle... Mais c'est vous qui l'avez sauvée... sans vous, elle était perdue pour moi... Comment vous remercier d'avoir risqué votre vie ?...

Il sourit de nouveau et il s'approchait un peu de la comtesse, quand il s'arrêta. Dans la pièce voisine, les voix s'élevaient, plus fortes, et l'on entendait celle du vieillard, indignée et stridente, qui proférait :

– C'est une escroquerie ! Plus de la moitié de mes bijoux ! On m'avait bien prévenu que vous n'étiez qu'un voleur et que toute votre bande...

La porte fut ouverte avec fracas et Baratof, furieux, poussa dehors le vieillard qui l'apostrophait et l'injuriait. La comtesse écoutait, toute droite, livide. Elle aussi avait dû se soumettre à la rapacité de Baratof.

Gérard fit un geste d'irritation et prononça :

– Quelle brute que ce Baratof !... Je me doutais bien... Je vous en prie, madame, ne restez pas un instant de plus. Votre place n'est pas ici.

Mais, comme il se disposait à la conduire dans le jardin, Baratof revint, fort agité, et s'écria :

– Eh bien ! Gérard, et les perles ? Tu m'avais dit qu'elles étaient dans la besace. Je ne les ai pas trouvées.

– Ah ! tiens, c'est vrai, répondit Gérard d'un ton négligent. Elles sont dans ma poche. Tu comprends, c'était plus sûr.

– Donne ! dit Baratof avec impatience.

– Comment ça, donne ? Mais ces perles ne t'appartiennent pas Baratof.

– Si, en partie, trois rangs reviennent à la comtesse, deux à nous. Je te l'ai dit, nous sommes d'accord, elle et moi.

– Accord qui ne compte pas, puisque je n'ai pas été consulté, dit Gérard, d'un ton plus ferme. Ces perles appartiennent à la comtesse. Moi, j'ai changé d'avis, je ne veux rien.

Le Russe haussa les épaules.

– Ça te regarde ! Moi, je veux ma part. Donne !

– Pas une perle, Baratof !

– Mais tu es fou, gronda Baratof. Alors, nous aurions travaillé pour rien ?

Gérard observa la comtesse qui ne bougeait pas et, sa fille contre elle, les écoutait anxieusement.

– J'ai travaillé pour mon plaisir, Baratof... et pour une autre raison.

– Laquelle ?

– Pour conquérir quelque chose qui me semble supérieur à tout.

– Quoi ?

– Pour que madame ait la gentillesse de me sourire.

Son regard croisa celui de la jeune femme et la déconcerta. Elle rougit, mal à l'aise.

– Je dois partir, balbutia-t-elle. L'enfant est lasse. Je vais la faire dîner et la coucher. Demain, je quitterai la ville...

Gérard s'inclina. Elle passa devant Baratof et devant lui. Il la suivit dans le jardin, qu'ils traversèrent. À la porte, il déclara :

– Ce soir, à votre hôtel, je viendrai et vous remettrai les cinq rangs de perles.

Elle ne répondit pas et s'en alla.

Gérard retourna aussitôt près de Baratof qui allait et venait dans la pièce en frappant des pieds.

– Tu es fou ! s'écria le Russe. Qu'est-ce qui te prend ? Des perles de toute beauté ! Le plus clair de notre bénéfice ! Ah ! voyons, donne-les-moi !

– Non, Baratof, j'ai dit : pas une perle.

– Mais c'est mon bien dont tu disposes ainsi !

– Non, Baratof, celui de la comtesse Valine.

– Une femme que tu ne reverras jamais !

– La récompense me suffit.

– Tu as dit le mot ! ricana l'autre. Une récompense en nature, hein ?

– Baratof, je te conseille de ne pas insister. Tu sais, j'ai entendu tout à l'heure tout ce qu'il t'a reproché, le vieux. Je me doutais bien de toutes tes machinations secrètes en arrière de moi. Mais, à ce point-là, non. Je ne marche plus.

Les deux hommes se mesurèrent du regard. La colère agitait Baratof, balançant sa prudence naturelle. Il avait lui-même souhaité conquérir la comtesse Valine qui lui inspirait un désir brutal... Gérard voulait, il s'en rendait compte, le supplanter. Gérard, dont il enviait toujours ses succès féminins et qui allait obtenir ce nouveau succès en faisant de la générosité, en le frustrant, lui, Baratof ! Le Russe eut une hésitation. Les perles étaient là, dans la proche de Gérard. Allait-il essayer de les prendre de force ? Il n'osa pas, et recula en grommelant.

Est-ce qu'on dîne ? demanda Gérard du ton le plus naturel. J'ai une faim de loup. Ah ! Baratof, tu n'as pas idée de ce que

furent ces derniers jours en Russie ! Quelle besogne ! Veux-tu que je te raconte ?...

Après le dîner, Gérard monta dans la chambre qu'il occupait chez Baratof, remplaça ses misérables vêtements par une tenue élégante, redescendit et dit au Russe, tranquillement :

– Bonsoir, je sors.

Baratof, sachant trop où il allait, ne répondit que par un furieux haussement d'épaules. Gérard n'y prit pas garde, alluma une cigarette, et gagna l'hôtel où était descendue la comtesse Valine.

La jeune femme, au premier étage, occupait deux pièces. Dans l'une de ces pièces, elle avait couché sa fille ; elle avait vu l'enfant s'endormir aussitôt d'un sommeil profond et paisible. Elle avait ensuite, laissant la porte ouverte, regagné l'autre pièce et s'était assise sur un canapé, un livre à la main.

Elle ne lisait pas, elle attendait. Elle tressaillit quand on lui annonça Gérard. Il parut, élégant, souriant, et quelque chose d'impérieux était en lui qui imposa dès l'abord à la jeune femme une domination contre laquelle elle essaya vainement de réagir.

Gérard, plein de galanterie, lui baisa la main.

– Bonsoir, chère madame. J'espère que vous êtes remise de vos émotions. Et comment va mon amie Stacia ?

– Elle dort là, dit la jeune femme, désignant la porte ouverte.

– Alors, vous permettez que je ferme cette porte, le bruit de nos paroles pourrait la réveiller.

Gérard avait dit cela du ton le plus simple, mais une appréhension croissante envahit la jeune femme. Elle le vit fermer la

porte et, bien qu'il le fît vite et sans aucun bruit, elle s'aperçut qu'il poussait le verrou.

Il revint à elle, et, tirant de sa poche les perles, les posa sur la table.

– Voici, madame, ce qui vous appartient... C'est le second trésor que je m'étais chargé de vous rapporter. Il est, certes, à vos yeux, moins précieux que votre fille...

– Monsieur, je vous répète que ma reconnaissance est profonde. Ce que vous avez fait pour moi sans me connaître, avec tant de courage et de désintéressement...

Elle cherchait ses mots, balbutiait, gênée par le regard qui pesait sur elle, de cet homme qu'elle ne connaissait pas quelques heures avant et qui surgissait tout à coup dans sa vie, l'inquiétait et l'attirait.

– Je ne suis pas désintéressé, dit-il. Je cherche toujours dans l'effort que j'accomplis ce qui peut me soutenir et m'exalter. Ainsi, peut-être n'aurais-je pas tenté le destin et risqué de succomber en ramenant Stacia si je n'avais pas su que vous êtes jolie.

Il parlait franchement et gaiement, et il ajouta :

– Quand on se dit qu'on donnera de la joie à une femme, et que l'on sera récompensé par son remerciement, par son bonheur, par son émotion... je vous assure... c'est délicieux.

Elle rougit et garda le silence.

– Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

– Mais, vous le savez, dit-elle, étonnée, je suis la comtesse Valine.

– Non, votre prénom ?

– Mais... pourquoi ?

– J’insiste.

– Natacha, murmura-t-elle.

– C’est charmant. C’est le nom de l’héroïne d’un roman pour enfants que j’ai lu tout petit. Une héroïne charmante... comme vous... Vous permettez que, ce soir, je vous appelle Natacha... Oh ! ça ne tire pas à conséquence... Vous partez demain, nous ne nous reverrons jamais... Et, vous comprenez, il est doux pour moi, après une expédition pleine de fatigues et de dangers, d’avoir quelques moments d’intimité avec vous... Vous comprenez, Natacha ?

Oui, elle comprenait. L’expédition pleine de fatigues et de dangers, c’était pour elle qu’il l’avait faite..., et il comptait qu’elle en serait le prix. Il ne disait pas « Je vous remets votre fille et votre collier contre le don de vous-même », mais c’était cela qui se trouvait sous la douceur enjouée de ses paroles. Et ce regard sur elle, qui investissait sa volonté, que ses yeux à présent ne pouvaient plus fuir, où elle lisait un désir ardent, ce regard, sans qu’elle en eût bien conscience, la troublait. Elle n’avait plus de force. L’angoisse de ne pas revoir sa fille, la joie de la retrouver, avaient brisé sa résistance nerveuse.

Gérard devina sa pensée, prit place auprès d’elle et lui saisit les mains.

– Natacha, vous vous méprenez sur moi. Si je vous ai rendu votre enfant, je vous rends les perles sans qu’il y ait là, de ma part, la moindre condition. Je suis incapable de calcul. Repoussez-moi, si vous voulez, mais ne craignez rien. Vous êtes libre.

Disait-il vrai ? Et voulait-elle accepter cette liberté qu’il n’offrait peut-être que parce qu’elle ne pouvait plus la reprendre ? Elle ne savait pas. Elle n’avait plus de force. Elle s’abandonna...

La comtesse Valine partit au matin, emportant ses perles, emportant le souvenir de cet homme dont elle ne savait rien et qu'elle ne reverrait jamais...

Chapitre 5

Trois portraits… deux rivaux

Le lendemain de son arrivée à la villa d'Ivan Baratof, Gérard passa la majeure partie de la journée à dormir. Il avait coutume ainsi de réparer les efforts prolongés et les longues nuits sans sommeil que son exceptionnelle robustesse lui permettait de s'imposer. Après une toilette qu'il prolongea avec délices, il descendit rejoindre Baratof qui l'attendait dans son cabinet de travail.

Baratof, assis à son bureau, le dos tourné à la porte, regardait une publication illustrée avec tant d'attention qu'il n'entendit pas Gérard entrer.

Gérard se pencha par-dessus l'épaule du Russe pour voir ce qui l'intéressait si vivement. C'était une revue intitulée France-Pologne, et dont la première page reproduisait trois photographies représentant, sous trois aspects différents, la même femme, très jeune et d'une rare beauté.

– Bigre, voilà une jolie personne ! dit Gérard avec un vif intérêt.

Baratof tourna la tête.

– Oui, hein, est-elle charmante ?…

– Fascinante, comme disent les Anglais. Qu'est-ce qui est écrit sous les portraits ?

Il se pencha davantage et lut :

De notre correspondante de Paris :

Beau geste d'une jeune fille française en faveur d'une loterie ouverte au profit de la Maison des laboratoires. Elle est prête à donner tout ce qu'on lui demandera à la personne qui s'inscrira pour cinq millions.

Gérard eut un petit rire.

– Tout ce qu'on voudra !... Au moins, elle est délurée, la jeune personne, aussi délurée que jolie si les photos ne la flattent pas.

– Au naturel, elle est encore plus jolie, dit Baratof.

– Tu la connais ?

– Oui, à mon dernier voyage à Paris, l'autre hiver, j'ai rencontré à une matinée de bienfaisance, au Cercle Interallié, une jeune fille dont la beauté m'a frappé. Elle vendait des programmes. Elle m'en a signé un, je lui ai offert un verre de champagne qu'elle a refusé sous prétexte que le champagne lui montait à la tête. Ces portraits, c'est elle.

– Et comment s'appelle-t-elle ?

– Nelly-Rose Destol, dit Baratof, et au même moment il regretta d'avoir répondu.

– Destol ! s'exclama Gérard, mais c'est le nom du Français qui a perdu en Russie les titres que je viens de rapporter !

– Oui, il est mort, pendant la guerre, en Roumanie. C'est par la comtesse Valine que j'ai su, il y a six mois, que les titres avaient été confiés au comte Valine, et que celui-ci les avait cachés là où tu les as trouvés, en attendant qu'il puisse les faire parvenir à Mme Destol et à sa fille, Nelly-Rose.

– Ah ! eh bien, si c'est Nelly-Rose Destol, je la connais aussi, dit Gérard... Oh !... en plus jeune... Tiens, regarde. J'ai trouvé ça dans la pochette aux titres.

Et il tira de son portefeuille et montra à Baratof la photographie de Nelly-Rose à dix ans.

– Tiens, pourquoi l'as-tu conservée ? demanda Baratof.

– Ma foi, je n'en sais trop rien. Cette figure d'enfant m'a plu. Cet air émouvant, ce clair regard... On les retrouve dans les trois portraits... C'est bizarre, avec cet aspect, de faire une proposition aussi risquée... La demoiselle doit être en mal de réclame... N'importe, elle est bien jolie !

Au bout d'un moment, il ajouta, d'un autre ton :

– Dis donc, Baratof, tu vas lui rendre, à elle et à sa mère, les titres et le reçu.

– Parbleu ! dit Baratof.

Mais il eut un sourire ambigu que Gérard surprit.

– Ah ! pas de blagues à ce sujet, Baratof ! Pour moi, ce dépôt-là, c'est sacré...

– Pour moi aussi, voyons, affirma le Russe. Je vais leur reporter tout ça en allant à Paris.

– Ah ! tu vas donc à Paris ? Oui, bientôt.

Après une pause, Gérard déclara :

– Moi aussi. Il n'y a plus rien à faire par ici pour le moment. Ma dernière expédition était déjà dangereuse. Maintenant, je suis brûlé... Du reste, je veux revoir Paris, et surtout aller en Normandie embrasser ma vieille maman... Mais tu pars, toi, pour longtemps ?

– Oui, dit le Russe.

Il n’expliqua pas les deux motifs de son départ le désir de jouir librement de l’énorme fortune conquise par ses rapines ; le désir de mettre en sûreté, d’échapper aussi bien aux espions russes qui, depuis quelque temps, le traquaient, qu’à d’anciens complices récemment sortis de prison et qui voulaient le faire chanter.

– Je m’en vais dans quinze jours, dit-il, je ferai le voyage par Berlin et Londres où j’ai des affaires. Et toi ?...

– Moi, je m’en irai avant toi, dans une huitaine de jours. Je passerai par le sud de l’Europe. Oh ! je ne me hâterai pas !... Je m’amuserai un peu en route. Nous nous retrouverons à Paris ?

– Oui, dit Baratof... Voyons, dans trois semaines, il consulta un calendrier. Tiens, le 8 mai au soir, je t’attendrai au Nouveau-Palace des Champs-Élysées. Je te télégraphierai l’heure.

– C’est ça, je descendrai à la Pension russe d’Auteuil, et, après t’avoir vu, je filerai en Normandie. Au revoir. Je vais faire un tour jusqu’au dîner.

Seul, Baratof reprit la revue qui reproduisait les traits de Nelly-Rose et les regarda de nouveau longuement... À Paris déjà, lors de sa rencontre avec la jeune fille, il avait éprouvé pour elle un sentiment d’admiration où le désir tenait certes plus de place que le respect. Et tout de suite, à la lecture de la *revue polonaise* achetée par hasard l’avant-veille, un projet audacieux s’était formé dans son esprit, projet auquel il s’attachait de plus en plus, et qu’il eût déjà mis à exécution s’il n’y avait pas eu l’obstacle de sa rapacité naturelle.

Il recompta les titres que contenait la pochette. Quelle fortune énorme ! Que cette fortune ne lui appartînt pas, cela le faisait sourire cyniquement. Ce que Baratof avait entre les mains lui appartenait toujours, ou, tout au moins, il s’y taillait toujours la part du lion... Alors, ces millions s’ajoutant aux nombreux millions qu’il possédait déjà, ne lui permettaient-ils pas un sa-

crifice qui, considérable en soi, pour lui-même n'était pas grand-chose ? Ne voulait-il pas désormais jouir de son argent, vivre à Paris, étaler ses richesses, se mettre en relief, faire parler de lui ?... Enfin, n'était-ce pas l'occasion de prendre une revanche sur Gérard qui l'avait supplanté auprès de la comtesse Valine ? Nelly-Rose serait l'enjeu de cette revanche, Nelly-Rose si jolie et à qui Gérard semblait s'intéresser.

D'un geste résolu, le Russe prit dans un tiroir son carnet de chèques et, rapidement, en libella un au nom du président de la Maison des laboratoires de Paris, et pour la somme de cinq millions. Il signa et barra le chèque et ensuite, sur une feuille de papier à lettre, écrivit :

Mademoiselle,

Aurez-vous la bonne grâce, le jour même où je vous le demanderai, et quelles que soient les circonstances, de me recevoir, dans votre boudoir, de minuit à sept heures du matin ? Si oui, vous voudrez bien remettre le chèque ci-inclus à son destinataire. Si non, déchirez-le.

Sentiments très respectueux,

Ivan BARATOF

Il mit le chèque et la lettre dans une enveloppe sur laquelle il inscrivit cette adresse :

Mademoiselle Nelly-Rose Destol,

Maison des laboratoires, Paris.

Puis, il envoya quelques lignes à sa banque de Londres pour la prévenir à propos du chèque et demander qu'on l'avertît télégraphiquement dès que ce chèque serait touché. Il sortit alors pour jeter lui-même les deux lettres à la poste.

Une semaine passa dans le calme. Gérard préparait son départ, qui devait, on le sait, précéder de huit jours celui de Baratof.

La veille de ce départ, un assez vif incident, fortuitement provoqué, eut lieu entre les deux hommes. Gérard, mettant son manteau pour sortir, laissa tomber de sa poche, aux pieds de Baratof, une revue qui se déplia.

– Qu'est-ce que ça ? demanda le Russe. Tiens, tiens, la revue *France-Pologne*... Tu en as acheté un numéro ? Mlle Nelly-Rose Destol t'intéresse donc beaucoup ?

– Pourquoi pas ? dit Gérard en ramassant la revue... Ma parole, tu as l'air d'être jaloux. As-tu l'intention de t'inscrire pour les cinq millions et de t'imposer à la jeune personne par ce moyen ?... Il est vrai qu'avec tout ce que tu as raflé depuis des années, avec ou sans mon aide, tes moyens doivent te permettrent d'être large.

– Je ferai ce qui me plaira, dit Baratof, ça ne regarde que moi. Mais je te demande de ne pas t'occuper de cette jeune fille.

Gérard haussa les épaules, et fit d'un ton railleur :

– Je pourrais te répondre, moi aussi, que j'agirai selon mon bon plaisir. Mais pourquoi te disputer une conquête qui m'est indifférente ?

Elle n'était pas indifférente à Baratof. Le matin même, il avait reçu de sa banque de Londres un télégramme : *Chèque touché.*

Gérard partit le lendemain. Il avait pris congé de Baratof et les deux hommes, sans faire allusion à l'incident de la veille, s'étaient dit adieu avec une apparence de cordialité qui masquait leur animosité... Le 8 mai, ils se retrouveraient à Paris...

Gérard, comme il l’avait dit, voyagea sans hâte, s’arrêtant dans les villes qui lui plaisaient, à Prague, à Venise notamment. Et dans chaque ville, fréquentant les lieux de plaisirs, chassant la bonne fortune de rencontre, il nouait de brèves aventures, don Juan expert à séduire et qui sait vaincre vite toutes les résistances.

La pensée de Nelly-Rose, toutefois, revenait souvent à son esprit. Certes, il n’avait point d’amour pour elle, il n’en avait jamais eu pour aucune femme, mais elle excitait sa curiosité. Qu’était-elle ? Une jeune fille du monde, oui... Une jeune fille ?... De mœurs assez libres sans doute, s’il fallait en croire cette annonce extravagante. Pourtant ce visage, dont il regardait sur la revue les trois aspects, était bien pur, presque enfantin encore malgré le dessin voluptueux de la bouche, et le regard des yeux était droit et candide...

Un soir, à Venise, parcourant un journal français, il ne put retenir un mouvement. Il lisait qu’un don de cinq millions avait été fait à la Maison des laboratoires par un Russe nommé Ivan Baratof, beau geste célébré en termes dithyrambiques.

Ah diable ! Baratof s’était donc réellement déterminé à l’action ? Et pour qu’il eût fait, lui l’homme cupide, ce sacrifice, son désir devait être bien grand, et il emploierait n’importe quel moyen pour se faire payer par Nelly-Rose. Il s’agissait donc de lui barrer la route, tout de suite, sans perdre de temps. L’idée que cette jeune fille si délicieusement jolie et qui, si jeune, ne pouvait être entièrement pervertie, et ne saurait sans doute pas se défendre, pût devenir la proie du Russe, cette idée était insupportable à Gérard. Il voulait avant tout, la sauver de Baratof et lui rendre sa fortune. Et par là même, il aurait le très grand plaisir de la voir, et de juger si elle était aussi belle qu’elle le paraissait.

Gérard au matin du 8 mai arrivait à Paris. Il avait retenu une chambre dans la Pension russe, vaste maison située au fond d’Auteuil et que tenait un émigré auquel il avait, en Russie, ren-

du d'importants services, et qui lui gardait une solide reconnaissance.

Un télégramme lui fut délivré, daté de Londres, et signé Baratof. Baratof annonçait qu'il serait à Paris l'après-midi même, venant par avion, qu'il arriverait soit à quatre heures, soit à sept heures, et qu'il attendrait Gérard au Nouveau-Palace.

Gérard en hâte fit sa toilette, consulta un annuaire mondain et celui des téléphones, déjeuna vite, et sortit dès le début de l'après-midi.

Il passa d'abord au Nouveau-Palace. Il se méfiait de Baratof : celui-ci débarquerait peut-être plus tôt qu'il ne l'avait dit, pour pouvoir agir sans contrôle. Mais non, le Russe n'était pas là…

Gérard, alors gagna la place du Trocadéro et passa devant la maison habitée par Mme Destol et Nelly-Rose. Il était décidé à ne pas entrer et à ne demander au concierge aucun renseignement. Il voulait seulement voir l'endroit où vivait la jeune fille…

Il se rendit ensuite, derrière le Champ-de-Mars, à la Maison des laboratoires. Là, il interrogea le concierge qui le renseigna. Oui, Mlle Destol était venue travailler. Cette petite auto, arrêtée au bord du trottoir, c'était sa voiture.

Gérard s'éloigna de quelques pas et traversa la rue. Il regarda sa montre : deux heures quarante. Il voulait retourner au Nouveau-Palace à quatre heures puisque Baratof serait peut-être alors arrivé. Une heure restait…

Gérard, sans projet fixe, sans plan précis, sans même savoir si Nelly-Rose allait sortir, à tout hasard, sur le trottoir, attendit…

Deuxième partie

Chapitre 1

Chèque touché, engagement pris

Les événements importants de notre vie se préparent toujours au milieu d'une atmosphère qui semble s'alourdir, où nous éprouvons par instants comme une gêne confuse et une inquiétude qui ne s'explique pas. Une prescience vague, semblable aux prémonitions télépathiques, nous chuchote ses avertissements. Rien ne s'est produit encore, mais nous avons la notion que quelque chose va se produire et dans le mystère du subconscient nous attendons...

C'étaient là de ces pressentiments auxquels une nature comme Nelly-Rose, aussi vigoureuse et aussi saine, n'offrait que peu de prise. Et de fait, la jeune fille ne se croyait aucun sujet valable de soucis. Elle ne pensait plus et ne voulait plus penser aux révélations que Valnais lui avait faites touchant la ruine de Mme Destol, et comme celle-ci ne parlait de rien et continuait avec insouciance sa vie mondaine, Nelly-Rose croyait que Valnais, pour imposer son amour, avait sans doute exagéré.

De même, elle oubliait d'autant plus aisément l'incident de la séance des Laboratoires, et son imprudente proposition, que tout cela n'avait eu aucune suite fâcheuse et que nul journal, à la connaissance de Nelly-Rose, ne l'avait mentionné. Mais, malgré tout, la jeune fille éprouvait sourdement l'impression de ne pas se trouver tout à fait dans un état normal ; il lui arrivait d'être distraite ; par moment elle n'avait plus la même faculté d'application à son travail ; d'inexplicables anxiétés l'assaillaient sans motif apparent, troublant son équilibre nerveux si admirable jusqu'alors.

Et tout à coup le fait se produisit, le fait matériel, inattendu, redoutable, qui annonce les complications prochaines et les drames éventuels. Un lundi matin elle reçut une lettre qui avait été envoyée au laboratoire et que le concierge lui réexpédiait à son domicile. Nelly-Rose, inquiète sans trop savoir pourquoi, un moment la regarda, hésitant à l'ouvrir : l'enveloppe portait les timbres de Pologne, l'adresse était d'une main inconnue. Elle ouvrit enfin : une lettre, un chèque...

Nelly-Rose déplia le chèque, y lut ce chiffre : cinq millions. Elle parcourut la lettre : « Aurez-vous la bonne grâce, le jour même où je vous le demanderai... »

Elle lut, jusqu'au bout, rougissante... C'était signé Ivan Baratof... Ivan Baratof ? Un nom inconnu pour elle... Elle n'avait pas su le nom, elle n'avait gardé aucun souvenir du Russe rencontré au Cercle Interallié l'année précédente. Ahurie, Nelly-Rose resta un moment immobile. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Qui était cet homme et comment avait-il eu connaissance de son offre inconsidérée ? Xénia avait-elle donc réellement fait une communication à une revue de là-bas ?

Nelly-Rose enferma la lettre dans son sac et, essayant de dominer son agitation, se rendit au laboratoire avec l'espoir que la jeune Polonaise s'y trouverait déjà.

Xénia venait d'arriver. Dès qu'elle vit entrer Nelly-Rose, elle courut vers elle et, l'attirant dans un coin isolé : « Viens que je te montre quelque chose !... »

Ce quelque chose, c'était le numéro de la revue *France-Pologne* contenant les trois portraits et leur commentaire.

– Hein, ça va en faire un effet dit Xénia, triomphante.

– Mais tu es folle ! s'exclama Nelly-Rose consternée, et tout de même un peu flattée aussi, bien que toute vanité lui fût à peu près étrangère. Voyons, Xénia, tu m'avais cependant dit...

– Je t’avais dit que j’écrirais à ma revue. Je l’ai fait. Cela a paru tout de suite et j’ai reçu le numéro ce matin. Ton geste était trop beau pour le passer sous silence. Ç’aurait été d’une discrétion ridicule. Quelle belle réclame, hein ?

La Polonaise était si naïvement satisfaite que Nelly-Rose jugea inutile de protester davantage. À quoi bon d’ailleurs ? La chose était faite. Elle ne souffla pas mot de la lettre ni du chèque. Elle voulait réfléchir avant de rien révéler. Pour la même raison, malgré l’envie qu’elle en avait, elle ne posa pas de questions à Xénia sur cet Ivan Baratof, que la Polonaise connaissait peut-être...

L’après-midi, elle alla trouver le président du comité, le vieux professeur Lepierrard, auquel, sans faire mention de l’exigence stipulée par Baratof, elle montra seulement le chèque.

Le professeur bondit, malgré son flegme légendaire.

– Cinq millions ! Mais, ma petite enfant, c’est merveilleux ! Mais c’est le salut pour notre œuvre ! Et quel coup de réclame énorme !

Tout le monde va souscrire.

Nelly-Rose parut sceptique.

– J’ai bien peur, monsieur le président, que ce soit simplement une mystification. Pourquoi ce personnage, qui ne me connaît ni d’Ève ni d’Adam, qui ne doit même pas savoir que je suis la secrétaire du comité, m’aurait-il, si c’était sérieux, envoyé, à moi, ces cinq millions ? Il vous les aurait envoyés à vous directement.

– Ma chère enfant, c’est bien compliqué pour une mystification ! Du reste, nous avons un moyen de savoir l’exacte vérité ; c’est d’adresser le chèque à la Banque de Londres. Nous saurons ainsi s’il y a un compte Baratof, un compte assez important pour que la somme nous soit versée.

– Monsieur le président, je vous en prie, spécifia Nelly-Rose, demandez seulement des renseignements, mais ne demandez pas à toucher le chèque, et surtout qu'on ne parle pas de moi.

– Mon enfant, je vous promets qu'on ne parlera pas de vous.

Quelques jours après, Nelly-Rose, qui n'avait pas cessé de penser à cet incident extraordinaire, fut appelée chez Lepierrard.

– Eh bien, lui dit-il avec satisfaction, c'était très sérieux. Le chèque a été viré et l'argent versé.

Nelly-Rose, effarée, sursauta :

– Comment cela ? Mais, monsieur le président, il avait été entendu que vous demanderiez simplement des renseignements, et que vous ne toucheriez pas le chèque sans me prévenir !

– Ta, ta, ta... Le vieux savant, pour qui la science comptait seule, se mit à rire, radieux... Est-ce qu'on a le droit d'hésiter devant une telle somme, et de tergiverser quand il s'agit d'une œuvre comme la nôtre ? Le chèque était à mon nom, et je l'ai touché, voilà ! Et quel bruit cela va faire J'ai envoyé une communication à tous les journaux...

Il n'y avait pas, ici non plus, à insister en présence du fait acquis. Nelly-Rose se retira.

Ce don de cinq millions eut, d'ailleurs, comme l'avait prévu le professeur Lepierrard, un retentissement énorme. Tous les journaux reproduisirent l'information et accablèrent d'éloges ce Russe magnifique dont le nom, du coup, fut lancé. Et lancée aussi en même temps fut la souscription pour les laboratoires. Des sommes importantes affluèrent.

Nelly-Rose cependant était en proie à des sentiments divers. Heureuse et fière du résultat obtenu, en même temps, elle demeurait vaguement inquiète.

Le chèque touché, cela voulait dire qu'elle acceptait les conditions posées par cet inconnu : Ivan Baratof... Ivan Baratof, ce nom obsédait la jeune fille.

Pour avoir, si possible, quelques renseignements, elle osa, maintenant que tous les journaux avaient mentionné le don du Russe, demander à l'étudiante polonaise Xénia si elle savait quelque chose de lui. Elle apprit ainsi que ce Baratof, que Xénia ne connaissait pas d'ailleurs personnellement et n'avait jamais vu, était un homme assez âgé, puissamment riche, qui vivait la plupart du temps en Pologne où il s'occupait d'affaires.

– Il a lu mon article dans *France-Pologne* naturellement, ajouta la Polonaise. Il s'est enthousiasmé pour l'œuvre et aussi pour toi... Mais, d'un enthousiasme platonique, puisqu'il ne te demande rien en échange des cinq millions.

Nelly-Rose ne répondit pas. Elle savait, elle, que Baratof demandait quelque chose... quelque chose d'assez effarant, où elle devinait par moments un vague péril. Mais, que risquait-elle ? Cet homme demandait à la voir seule, chez elle, la nuit ? Et après ? Ce n'était pas tragique ! Elle avait promis, elle tiendrait.

Et puis, elle espéra n'avoir pas à tenir sa promesse. Huit jours passèrent. Quinze jours. Aucune nouvelle de ce Baratof. Sans doute avait-il renoncé à son projet.

Nelly-Rose d'ailleurs avait de plus graves motifs de souci. La situation financière de sa mère devenait de plus en plus mauvaise et, cette fois, la jeune fille n'en pouvait douter. Mme Destol, au cours d'une conversation provoquée par les réclamations d'un créancier exigeant, venait de lui révéler leur prochain dénuement. Elle l'avait fait sans larmes, sans émotion,

son insouciance naturelle se refusant à dramatiser tout ce qui n'était pas la minute présente...

Nelly-Rose fut consternée. Elle voyait, elle, la réalité des choses. Et Valnais était là pour lui faire voir cruellement cette réalité. Il parlait de désastre menaçant, de ruine imminente. Il parlait aussi de son amour. Et, à présent, il n'était plus le Valnais timide qu'elle faisait taire en riant quand il commençait ses déclarations, et à qui elle avait imposé pour lui donner une réponse définitive un délai de six mois. Il n'acceptait plus ce pacte. Il ne voulait plus attendre aussi longtemps. Il devenait de plus en plus hardi, de plus en plus pressant. Il usait, sans ménagements, du pouvoir que lui donnaient sa fortune et la prochaine détresse des deux femmes.

Et la résolution de Nelly-Rose se trouvait ébranlée. Pour elle un peu, pour sa mère beaucoup, la situation lui paraissait en effet alarmante. Elle n'osait plus opposer à Valnais de refus définitif. La réalité impitoyable la ressaisissait. Elle savait que Mme Destol était favorable à l'idée de son mariage avec Valnais. Elle savait que, bientôt, elle-même ne pourrait plus dire non.

Une date lui semblait devoir mettre fin à ses hésitations. Mme Destol, pour oublier ses ennuis, ou pour se prouver à elle-même qu'ils étaient éphémères et sans importance, avait eu la triomphante idée de donner chez elle, en matinée, une grande fête. Valnais, consulté, avait adhéré avec enthousiasme à ce projet.

– Ce sera la fête secrète de nos fiançailles, dit-il à Nelly-Rose, d'un ton tout pénétré de tendre passion.

Nelly-Rose avait détourné la tête sans répondre. Hélas ! elle sentait bien qu'elle ne pouvait plus tergiverser. Et dès lors, Valnais, prenant ce silence pour un acquiescement, s'était avec ardeur occupé à organiser la fête. Il se chargeait du jazz, il se chargeait d'autres frais. Il s'entendit même avec les camarades

de laboratoire de Nelly-Rose pour que ceux-ci fissent un numéro comique. La date de la fête fut fixée au 8 mai.

Ainsi, en ce même jour, Nelly-Rose devait prendre une décision à l'égard de Valnais et, par une coïncidence singulière, deux hommes, l'un qu'elle ne connaissait que de nom, l'autre qu'elle ne connaissait pas du tout, attirés par elle et par le désir de la conquérir ou de la voir, arrivaient à Paris…

Le 8 mai, Nelly-Rose, voulant faire acte de présence au laboratoire, y arrivait dès deux heures de l'après-midi, et laissait, comme d'habitude, sa voiture au ras du trottoir. Elle disposait de peu de temps. La veille, démunie d'argent, elle avait vendu cette auto à Valnais et s'en servait pour la dernière fois. À trois heures, elle devait la livrer dans un garage, où Valnais, plus tard, en prendrait possession. Elle échangea quelques mots avec ses camarades qui promirent d'être exacts. Elle leur serra la main et s'en alla.

Non loin se trouvait la voiture d'une marchande de fleurs. Nelly-Rose, par une des impulsions soudaines dont elle était coutumière, se dit que Valnais méritait bien un geste gracieux, et elle choisit une branche de lilas qu'elle fit envelopper d'un papier transparent. Elle monta dans sa voiture, posa près d'elle le lilas, démarra. Et elle n'avait pas fait vingt mètres qu'elle se heurta assez violemment contre un taxi vide qui suivait la rue à vive allure.

Les deux autos, engagées l'une contre l'autre, furent immobilisées. Le chauffeur de taxi, gros homme rubicond, à l'aspect coléreux et vulgaire, déjà sautait de son siège.

– C'est du propre, cria-t-il à Nelly-Rose qui, à son tour, mettait pied à terre. Regardez-moi ces poules qui se mêlent de conduire sans savoir ! V'là mon aile gauche qu'est démolie ! Si c'est pas un malheur de voir ça ! Ça veut tenir un volant ! Va donc dans les dancings, mijaurée, au lieu de démolir l'aile des travailleurs ! Non, mais, des fois !…

Il s'interrompit, une main puissante l'avait saisi par l'épaule.

C'était Gérard. Il avait vu sortir du laboratoire Nelly-Rose, si reconnaissable d'après ses portraits. Il avait vu l'accident et, accourant, fendant la foule qui déjà s'amassait, intervenait :

– Tais-toi, arrange ça ! fit-il au chauffeur en le courbant de force vers les roues des voitures.

– Arrange ça... c'est commode à dire, grogna le chauffeur qui pourtant, subjugué par la force de l'étreinte qu'il subissait, obéit mollement.

– Tais-toi, travaille ordonna Gérard.

– Y a pas mèche, je vous dis, faut des instruments spéciaux... protesta l'homme.

Il n'arrivait à rien. Gérard lui prêta son aide, et, contournant l'auto de Nelly-Rose, la tira en arrière. Grâce à son étonnante vigueur, il réussit à la dégager et à la faire reculer.

Alors, il en ouvrit la portière et, se découvrant, sans un mot, d'un regard, indiqua à Nelly-Rose qu'elle pouvait monter. Nelly-Rose passa devant lui avec un gracieux signe de tête.

– Merci, monsieur, dit-elle, en mettant dans ces simples mots et dans son regard toute la gratitude possible.

Cependant, le chauffeur, de nouveau furibond, revenait en vociférant :

– Elle s'en ira pas comme ça, c'te poule ! J'ai une avarie à mon aile gauche !... C'est pas à faire ! Ah ! ben non !... Faut un agent pour constater !...

Gérard, de la main, le rejeta en arrière, permettant ainsi à Nelly-Rose de s'éloigner.

– Mon aile gauche, que je vous dis ! hurlait le chauffeur. Ah ! maladie !...

– Assez !

Gérard, se penchant, ramassa par terre une branche de lilas qu'il avait vue tomber de la voiture de Nelly-Rose. Il se redressa, tira son portefeuille, en sortit un billet de cent francs qu'il tendit au chauffeur.

– Monte là-dedans ! lui dit-il, en lui désignant le taxi.

Et comme l'autre, ahuri, hésitait, Gérard le prit au collet, le jeta dans le taxi et, pendant que l'homme tempêtait, monta lui-même sur le siège, prit le volant, et démarra à vive allure dans la direction prise par Nelly-Rose.

Chapitre 2

L'inconnu

Nelly-Rose, qui n'avait rien vu du dernier incident entre Gérard et le chauffeur, ne se savait donc pas suivie. Mais le choc avec le taxi, et surtout les apostrophes du chauffeur, l'avaient enfiévrée, bien que maintenant elle voulût s'en amuser. Elle filait vite vers le garage, songeant à cet inconnu qui l'avait si efficacement protégée et qui s'était si discrètement effacé.

Elle se mit à rire : « Plus d'accident à redouter, maintenant, puisque je n'aurai plus d'auto. Quel avantage ! »

Elle s'aperçut que la branche de lilas n'était plus dans la voiture et se souvint que quelque chose, en effet, était tombé. Pauvre Valnais ! il n'avait jamais de chance.

Elle arriva au garage, très voisin du Trocadéro. Elle remit la voiture à un employé et ressortit.

Mais elle eut, sur le trottoir, un mouvement de recul un gros homme en casquette et houppelande, s'inclinant devant elle en un geste gauche, lui tendait la branche de lilas perdue. C'était le chauffeur, tout à l'heure injurieux, à présent aimable, dompté par une force supérieure.

Nelly-Rose regarda autour d'elle. À quelques pas, l'inconnu de tout à l'heure était debout. Il la salua. Étonnée, un peu mécontente, Nelly-Rose, qui avait pris machinalement la branche fleurie qu'on lui tendait, répondit par un léger signe de tête et s'éloigna sans se retourner.

– Alors, maintenant ? demanda le chauffeur à Gérard.

– Alors, c'est tout. Au revoir.

Laissant l'homme abasourdi, il se dirigea vers le Nouveau-Palace.

Nelly-Rose, en quelques minutes, fut chez elle. Les derniers préparatifs de la fête s'achevaient dans l'appartement. Les domestiques s'affairaient sous les ordres contradictoires de Mme Destol qui, agitée, mal coiffée, vêtue d'un peignoir, courait à travers les pièces, recevait les fournisseurs, installait le jazz-band et faisait sans cesse déplacer la table autour de laquelle ses quatre amis faisaient, comme au milieu d'une tempête, leur bridge obstiné et résigné.

– Allez dans la salle de bains, vous gênez trop ! leur ordonna-t-elle.

Ils obéirent, et elle se disposait à entrer dans son cabinet de toilette quand arriva Nelly-Rose.

– Bonjour, maman. Je vois que tout est prêt... Tu sais que mes camarades seront là à cinq heures pour leur numéro. Un numéro très amusant...

– Parfait, parfait ! Mais va vite t'habiller, ma petite.

– Oh ! Je serai bientôt prête.

La jeune fille gagna son appartement personnel, plaça dans un vase, sur la coiffeuse de son boudoir, la branche de lilas et revint vers la salle de bains.

À sa stupéfaction, elle y trouva les joueurs de bridge.

– Ça, c'est trop fort ! Voulez-vous bien vous en aller ! commanda-t-elle en riant.

Ils obéirent, sauf Valnais qui, laissant partir les autres, dit d'un ton de supplication :

– Nelly-Rose...

– Comment, vous êtes encore là !... Et vos partenaires ?...

– Un mot seulement, Nelly-Rose... C'est aujourd'hui, n'est-ce pas, que vous consentez enfin ?...

– Valnais, allez-vous-en, ou je vous asperge !...

Elle faisait le geste de diriger vers lui le tuyau de la douche. Elle riait, amusée par sa mine piteuse.

– Soyez un gentil Valnais, allez prévenir Victorine qu'elle m'apporte ma robe et mes souliers.

– J'y vais... Nelly, que vous êtes charmante !...

Il alla à la porte, et il se retourna :

– Est-ce que vous savez la nouvelle ? Les journaux de midi annoncent que Baratof arrive à Paris aujourd'hui.

Nelly-Rose tressaillit :

– Hein ? Qui arrive ?

– Baratof, je vous dis, le Russe aux cinq millions... Il a retenu un appartement au Nouveau-Palace.

Il sortit sans prendre garde à l'émotion de la jeune fille. Immobile, le visage contracté, elle resta un moment pensive. Puis, elle eut le geste de résolution d'une personne qui veut liquider tout de suite une préoccupation désagréable et, courant à son boudoir, elle consulta l'annuaire, décrocha le téléphone et demanda le Nouveau-Palace. Par fortune, elle eut très vite la communication.

– Je voudrais parler à M. Baratof, demanda-t-elle.

– M. Baratof n'est pas encore là, madame.

– Mais, il sera là aujourd'hui sûrement ?

– Madame, il nous l'a télégraphié.

– Alors, vous lui direz que Mlle Destol viendra le voir demain matin.

– Mlle Destol... bien... Mais, mademoiselle, dans l'appartement retenu par M. Baratof se trouve justement en ce moment-ci un de ses amis... Voulez-vous lui parler ?

Nelly-Rose hésita une seconde.

– Oui, dit-elle, veuillez me mettre en communication.

Gérard, après la scène devant le garage, avait marché sans hâte jusqu'au Nouveau-Palace. Il était songeur. Nelly-Rose lui avait paru plus délicieusement jolie encore qu'il ne l'avait imaginé d'après ses photographies.

Il arriva à quatre heures moins quart avenue des Champs-Élysées et, apprenant que Baratof n'était pas là, se fit conduire dans l'appartement réservé du Russe, appartement banal et luxueux qu'il connaissait pour l'avoir occupé, trois ans auparavant, avec Baratof.

Il s'installa dans un fauteuil et il allumait une cigarette lorsque le téléphone sonna. Il vint à l'appareil et décrocha.

– Une personne demande au téléphone M. Baratof, monsieur.

– Qui est-ce ?

– Mlle Destol, monsieur.

Gérard eut un petit tressaillement. Nelly-Rose demandant Baratof ? Qu'est-ce que cela signifiait ?

– Branchez-moi, dit-il.

Pour répondre à Nelly-Rose, il déguisa sa voix, dans une impulsion subite qu'il n'eût pu expliquer.

– Oui, mademoiselle, je suis l'associé et l'ami de M. Baratof et je pourrai peut-être me charger de lui dire…

– Eh bien, voilà, monsieur… Je voudrais voir M. Baratof pour… la voix de Nelly-Rose hésita un peu comme si elle cherchait quel prétexte invoquer. Monsieur, je suis chargée par la Maison des laboratoires de m'entendre avec M. Baratof au sujet d'une petite réunion que nous voulons organiser en son honneur… Alors, je viendrai au Nouveau-Palace demain matin.

– Bien, mademoiselle… C'est Mlle Destol elle-même qui est à l'appareil ?

– Oui, monsieur.

– Si M. Baratof arrivait à temps, il pourrait peut-être, aujourd'hui même…

– Non, non ! une sorte de peur agitait sa voix… Aujourd'hui je suis prise, une réception chez ma mère… Demain, n'est-ce pas ? Demain matin, je passerai vers onze heures.

– Entendu, mademoiselle, je le préviendrai.

L'appareil raccroché, Gérard fit quelques pas dans la pièce réfléchissant. De nouveau, il regarda l'heure… quatre heures et demie… Baratof n'arriverait plus qu'à sept heures. Gérard quitta l'appartement, descendit et sortit du Nouveau-Palace.

Il allait agir, sans retard, avec sa décision et son audace habituelles. Avide de revoir Nelly-Rose, moins pour lui parler que pour se rendre compte de son milieu et pour s'imposer à son attention une troisième fois et de façon plus directe encore, il se rendit chez Mme Destol.

Il entra comme un invité, sans aucun embarras, aussi désinvolte que s'il était un familier de la maison. Il eut même l'aplomb, après avoir franchi la foule qui se pressait dans l'antichambre, de s'incliner devant Mme Destol, de lui sourire aimablement et de lui baiser la main avec l'aisance d'un mon-

sieur qui, cent fois déjà, a eu l'occasion de baiser cette jolie main et qui s'en réjouit. Mme Destol fut un peu étonnée, mais crut aussitôt que c'était un camarade d'études de sa fille et qu'elle ne se rappelait plus le visage de ce sympathique visiteur.

S'étant acquitté de ce devoir primordial, Gérard chercha Nelly-Rose, l'aperçut et, tout en évitant d'attirer le regard de la jeune fille, ne la quitta plus des yeux.

Elle lui sembla plus charmante encore ainsi, chez elle, sans manteau, sans chapeau, dans une robe seyante qui mettait en valeur sa beauté que le plaisir animait. Elle n'était pas seulement maîtresse de maison aimable et attentive, mais spectatrice amusée et joyeuse. Les jeunes gens du laboratoire exécutaient leur numéro. Trois d'entre eux était travestis en nègres américains, smoking, chapeau de paille, figure noire et énorme bouche rouge, et trois en girls, costumes de marins, perruques blondes bouclées, culottes blanches. Leurs cris et leurs trémoussements frénétiques, qui mettaient en joie les spectateurs, faisaient rire la jeune fille... Qu'elle était jolie quand elle riait ! Gérard la regardait ardemment. Jamais une femme ne lui avait paru aussi séduisante et aussi désirable. Et cette gaîté d'enfant...

Cependant le numéro s'achevait. Il y eut interruption et les invités envahirent le buffet : Gérard vit alors un grand jeune homme à monocle s'approcher de Nelly-Rose et lui parler avec une familiarité empressée. Gérard fronça le sourcil, agacé. Que signifiait cette intimité ? Et justement il entendit quelqu'un dire derrière lui :

– N'est-ce pas le fiancé de Mlle Destol qui est avec elle ?

Il se rapprocha alors de Nelly-Rose et de son compagnon qui gagnaient le buffet. Sans être vu, il s'arrêta tout près d'eux, de l'autre côté d'une porte qui le dissimulait tout en lui permettant de voir et d'écouter. Et tout de suite il fut rassuré. Nelly-Rose n'avait ni le ton ni l'attitude d'une fiancée. Gérard entendit ce dialogue :

– Très réussie votre fête, Nelly-Rose.

– Bien grâce à vous, Valnais...

– Ne parlez pas de cela... Je suis trop heureux... Ne voulez-vous pas prendre quelque chose ?

– Oui, une orangeade, s'il vous plaît ?

Valnais alla chercher un verre d'orangeade et le rapporta à Nelly-Rose qui était restée debout dans l'embrasure de la porte.

– Alors, pour ce soir, c'est convenu n'est-ce-pas, lui dit-il, à l'Opéra, à neuf heures, et, après, le bal chez les Boutillier ?

Nelly-Rose, qui buvait son orangeade, protesta :

– Non, non, Valnais ! C'est trop pour moi. Je suis fatiguée et j'ai à travailler demain matin. Ne le dites pas à maman, mais je n'irai pas au bal des Boutillier et même je ne resterai pas à l'Opéra jusqu'à la fin. Je partirai vers dix heures.

– Je vous reconduirai, si vous le permettez ?

– Non, non, je n'ai besoin de personne, je prendrai un taxi.

Les danses recommençaient. Nelly-Rose quitta son compagnon et revint vers la galerie où était le jazz.

Gérard alors, jugeant le moment propice, s'avança vers la jeune fille et s'inclina respectueusement devant elle, la priant, sans parler, de danser avec lui.

Nelly-Rose leva les yeux et, confondue, faillit laisser échapper un cri de surprise. Dans le personnage vêtu avec une élégance recherchée qui la sollicitait ainsi, elle reconnaissait l'homme qui, tout à l'heure, dans la rue, l'avait défendue contre le chauffeur et lui avait fait rapporter le lilas.

Elle resta un moment stupéfaite, n'en croyant pas ses yeux. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Comment se trouvait-il là, chez

elle ? Comment se permettait-il de la poursuivre ainsi ? Cette audace étonnait la jeune fille et l'irritait. Quel but caché poursuivait cet homme qui, impassible, avec un léger sourire un peu ironique, attendait ? Nelly-Rose hésita une seconde à accepter l'invitation, mais comment refuser sans provoquer un scandale ? Et puis cette audace, qui l'irritait, la subjuguait aussi... Sans un mot, elle accepta, et ils partirent enlacés.

L'orchestre jouait une valse lente et vive à la fois, prenante, émouvante, et qu'accompagnait une voix d'homme très douce, presque nostalgique. Dans les bras de cet inconnu qui dansait impeccablement et qui l'enveloppait d'une étreinte respectueuse, Nelly-Rose se laissait emporter au rythme de la musique. Une étrange douceur la charmait ; jamais danser ne lui avait causé cette sensation de plaisir profond, presque enivré...

La valse prit fin. Sans avoir échangé une seule parole, Nelly et son cavalier se séparèrent. L'inconnu salua très bas la jeune fille et, toujours silencieux, à peine souriant, énigmatique, il traversa la foule des invités, se dirigeant vers le vestibule...

Jusqu'à ce qu'il eût passé la porte de la galerie, Nelly-Rose le suivit des yeux, troublée... Il disparut.

Mêlé à la foule des invités qui se retiraient, Gérard gagna le vestiaire.

On lui remit son chapeau et son pardessus. Il garda son pardessus sur le bras et se dirigea vers la sortie.

Mais il ne sortit pas.

Chapitre 3

La branche de lilas

Il ne sortit pas.

Il voulait compléter son expédition, voir, s'informer, étudier les lieux. Sans être remarqué, discrètement, il examina les portes qui donnaient dans l'antichambre. Il essayait de se figurer la disposition de l'appartement. Quand il avait demandé l'étage de Mme Destol au concierge, celui-ci l'avait renseigné :

– Au second, à droite. À gauche, c'est la porte personnelle de Mlle Destol.

Gérard savait donc que le logement de Nelly-Rose avait une sortie particulière. Et il se disait qu'en conséquence les pièces qu'elle occupait devaient se trouver au bout du grand appartement.

Profitant de l'encombrement et sûr que personne ne prenait garde, il entrouvrit une porte. Un couloir s'offrait à lui. Il s'y glissa sans vergogne. Ce devait être le bon chemin.

Que voulait-il faire chez Nelly-Rose ? Il ne le savait pas trop lui-même... voir le cadre où vivait la jeune fille, lui laisser un mot peut-être, lui prouver, par quelque signe, qu'il était venu chez elle... s'imposer encore une fois à son attention, continuer son rôle d'inconnu mystérieux dont la poursuite obsède, intrigue, étonne, inquiète, trouble... Oui, la troubler, l'étonner, l'obliger à penser à lui, c'était là son plan sournois et irréfléchi.

Le corridor qui tournait le mena à une porte. Il entra dans un boudoir décoré avec un goût sûr et charmant et fut certain

d'avoir atteint son but. Sur une coiffeuse dans un vase, se trouvait la branche de lilas. Elle l'avait donc conservée ! Il eut une joie vaniteuse. Comment n'aurait-il pas supposé qu'elle l'avait conservée, cette branche de lilas, à cause de lui ?

Il entrouvrit une porte encore et jeta un coup d'œil sur la chambre de la jeune fille. Il inspecta aussi l'antichambre particulière de Nelly-Rose. Allons, tout était bien. Au cas où les circonstances lui permettraient de venir, il saurait. Un moment, ensuite, il resta dans le boudoir. Un parfum léger traînait. Le parfum de Nelly-Rose, qu'il avait sur elle respiré pendant leur valse...

Il éprouvait, dans ce boudoir, la sensation indéfinissable que toute la grâce de la jeune fille flottait autour de lui, impalpable mais si émouvante et si séduisante... Et une émotion presque douce, inhabituelle chez lui, chez lui qui était entraîné à l'égoïsme et à la seule loi de son désir personnel, le ravit un moment...

Il secoua vite cette émotion, s'empara de la branche de lilas, et, par le couloir, regagna rapidement l'antichambre du grand appartement.

Le vestiaire était maintenant désert. Presque tous les invités étaient partis. Là-bas, au buffet, seuls quelques intimes – Valnais, ses partenaires au bridge, qui devaient dîner chez Mme Destol –, causaient encore.

Dans la galerie, Gérard s'approcha du chef du jazz, prêt à partir, et lui parla à voix basse.

– Mais, volontiers, monsieur, répondit le musicien.

Et, accompagné par un de ses camarades, il reprit quelques mesures de la valse que Gérard avait dansée avec Nelly-Rose.

Nelly-Rose, du buffet où, assise, elle causait avec les « Trois Mousquetaires » et sa mère, entendit cette musique évocatrice

d'impressions récentes et troublantes. Elle se leva aussitôt et vint dans la galerie.

Stupéfaite, elle vit l'inconnu de la rue, de la danse... Il avait son chapeau à la main, son pardessus sur le bras, et, sur ce pardessus, était couchée une branche de lilas.

Un instant, Nelly-Rose resta interdite. Était-ce sa branche de lilas ?

Cet homme avait-il eu l'audace ?...

Elle courut à son boudoir pour s'en assurer. Le lilas n'était plus dans le vase de sa coiffeuse. Nelly-Rose eut un geste de colère. Que voulait-il ? Comment se permettait-il ?... Que signifiaient cette poursuite, cette insolence, cette obsession ? Elle était excédée, résolue à lui parler.

En courant toujours, elle revint dans la galerie. Il n'y était plus. Elle s'élança vers le vestibule et, là, le rejoignit au moment où il sortait...

Nelly-Rose n'était pas timide. L'impertinence de cet homme la jetait hors d'elle. Avec vivacité, presque avec brutalité, elle l'interpella :

– Qui êtes-vous ?

Il sourit :

– Un ami...

– Je ne vous connais pas, continua-t-elle durement. De quel droit cette poursuite ? Vous vous êtes permis d'entrer dans mon boudoir. Pourquoi ?

– Pour prendre ce lilas, répondit-il du ton le plus naturel et avec une grande douceur.

Nelly-Rose ne pouvait reconnaître sa voix puisque au téléphone il l'avait déguisée. Une seconde pourtant la jeune fille se

demanda si elle ne l'avait pas déjà entendue, mais elle était si exaspérée qu'elle ne chercha pas à se souvenir...

– Monsieur, dit-elle avec violence, je vous défends... C'est abominable de vous permettre !...

– Pardonnez-moi, répondit-il, j'ai été si heureux de voir que vous aviez gardé ce lilas.

C'était une insolence de plus. Nelly-Rose haussa les épaules.

– Je l'ai gardé par hasard !... par distraction !... Je n'admets pas que vous l'emportiez !...

– Je vous en prie, dit Gérard, laissez-le moi.

Elle tapa du pied, dépitée de voir sa volonté s'effritait déjà, vaincue par cet homme singulier.

– À aucun prix, cria-t-elle ! Jetez cela !... Je vous défends de l'emporter !...

– Soyez bonne, supplia encore Gérard. Que vous importe cette pauvre branche de fleurs ? Moi, je la conserverai en souvenir de la valse que nous avons dansée tous les deux... Je vous en prie...

Il avait répété ces mots avec la même douceur. Une douceur où se mêlait une domination insidieuse, qui émanait aussi de ses yeux, fixés sur les yeux de Nelly-Rose.

Nelly-Rose ne protesta plus. Sa colère était tombée. Elle se sentait envahie par un étrange alanguissement qui n'était pas sans charme, par une force qui pesait sur elle et contre laquelle elle ne se défendait pas.

Gérard recula vers la porte, ne détournant son regard de Nelly-Rose qu'au moment où il sortit.

Place du Trocadéro, Gérard héla un taxi et donna l'adresse de la Pension russe d'Auteuil.

Enfoncé dans un coin de la voiture, il alluma une cigarette et eut un petit sourire aigu. Il était heureux. Il était en pleine action, en pleine aventure amoureuse, lui pour qui l'aventure était la joie de vivre, et cette aventure-là ne ressemblait à aucune autre. Aucune femme ne lui avait jamais causé une impression comparable à celle que lui causait cette merveilleuse Nelly-Rose. Depuis qu'il lui avait parlé, qu'il l'avait, en valsant, tenue dans ses bras, qu'il avait respiré son parfum et vu le cadre où elle vivait, elle lui inspirait un ardent intérêt, fait de curiosité, de désir, et où se mêlait aussi la volonté de la protéger, de la protéger contre les autres et surtout contre Baratof.

Gérard, à présent, ne croyait plus que Nelly-Rose était une affranchie de mœurs libres, dont la conquête serait facile. Il avait discerné tout ce qui était en elle de candide et de virginal. Oui, elle était une vraie jeune fille. Raison de plus pour la prévenir des intentions du Russe et pour la défendre contre ses tentatives. Et raison de plus aussi pour que lui-même, Gérard, essayât de la conquérir !

Il sourit encore. Il avait coutume de tenter l'impossible et de se fier à sa chance, autant qu'à son audace. Et puis, ne venait-il pas de voir Nelly-Rose perdre sa volonté devant sa volonté à lui, et, sous son regard, rester comme fascinée ?

La Pension russe était une grande maison composée de deux corps de bâtiments que séparait une large cour.

La chambre de Gérard se trouvait dans le bâtiment du fond, mais en descendant de taxi, avant de s'y rendre, Gérard chercha l'émigré russe qui tenait la pension et qui l'avait déjà reçu le matin.

Il le trouva dans le hall de l'hôtel, où cet homme dirigeait des ouvriers qui en faisaient la décoration.

Gérard le prit à part :

– Dis donc, Yégor, j'ai quelque chose à te demander.

– Je suis tout à ta disposition, Gérard, tu le sais bien. Sans toi, je serais en Sibérie... ou plutôt dans la terre.

– Alors, voilà. Parmi les pensionnaires des petites chambres, n'y a-t-il pas de chauffeurs de taxis ?

– Si, il y en a trois.

– Est-ce que, parmi ces gens-là, il en est un en qui l'on puisse avoir confiance ?

– Dans tous les trois. Tous les trois savent que tu m'as sauvé et que tu as rendu bien des services à nos frères opprimés. Mais, si c'est pour une mission délicate, confidentielle, prends Ibratief, il est discret, adroit et sûr.

– Rentre-t-il ce soir ?

– Il n'est pas encore sorti. Il fait la nuit.

– Bien, je monte dans ma chambre. Fais-le venir dans ton bureau. Je le verrai en redescendant dans une demi-heure... Mais, à ce que je vois, on prépare une fête ici pour ce soir ?

– Oui, un bal.

– Parfait ! Ça ne pouvait mieux tomber ! À tout à l'heure...

Gérard quitta le Russe, monta chez lui, déposa dans un vase, sur un meuble, la branche de lilas et changea de toilette.

Peu après, parfaitement élégant dans un impeccable vêtement du soir qui dessinait sa taille svelte et robuste, il revêtait son pardessus, prenait son chapeau et redescendait.

Dans le bureau, le patron l'attendait et aussi le chauffeur Ibratief, vieil homme, aux yeux intelligents et mélancoliques.

– Voilà, lui dit Gérard, jusqu'à neuf heures, je n'ai pas besoin de toi. Dîne tranquille. Mais, à neuf heures, trouve-toi, avec ton taxi, devant le Nouveau-Palace, aux Champs-Élysées. Tu me conduiras à l'Opéra. J'en sortirai, avec une dame, vers dix heures ou dix heures et demie. Je la ferai monter. Aussitôt que j'aurai refermé la portière sur elle et sur moi, tu nous amèneras ici rapidement, mais en prenant bien garde à ne pas avoir d'accident. Et, quoi que tu entendes, des coups à la vitre, des appels de cette dame, ne t'occupe de rien, ne te retourne pas, ne t'arrête pas… C'est compris ?

Ibratief salua.

– C'est bien compris. Tout à vos ordres.

– Je n'aurai pas besoin de te répéter à mesure mes instructions ?

– Non.

Tu peux compter sur lui, dit le patron.

– Bien !

Gérard quitta la Pension russe, satisfait. À tout hasard, par instinct pour ainsi dire, et sans plan bien précis, il s'était donné les moyens de profiter d'une occasion qui pourrait se présenter. Il avait une auto, il avait un complice. De la sorte, il pourrait amener Nelly-Rose, avec le maximum de sûreté, à la Pension russe.

Comme toujours, il avait le souci de ne négliger aucune précaution, afin de pouvoir, le mieux possible, tirer parti de l'imprévu.

Quelques minutes plus tard, il arrivait au Nouveau-Palace, montait, et, dans le petit salon de son appartement, trouvait Baratof qui fumait, tout en parcourant les journaux du soir.

Les deux hommes se serrèrent la main avec une apparence suffisante de cordialité.

– Tu as fait bon voyage ? demanda Gérard.

– Très bon... et toi ? Tu t'es bien amusé en route ?...

– Comme ça...

– Toujours des aventures de femmes ? Ah ! don Juan !...

Baratof avait un air narquois. Gérard ne parut pas y prendre garde.

– À propos, dit-il avec calme, on t'a téléphoné, tantôt, à 4 heures. J'étais venu voir si tu étais arrivé. On m'avait fait attendre ici. J'ai répondu.

– Ah ! qui était-ce ?...

– Une jeune fille qui est chargée, paraît-il, d'organiser une réception en ton honneur à la Maison des laboratoires... Mais, dis donc, il faut que je te félicite de ta générosité... Cinq millions ! C'est admirable ! Je ne croyais pas que tu t'intéressais à ce point aux œuvres scientifiques et humanitaires.

La voix de Gérard ne décelait aucune ironie. Baratof pourtant l'interrompit sèchement.

– Alors, cette jeune fille qui veut me voir ?

– Elle viendra demain matin s'entendre avec toi, répondit Gérard en fixant les yeux sur lui.

– À quelle heure ? demanda Baratof très calme.

– Onze heures.

– Très bien, je la recevrai, dit le Russe négligemment.

Puis, regardant Gérard.

– Mais que tu es chic ! Tu sors, ce soir ?

– Oui.

– Tiens, je croyais que tu devais partir, dès cette nuit, pour la Normandie, voir ta mère ?

– J'ai changé d'avis. Je vais au théâtre avec des amis que j'ai retrouvés, cet après-midi.

– Des amis ? Des amies femmes, évidemment... comme toujours...

– Comme toujours.

– Quel conquérant tu fais ! Ah ! C'est beau d'être jeune ! Moi, je suis fatigué. Je ne sortirai pas. Tu dînes avec moi ? Je ferai servir ici.

– Si tu veux.

Baratof sonna. Et, quelques minutes après, les deux hommes s'asseyaient devant une table dressée par le maître d'hôtel de l'étage et élégamment servie.

À huit heures et demie, on en était au café et aux liqueurs, Baratof s'étira avec un soupir de satisfaction béate.

– Ah ! C'est agréable de bien dîner, de fumer un bon cigare et de se reposer. Rien de tel dans la vie.

– Alors, voyons, Baratof, dit Gérard en se levant, tu ne veux vraiment pas t'habiller et sortir avec moi ? Je t'aurais présenté à mes amis...

– Non, ce soir, je ne bouge pas...

– Tu ménages tes forces, dit Gérard, railleur. Tu veux êtes frais pour la visite de la jeune personne des laboratoires, demain matin...

– Peut-être. Je te répète, mon petit, que je n'ai plus ta belle jeunesse...

Une ironie sourde se mêlait à la gaîté de Baratof. Gérard la perçut. Il fixa les yeux sur le Russe, qui lui opposa un regard placide et narquois. Quelles étaient ses intentions ? Qu'allait-il entreprendre à l'égard de Nelly-Rose ? Que se permettrait-il si, le lendemain, la jeune fille venait au Nouveau-Palace ?

Mais Gérard avait jusqu'au lendemain pour prévenir Nelly-Rose. Il allait tenter de la rencontrer au théâtre ou bien à ce bal, si elle se décidait à s'y rendre. Coûte que coûte, il lui parlerait, l'avertirait, et, par tous les moyens, la protégerait. L'idée qu'elle pût se trouver sans défense, exposée aux tentatives honteuses de ce Baratof, dont il connaissait la brutalité et le cynisme, le mettait hors de lui.

– Bonsoir, dit-il en tendant, non sans un effort, à Baratof, une main que celui-ci serra.

– Bonsoir, Gérard, amuse-toi bien. Moi, je serai couché dans une heure. Le temps de finir mes journaux.

Gérard s'en alla. Devant le Nouveau-Palace, il vit le taxi du chauffeur Ibratief qui l'attendait et qui, aussitôt qu'il fut monté, partit dans la direction de l'Opéra.

Baratof, dès qu'il fut seul, courut à la sonnette.

– Vite, le chasseur, pour me porter une lettre urgente place du Trocadéro, ordonna-t-il au garçon d'étage qui parut.

Chapitre 4

« Je tiendrai ma parole »

Nelly-Rose, quand l'inconnu qui venait de surgir dans sa vie d'une façon si singulière et si inopinée fut parti, ne voulut pas rejoindre les invités attardés, mais alla s'enfermer dans son boudoir. Elle sonna la femme de chambre.

– Victorine, dites à madame que je vais me reposer une heure. Qu'elle ne s'inquiète pas de moi. J'ai un peu de migraine, mais le sommeil la dissipera. Je ne dînerai pas à table. Vous m'apporterez une tasse de thé et des sandwiches... Vous avez bien compris, Victorine ?

– Oui, mademoiselle, je vais prévenir madame.

– Surtout qu'elle ne s'inquiète pas et ne se dérange pas. Qu'on vienne me chercher seulement au moment de partir...

Lorsque Victorine fut sortie, Nelly-Rose eut un soupir de soulagement. Elle avait besoin d'être seule avec ses pensées et ses impressions. Ce qui lui était arrivé la déconcertait. Que lui voulait cet homme ? De quel droit osait-il la poursuivre ainsi ? Elle s'irritait de nouveau, s'indignait, à présent qu'elle était loin de lui, hors de son influence si étrange.

Et c'était cela qui indignait le plus Nelly-Rose, c'était de reconnaître qu'elle avait été troublée, soumise, que sa volonté avait cédé...

Après une heure de repos, pendant laquelle elle avait en vain essayé de s'assoupir, elle absorba vite une tasse de thé. Puis, avec lassitude, toujours poursuivie par la pensée de

l'énigmatique inconnu, elle commença sa toilette pour l'Opéra. Elle choisit une robe blanche. Cela irait bien avec son manteau de soie qui était rouge…

Elle achevait de s'habiller et il était près de neuf heures quand on frappa à la porte.

– C'est moi, mademoiselle, dit Victorine en entrant. On vient d'apporter une lettre urgente.

Des mains de Victorine, qui ressortit aussitôt, Nelly-Rose prit la lettre. Elle jeta les yeux sur l'enveloppe. Le pressentiment d'une mauvaise nouvelle, d'une menace, la fit une seconde hésiter… Elle ouvrit l'enveloppe, en tira une carte où quelques lignes étaient tracées.

Elle lut, devint très pâle et tomba sur une chaise.

– Ah ! Je l'avais oublié, celui-là ! murmura-t-elle.

Dans le désarroi que lui avait causé la poursuite effrontée de l'inconnu au lilas, Nelly-Rose, en effet, avait cessé de penser à un autre sujet d'émoi, à une autre inquiétude qui, à présent, renaissait et se précisait en menace. Nelly-Rose se remit debout ; un moment, agitée, elle alla et vint dans son boudoir, puis s'assit sur son divan, toujours pâle et les yeux fixés droit devant elle.

À cet instant, Mme Destol entra dans le boudoir.

– Eh bien, Nelly-Rose, nous t'attendons ! Il est neuf heures passées… Mais, ma petite fille, qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air bouleversée ? Voyons, réponds-moi. Tu n'es pas malade ?

Inquiète, Mme Destol s'approcha de sa fille et sur la table vit la carte et l'enveloppe que Nelly-Rose y avait laissé tomber.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Mme Destol en prenant la carte.

Elle lut, sursauta, et s'écria :

– Qu'est-ce que ça veut dire ? Baratof, c'est le Russe aux cinq millions... Eh bien, pourquoi te demande-t-il de venir à minuit ? De quelles conventions s'agit-il ? Voyons, Nelly-Rose, réponds !

Dans son étonnement, elle parlait très haut et les éclats de sa voix arrivèrent aux oreilles des quatre amis qui, dans le couloir, attendaient, prêts à partir. Ils accoururent.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda Valnais.

– Ce qu'il y a ? cria Mme Destol dont l'émotion croissait devant le silence de Nelly-Rose, il y a une chose incroyable, inconcevable, inimaginable ! Il y a qu'un monsieur, ce Russe, cet Ivan Baratof, oui, l'homme aux cinq millions, ose écrire à ma fille ceci : écoutez bien !

Et, d'une voix vibrante d'indignation, elle lut :

– *Mademoiselle, je suis sûr que vous vous rappelez nos conventions. Je sonnerai ce soir, à minuit, chez vous. Vous serez seule, puisque vous avez bien voulu y consentir. Hommages respectueux*. Et c'est signé Ivan Baratof. Tenez, regardez, qu'est-ce que vous en dites ?

Elle leur tendait la carte. Les quatre hommes, stupéfaits, se regardaient. Il y eut des exclamations.

– Mais c'est de la folie !...

– Écrire cela à une jeune fille !

– Quel goujat !...

Et Valnais :

– Comment cet homme se permet-il ?... Qu'est-ce que cela signifie ?...

– C’est ce que je demande à Nelly-Rose, cria Mme Destol, et elle ne me répond pas !...

Cependant Nelly-Rose s’était remise d’aplomb. La crainte n’avait pas longtemps prise sur sa nature courageuse. L’affolement que montraient ses cinq interlocuteurs lui apparut soudain si comique, qu’elle éclata de rire.

– Dieu, que vous êtes drôles ! s’écria-t-elle. En voilà une façon de prendre au tragique une chose sans importance. Laissez-moi tranquille ! Maman, je t’en prie, va à l’Opéra, va au bal, amuse-toi... et ne t’occupe pas de moi.

Mme Destol leva les bras.

– Elle est folle ! Nelly-Rose, tu es folle ! Mais tu n’as pas l’intention, je pense, de recevoir cet individu ?

– Pourquoi pas ?

Devant le concert de protestations indignées que ces mots soulevèrent, Nelly-Rose comprit qu’il lui fallait s’expliquer. Elle le fit en quelques mots, racontant la publication dans la revue polonaise, la lettre du Russe Baratof, la condition posée et la façon dont, le chèque ayant été touché, elle se trouvait engagée sans l’avoir voulu.

– Mais cet engagement ne signifie rien, s’écria Valnais indigné. La lettre de cet individu est une ordure bonne à jeter au panier ! C’est un chiffon de papier qui ne signifie rien !

– Évidemment, approuva Mme Destol. Cet homme est un drôle ! Un goujat ! Un... je ne sais quoi ! Tu ne le connais pas, Nelly-Rose ! Tu n’as pas à t’inquiéter de lui.

– Mais j’ai accepté ses conditions, dit Nelly-Rose. Involontairement, c’est vrai, mais accepté tout de même.

– Ça m’est parfaitement égal ! Tu ne recevras pas ce voyou, seule, la nuit ! Je te prie de croire que je ne tolérerai pas une telle abomination ! Je resterai ici et je me charge...

– Nous resterons tous, dit Valnais.

Mais la décision de Nelly-Rose s’affermissait de plus en plus.

– J’ai accepté, dit-elle avec calme. En ne le recevant pas, j’aurais l’air, en somme, de lui avoir escroqué cinq millions. Je le recevrai et, si vous restez, je descendrai et l’attendrai dans la rue... J’ai accepté, je vous dis.

– Mais, ma petite, tu n’avais pas le droit d’accepter !

– Peut-être, maman, mais j’ai accepté.

– Accepté quoi ? – Mme Destol était hors d’elle – sais-tu seulement à quoi tu t’es engagée ?

– À recevoir ce monsieur, qui n’est peut-être ni un voyou, ni un goujat, chez moi, à minuit.

– Et s’il exige ?

– S’il exige quoi ?...

Mme Destol tapa du pied.

– Ah ! voyons, Nelly-Rose, tu n’es tout de même pas sotte au point de croire que ce personnage va se contenter de te parler de la pluie et du beau temps !

– Maman, ce personnage, comme tu dis, a été assez généreux pour donner cinq millions qui ont sauvé notre œuvre. Je ne peux pas croire qu’un homme capable de ce geste ne comprenne pas, quand je lui expliquerai l’erreur, quand je ferai appel à sa loyauté, à sa délicatesse...

– Sa loyauté, sa délicatesse !... Mais, ma pauvre petite, pour écrire une pareille lettre à une jeune fille, il faut être une brute, un cosaque !...

Nelly-Rose haussa les épaules.

– Mais, enfin, maman, qu'est-ce que je risque ? Où serait le danger ?

– Le danger ? Alors, tu ne te rends par compte ? ... Non ?... Ah ! certainement il ne se présentera pas à toi la menace à la bouche, en réclamant... les droits qu'il croit avoir d'après ton imprudence. Tu le flanquerais à la porte et vite. Mais il sera probablement plus habile. Il sera aimable, feindra la douceur, la délicatesse... pour te mettre en confiance... et, au moment où tu te croiras sauvée, tu seras perdue...

Nelly-Rose rit encore :

– Mais non, maman, je ne serai pas perdue du tout. Je t'assure que je ne crains rien et que je n'ai rien à craindre. J'ai promis de recevoir ce monsieur et je n'ai promis que cela... et je tiendrai ma parole. Je t'assure, c'est une question de conscience.

– Et si tu n'avais pas été là quand sa lettre t'est arrivée tout à l'heure ?

– C'est autre chose. Cas de force majeure. Mais, j'aurais été le voir demain, j'ai promis.

Mme Destol connaissait sa fille. Elle savait tout le prix que Nelly-Rose attachait à la loyauté. Elle composa.

– Eh bien, c'est entendu. Tu le verras... ce soir ou demain... En attendant, viens au théâtre avec nous.

– Si tu l'exiges, maman. Mais je serai ici à minuit.

– Tu réfléchiras d'ici là. En attendant, viens.

Nelly-Rose prit son manteau et sortit la première, suivie par les « trois mousquetaires ».

D'un signe, Mme Destol avait retenu Valnais.

– Vous avez votre auto ? lui dit-elle bas et vite.

– Oui.

– Alors, filez en vitesse à votre villa d'Enghien, allumez du feu, et préparez-vous à nous recevoir. Nous vous rejoignons. Comme cela, Nelly-Rose sera en sûreté.

– Excellente idée ! dit Valnais.

En hâte, il descendit et rattrapa Nelly-Rose et les trois amis.

– Je vous emmène, dit-il à l'un d'eux qu'il fit avec lui monter dans son auto, se réservant de lui expliquer en route le plan formé.

Mme Destol, cependant, avait appelé ses domestiques.

– Nous ne rentrerons que demain, leur dit-elle rapidement. Restez ici, et veillez jusqu'à une heure du matin. Si, comme c'est probable, un monsieur sonne vers minuit, éconduisez-le... aussi brutalement que vous voudrez !

Elle descendit et, avant de monter dans son auto, où s'installaient Nelly-Rose et ses compagnons, elle adressa quelques mots à son chauffeur.

La voiture roulait et Mme Destol, assise au fond, auprès de sa fille, parlait avec animation à ses vis-à-vis du ténor qu'ils allaient entendre, et demandait fréquemment l'opinion de Nelly-Rose comme pour occuper son attention.

– Mais, maman, où allons-nous donc ? demanda tout à coup Nelly-Rose qui, depuis quelques instants, paraissait s'étonner. Firmin ne prend pas le chemin de l'Opéra.

– Nous n'allons pas à l'Opéra, ma petite fille, dit Mme Destol.

– Mais où allons-nous ?

– À Enghien, chez Valnais.

Mme Destol s'attendait à une protestation violente de la part de Nelly-Rose, mais celle-ci répliqua seulement, d'un ton simple :

– Oh ! c'est mal, maman, tu me forces à manquer à ma parole.

– J'en prends la responsabilité.

– Mais, j'ai promis…

– Tu es dans un cas de force majeure, comme tu as dit toi-même tout à l'heure, déclara Mme Destol triomphante.

Nelly-Rose ne répondit rien. Le voyage à travers la nuit, le long des routes de banlieue, fut silencieux.

On atteignit le lac d'Enghien, et, par l'avenue de Ceinture, la villa de Valnais que l'on aborda du côté d'une cour qui s'étendait derrière la maison. Comme l'auto s'arrêtait, dix heures sonnaient. Valnais, pour les recevoir, quitta la position à plat ventre qu'il occupait devant une cheminée, dans laquelle il s'évertuait à allumer un feu de bois qui se refusait absolument à prendre.

Il vint à eux, portant d'une main un bougeoir dont la bougie humide menaçait à tous moments de s'éteindre, et, étanchant de l'autre main les larmes que la fumée avait amenées dans ses yeux.

– Je m'excuse, dit-il d'un ton plaintif. Vous ne serez pas très confortablement installés. Je ne viens ici que quelques jours en plein été… Alors, vous comprenez, ce n'est pas très confor-

table... Il n'y a pas d'électricité ni de chauffage central, le calorifère est cassé, et les cheminées tirent mal... Enfin, il y un poêle à pétrole...

Il était si lamentable, ainsi larmoyant et sa bougie à la main, que Nelly-Rose, malgré sa contrariété vive, ne put s'empêcher de rire.

Dans la vieille villa régnait une odeur de moisi, et l'humidité suintait des murs. Les arrivants frissonnèrent. Les femmes serrèrent autour d'elles leur manteau, les hommes relevèrent le col de leur pardessus.

– Venez au premier, voulez-vous ? offrit Valnais. Il y a une chambre à coucher où le feu a bien voulu s'allumer.

On le suivit. En effet, dans une pièce du premier étage, aux papiers à demi décollés, aux meubles à demi disjoints, un feu clair jetait quelque gaîté et quelque chaleur.

– C'est parfait, dit Mme Destol, Nelly-Rose couchera ici.

Nelly-Rose semblait avoir repris toute sa gaîté.

– Très amusant, le campement imprévu ! s'exclama-t-elle. Après tout, je n'ai rien à me reprocher. Je suis prisonnière et j'ai cinq geôliers... Allons, maintenant, allez-vous-en ! Je tombe de fatigue et je vais me coucher.

– Hélas ! gémit Valnais, c'est impossible, il n'y a pas de draps...

– Alors, je me contenterai de m'étendre sur le lit. Tenez, allumez-moi une des bougies de la cheminée et laissez-moi du bois.

Mme Destol embrassa sa fille, puis, avec les quatre hommes, sortit, Valnais brandissant toujours son bougeoir.

– Qu'est-ce qu'on va faire ? dit-il, les autres pièces sont inhabitables.

– Il ne s'agit pas d'autres pièces, déclara Mme Destol. Je reste ici, dans le couloir, devant la porte. Je connais Nelly-Rose, elle serait capable de nous fausser compagnie. Amenez ici votre poêle à pétrole, une table, des chaises, un fauteuil. Je dormirai dans le fauteuil, et vous…

– Nous jouerons au bridge, dit Valnais. J'ai des cartes.

Un quart d'heure après, autour de la table, les quatre hommes, toujours en pardessus, le col relevé et le chapeau sur la tête, jouaient au bridge avec de vieilles cartes humides, à la lueur débile d'une antique lampe retrouvée par Valnais.

Mme Destol, enveloppée d'une couverture, s'endormit dans son fauteuil, tout contre le poêle à pétrole qui répandait plus d'odeur que de chaleur.

Seule dans sa chambre, assise devant le feu flambant, Nelly-Rose, un moment, réfléchit. La contrainte qu'on lui imposait l'irritait profondément. Elle pensait avec horreur, dans sa droiture un peu naïve, que Baratof, cet homme qui avait fait un geste si généreux et qui, peut-être, était un galant homme, aurait le droit de la tenir pour une menteuse, pour une intrigante sans honnêteté et sans parole…

Elle se leva, avança jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvrit sans bruit, et regarda dehors, s'appuyant à l'étroit balcon.

La villa, bâtie sur une terrasse, dominait tout le lac d'Enghien où frissonnaient, dans la nuit douteuse, sous le ciel nuageux, de vagues reflets. Là-bas, autour du lac, quelques lumières plus ou moins lointaines…

Nelly-Rose quitta la fenêtre, fit quelques pas, paraissant hésitante… Puis, sa décision fut prise.

La hauteur d'un étage seulement la séparait de la terrasse... Quelques mètres. Ce n'était rien pour elle, courageuse et sportive. Gaîment, comme un enfant qui joue à l'évasion, elle vint au lit, prit les deux couvertures, les noua solidement l'une à l'autre, évalua leur longueur... Ce serait suffisant.

Aux barreaux de fer forgé du balcon, elle fixa l'extrémité de l'une des couvertures et, serrant autour d'elle son manteau, enjamba le balcon, se cramponna aux couvertures et opéra sa descente.

Elle atteignit aisément la terrasse, la traversa, descendit quelques marches taillées dans le mur de soutènement.

Au bas des marches, attachée à un anneau de fer, une barque se balançait sur l'eau... Quelle chance ! Sans cela, l'évasion eût été moins facile, car, comment s'en aller, puisque la grille de la cour avait été refermée ?

Elle s'installa dans la barque, prit les rames, et les manœuvra doucement. Elle se dirigeait vers l'embarcadère le plus voisin que lui laissait voir la clarté d'un croissant de lune qui, par moments, sortait des nuages...

Chapitre 5

La dernière heure

Dans sa barque silencieuse, Nelly-Rose glissait sur l'eau. La nuit était douce. L'aventure, amusante en somme, avait son charme... Mais soudain, la jeune fille tressaillit. Une barque, là-bas, montée par deux hommes, venait dans sa direction, cherchant à la rejoindre.

Une seconde, l'idée folle qu'on la poursuivait de la villa traversa l'esprit de Nelly-Rose. Mais l'embarcation venait du milieu du lac, et la jeune fille voyait, à la clarté lunaire, que les deux hommes qui l'occupaient étaient coiffés de casquettes enfoncées. C'étaient des maraudeurs sans doute, qui venaient de dévaliser une villa riveraine ou de pêcher dans le lac à une époque et avec des engins prohibés. Ils avaient vu la jeune fille. Ils ramaient avec vigueur pour la rattraper.

Nelly-Rose eut peur. Aurait-elle le temps de gagner l'embarcadère avant d'être rejointe ? Un moment, elle se dit qu'elle pouvait échapper sûrement à cette poursuite sinistre en retournant à la villa dont elle n'était éloignée que de quelques mètres... Mais non ! Ce serait lâche ! Elle devait tenir sa parole, être chez elle à minuit !

Elle mesura de l'œil la distance qui la séparait de la barque des poursuivants, la distance qui la séparait de l'embarcadère. Elle arriverait !... Elle étreignit d'une main plus ferme les avirons, et, rameuse experte, fit voler sur le lac la barque heureusement légère, tandis que celle que les maraudeurs manœuvraient était pesante.

Nelly-Rose, le cœur battant, ramait avec énergie. Bientôt, elle respira. L'ennemi, malgré ses efforts, ne gagnait qu'assez peu de terrain.

L'embarcadère fut enfin atteint. La jeune fille y sauta et, laissant sa barque aller à la dérive, par l'avenue de Ceinture, s'enfuit. Les poursuivants étaient encore au large. Elle les entendit jurer. Ils abandonnèrent la chasse.

Nelly-Rose, connaissant Enghien, se hâta vers la rue qui mène à la gare.

– Belle enfant, où allez-vous donc si vite ?

Elle se retourna. Qu'est-ce que c'était encore ? Ce n'était pas, cette fois, un maraudeur, un voyou en casquette. C'était un homme grand et gros, d'une élégance un peu vulgaire comme sa voix. Le chapeau en arrière, semblant à moitié ivre, il se hâtait, un peu titubant, pour rejoindre la jeune fille.

Nelly-Rose eut peur, une peur affreuse. Les ivrognes lui inspiraient une horreur profonde. Elle s'enfuit en courant, il la poursuivit avec des appels canailles et, au commencement de la rue qui conduisait à la gare et qui était déserte, il la rejoignit. Sur son épaule, Nelly-Rose sentit se poser une main brutale. Horrifiée, elle se retourna, et, de toutes ses forces, en pleine poitrine, de ses deux mains fermées dont l'une tenait son sac, elle frappa l'homme, le repoussant. Sous le choc, il recula, trébucha sur une grosse pierre et s'étala. Il ne chercha pas à se relever. Il resta assis par terre, à demi suffoqué, proférant d'une voix haletante de sales injures. Nelly-Rose était loin, en sûreté. Il y avait autour d'elle de nombreux passants, car elle atteignait les abords de la gare...

Mais une réaction nerveuse s'opérait en elle. Tremblant violemment, elle dut un moment s'asseoir dans la gare, sur un banc. Elle entendit sonner onze heures... D'un effort de volonté, elle se remit debout, alla prendre son billet.

Gérard, à l'Opéra, avait cherché Nelly-Rose avec ardeur, avec obstination. Il avait inspecté la salle, observé chaque loge, parcouru les couloirs pendant le premier entracte... Il n'avait pas découvert la jeune fille. Chose rare chez lui, il perdait patience.

Une dernière fois, bien que sachant que ce serait vain, il avait regardé avec minutie dans la salle. Non, elle n'était pas là.

Alors regagnant sa voiture, il avait dit à Ibratief de le conduire place du Trocadéro, où il arriva vers dix heures et quart. Aux abords de la maison de Nelly-Rose, il avait mis pied à terre et, surveillant la porte de la maison, il avait attendu... Attendu quoi ? Il ne le savait pas lui-même avec exactitude. Mais une sorte d'anxiété irritée et fiévreuse l'agitait. Puisque Nelly-Rose n'était pas à l'Opéra, où se trouvait-elle ? Que s'était-il passé ? Gérard avait la conscience irraisonnée, mais certaine, qu'une intervention de Baratof avait influé sur les actes de la jeune fille.

– Mais, dans quel sens, cette intervention ? se disait Gérard. Que compte-t-il faire ? Que signifie ce don de cinq millions répondant à l'incroyable engagement de la jeune fille ? Et le coup de téléphone de Nelly-Rose au Nouveau-Palace, sa promesse de venir le lendemain ?

Et, tout à l'heure, l'attitude de Baratof si bizarre et si louche ? Baratof a-t-il l'intention, avant demain ?... A-t-il agi, déjà ?

Gérard, précipitamment, revint à son taxi.

– Vite, retourne au Nouveau-Palace, ordonna-t-il à Ibratief.

Et, dès l'arrivée, il demanda anxieusement au bureau :

– M. Baratof n'est-il pas sorti ?

– Non, monsieur, M. Baratof est chez lui.

Gérard, soulagé, se jeta dans l'ascenseur et frappa. Baratof lui ouvrit. Le Russe, en smoking, rasé de frais et tout imprégné du parfum capiteux et fade qu'il affectionnait, était visiblement prêt à sortir.

Gérard, en voyant la tenue de Baratof, avait eu un mouvement vite réprimé. De même Baratof, en voyant entrer Gérard, devait se contenir.

Une seconde, ils se regardèrent sans parler, et la colère, la haine, montaient en eux.

– Tiens, dit enfin Gérard gouailleur, tu sors donc ?

– Oui, si ça me plaît !

– Je croyais que tu étais las, que tu voulais te reposer.

– Comme je croyais que tu voulais filer en Normandie. J'ai changé d'avis, moi aussi. N'est-ce pas mon droit ?

Gérard eut un rire sarcastique.

– Ah ! certes Un homme d'affaires comme toi a bien le droit d'avoir un rendez-vous inopiné à n'importe quelle heure. Car il s'agit bien d'affaires, n'est-ce pas, Baratof ?

Chacune des paroles que tous deux disaient était grosse de menaces. À cette question de Gérard, Baratof, ne pouvant plus se contenir, devint brutal.

– Il s'agit de mes affaires, mon petit... Et ça ne te regarde pas !

– Baratof, j'ai pour principe que toute affaire me regarde quand je m'y intéresse et que j'y ai été mêlé...

– Bigre ! Vraiment ? Eh bien, un bon conseil, et d'ordre général ! Ne t'occupe jamais de mes affaires.

Gérard rit encore.

– Mais dis donc, Baratof, tu es bien content que je m'en occupe de tes affaires, quand c'est pour aller risquer ma peau dans l'enfer russe et pour te gagner des millions.

– Nous partagions...

– Nous partagions ?... Pour toi, partager consiste à prendre tout !

– Allons, allons, tes poches ne sont pas vides...

Baratof ricana, et son ricanement exaspéra Gérard qui le saisit par le poignet.

– Ah ! tais-toi ! L'argent, tu le sais, je m'en fiche ! Je te laissais l'argent, mais j'avais les femmes, l'amour ! Si tu as réussi, grâce à moi, de vilains coups, d'énormes bénéfices inavouables, moi je me réservais les belles aventures. Chacun sa part... Et, ce soir, Baratof, tu veux prendre sur ma part. Rien de fait !

C'était enfin l'allusion directe à la rivalité qui les dressait l'un contre l'autre. Et Baratof, dégageant son poignet, fut plus franc encore :

– C'est donc ta part, Nelly-Rose ?

– Ah ! tu avoues donc qu'il s'agit d'elle ?

– Pourquoi pas ?

Gérard crispa les poings.

– Alors, les cinq millions, c'était pour l'acheter ?

– Et après ?

– Et tu comptes profiter de l'imprudence de cette enfant, de son offre folle ?...

– Et après ?...

Gérard s'avança jusqu'à le toucher…

– C'est monstrueux, articula-t-il, et tu te sers pour cela de l'argent que tu as volé. Oui, volé ! volé ! au point que j'étais décidé à ne plus jamais retourner là-bas avec toi… J'en ai assez, tu comprends ! Et aujourd'hui, je ne te laisserai pas commettre une infamie ! Je te barre la route !

– Trop tard !

– Trop tard ?…

– Gérard haussa les épaules. Allons donc ! tu ne la vois que demain…

Baratof ricana encore, avec un triomphe haineux, provocant.

– Je ne la vois que demain ?… Non, non, mon petit, ce soir, à minuit !…

– Tu mens ! cria Gérard bouleversé.

– Ce soir, à minuit… dans son boudoir… Elle m'attend…

– Tu mens ! Elle n'a pas pu consentir !…

– Elle a consenti…

– Tu mens ! Tu ne sais même pas où elle habite.

Baratof haussa les épaules :

– Tu crois ça ?… Tu crois que j'ignore qu'elle habite place du Trocadéro, qu'elle a un logement à part, avec une entrée personnelle ? Mais, mon petit, avec un annuaire et un chasseur débrouillard, on sait tout ce qu'on veut.

– Tu mens ! Tu ne la vois que demain et ici. Tu n'as pas communiqué avec elle.

– Tu veux tout savoir ?…

– Baratof, emporté par sa haine, jetait par-dessus bord toute prudence. Eh bien ! mon petit, je lui ai écrit tout à l'heure. Elle accepte, j'y vais !

– Tu n'iras pas ! Je ne te laisserai pas commettre une telle infamie !

– Tu n'en fais pas autant, toi ? Allons donc ! Tiens, avec la comtesse Valine, dis-moi un peu si tu n'as pas abusé de la situation ? Seulement, ce que je paye, moi, franchement, avec de l'argent, tu le payes, toi, avec des mots, des sourires, des effets de torse, avec ta jeunesse, ton habileté, ton audace...

– Je le paye avec l'amour...

– De l'amour, toi ? Tu aimes Nelly-Rose ?

– Est-ce de l'amour, un caprice, une curiosité ? Je n'en sais rien, et ça ne te regarde pas ! Mais toutes les femmes m'intéressent et je les défends...

– Afin de les garder pour toi...

– Et je défendrai celle-là particulièrement, parce que c'est toi qui l'attaques.

– Ah ! Vraiment !... Eh bien, mon petit, je te dis, moi, que tu me laisseras jouer mon jeu !

– Qui est ?

– De prendre la fille qui s'est offerte.

– Ah oui ! Et de lui prendre aussi toute sa fortune, avec les titres des mines que tu lui as volés.

– C'est mon affaire.

– Non !

– Ah ça, mais tu es fou !

– Tu ne toucheras pas à Nelly-Rose, ni cette nuit, ni demain !

Ils étaient face à face, s'affrontant, les poings serrés.

D'un regard, le Russe chercha comment passer.

Gérard répéta d'une voix sourde :

– Ni cette nuit, ni demain, tu entends ! Je te barre la route. Il y a assez longtemps que je te méprise et que je veux te le dire. Je ne trouverai pas une meilleure occasion. Je te méprise et je te hais ! Tu m'as fait du mal dans la vie. Tu as commis des actes que j'ignorais, mais que je soupçonne, et donc je me suis rendu complice par ma nonchalance. J'en ai assez !

– Trop tard, mon petit !

– Trop tard pour les choses d'autrefois, pas pour celle d'aujourd'hui. Tu ne toucheras pas à Nelly-Rose. Tu ne passeras pas, quoi qu'il puisse advenir ! Tant pis pour toi !

– Tu vas me laisser, gronda le Russe.

– Non !

– Ah ! prends garde !

Massif, pesant, musclé, Baratof recula d'un pas comme pour mieux se jeter sur son adversaire.

– Tu ne passeras pas, misérable, cria Gérard. Ni aujourd'hui, ni demain !

– Pour la deuxième fois...

– Non ! Quoi qu'il arrive !

Gérard, avec une souplesse de boxeur, esquiva le coup de poing au visage que lui lançait Baratof. Il riposta. Le Russe, atteint en pleine face, eut un cri de rage, et de toute sa masse, se

précipita sur son adversaire. Ils s'étreignirent sauvagement. Ils roulèrent par terre, se frappant, cherchant à s'étrangler en une lutte silencieuse et sans merci…

Dans le train d'Enghien à Paris, dans le wagon de premières où elle était montée, Nelly-Rose avait choisi pour s'y asseoir un compartiment occupé déjà par plusieurs personnes.

Elle avait peur de la solitude, peur que le hasard ne lui infligeât encore une mauvaise rencontre. Malgré ses habitudes d'indépendance, c'était la première fois qu'elle s'était trouvée, seule, la nuit, en butte à la poursuite brutale des hommes. Elle en gardait une horreur et un dégoût insurmontables. Un tremblement nerveux, qu'elle n'arrivait pas à réprimer, l'agitait encore. Elle essayait en vain de vaincre son désarroi. Sa décision toutefois restait la même. Elle avait promis, elle tiendrait.

Le trajet eut lieu sans incidents, et la jeune fille était un peu plus calme en débarquant à la gare du Nord. Elle vit l'heure : onze heures et demie… Avec un taxi, elle serait au Trocadéro à minuit moins le quart. Place du Trocadéro, elle entra chez elle par une porte personnelle, elle passa dans son boudoir, but un peu d'eau fraîche, et respira des sels pour se remettre définitivement.

Elle croyait que l'appartement de sa mère était désert, mais, cet appartement pouvait constituer un refuge, une protection. Elle en ouvrit la porte et fut étonnée. Une vague musique langoureuse venait jusqu'à elle. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle avança sans bruit dans le couloir, entendit les voix de Dominique et de Victorine… Ah ! Mme Destol leur avait dit de rester, sans doute pour évincer le visiteur de minuit, et ils se livraient à leur passion musicale… Elle rejeta son manteau ; sa robe blanche moulait son jeune corps, laissait nus ses bras et ses épaules et, dans l'émotion qui l'animait, elle était plus jolie que jamais…

Elle vint s'asseoir sur son divan. Cet homme allait arriver. Elle essayait de se répéter qu'elle ne courait aucun danger, que rien de fâcheux n'aurait lieu, que cet homme viendrait, qu'elle le recevrait comme elle l'avait promis, qu'elle lui expliquerait la situation fausse, l'erreur, et qu'il partirait...

Mais, tout à coup, elle tressaillit et une émotion nouvelle, où il y avait de la peur et de la pudeur, fit monter le sang à ses joues. Elle se souvenait d'une clause du traité avec le Russe, d'une clause qu'il avait stipulée dans la première lettre et qu'elle avait acceptée en acceptant involontairement le chèque. Cette clause, que Mme Destol ne connaissait pas, et dont Nelly-Rose elle-même n'avait pas eu souvenir jusqu'à cet instant, puisque la lettre de tout à l'heure ne la rappelait pas, c'était la durée de la visite...

Elle s'était engagée à recevoir Baratof de *minuit à sept heures*... Toute une nuit !... Ce n'était plus une simple visite, bizarre, insolite, mais à la rigueur explicable si elle était brève. C'était toute une nuit. Toute une nuit que, selon leurs conventions, cet inconnu devait passer avec elle, dans son boudoir. Et si elle s'y refusait, si elle le renvoyait, à quoi bon avoir tenu la première moitié de sa parole ? Alors, les conséquences ?... Elle aurait fait cela ?... Elle aurait cette tache dans sa vie ?... cette tache qui ne s'effacerait pas et qui pourrait, peut-être, si elle aimait un jour, détourner d'elle celui qu'elle aurait choisi ? Une nuit avec un homme ?... Ah certes ! elle était sûre qu'il la respecterait... Du reste, à la moindre tentative... Mais, le souvenir de l'assaillant de tout à l'heure, de la brute ivre du chemin d'Enghien, la hérissa de dégoût et de terreur. Allait-elle risquer une attaque de ce genre ? Et si elle n'ouvrait pas ?... Mais non, elle avait promis, elle était engagée... Sa pensée s'égarait. Ah ! Dieu que cette musique, là-bas, qu'elle écoutait malgré elle, était énervante ! Elle alla repousser la porte et revint s'asseoir... Minuit ! il n'était pas là... Il ne viendrait peut-être pas... Et, après tout, elle était folle de se laisser dominer ainsi par ses nerfs, par cette anxiété de l'attente. Si cet homme venait, elle lui explique-

rait. Il comprendrait et il partirait. Voyons, elle n'avait rien à craindre… Elle craignait pourtant ! Encore une minute… une autre… une autre… une autre… le visage de Nelly-Rose s'éclaira… Minuit cinq… Il ne viendrait plus…

– C'est lui, murmura-t-elle en se dressant soudain, pâlissante. Le timbre de la porte vibrait.

Troisième partie

Chapitre 1

Le boudoir de Nelly-Rose

Les yeux dilatés, les joues pâles, Nelly-Rose, haletante, restait immobile. Son cœur battait si fort qu'elle s'imaginait follement que celui qui venait de sonner devait l'entendre. Mille pensées confuses, rapides comme l'éclair, traversaient son esprit. Désemparée par ses récentes émotions, elle ne se défendait pas contre la peur nerveuse qui l'étreignait maintenant qu'elle était en face de l'événement, maintenant qu'il lui fallait ouvrir à cet homme... Mais, non, non, elle n'ouvrirait pas ! Elle n'avait qu'à ne pas ouvrir ! Il ne briserait tout de même pas sa porte pour entrer ! Oui, mais elle avait promis. Mais, pour tenir sa promesse, elle s'était enfuie d'Enghien où elle était en sûreté, et, en somme, sans reproches vis-à-vis de sa conscience puisqu'on l'avait emmenée de force et enfermée.

Et un espoir soudain traversa l'esprit de Nelly-Rose. Sans doute s'était-on rapidement aperçu de sa fuite. Sans doute sa mère, ses amis allaient-ils survenir... » Mon Dieu, si maman pouvait arriver ! » se disait-elle avec une avide anxiété d'enfant qui a besoin de protection. Et Valnais lui-même, qu'elle prenait si peu au sérieux d'habitude, lui apparaissait à présent comme un sauveur. Que n'avait-elle accepté de l'épouser ? Tout plutôt que cette angoisse... que ces heures à passer auprès de cet inconnu.

Mais, Nelly-Rose, par un de ces revirements de pensée qui étaient la force de sa nature, se ressaisit soudain, et répéta une fois de plus cette phrase qui la soutenait « Qu'avait-elle à craindre ? Contre un homme âgé, un vieillard sans doute, ne saurait-elle se défendre ? Et puis, les domestiques veillaient,

dans l'appartement voisin, et avec un coup de sonnette... Vraiment, elle était ridicule de s'affoler ainsi ! »

Et comme le timbre, pour la seconde fois, résonnait, Nelly-Rose alla vers la porte qui donnait sur l'antichambre, l'ouvrit, traversa cette antichambre et avec résolution, mais d'une main qui, malgré tout, tremblait, tira le verrou de la porte d'entrée, fit jouer le pêne de la serrure et, sans ouvrir elle-même le battant, aussitôt revint à reculons vers son boudoir, crispée, regardant anxieusement qui allait paraître.

La porte d'entrée fut poussée lentement, et lentement aussi entra un homme de haute taille dont elle ne distingua pas les traits, car son chapeau était rabattu sur ses yeux, et le collet relevé du grand manteau qui l'enveloppait lui cachait le visage.

Sans le quitter du regard, Nelly-Rose s'était adossée au mur le plus éloigné du visiteur. Elle vit confusément dans l'antichambre obscure les gestes qu'il fit pour se dépouiller de son manteau et de son chapeau.

Alors, il parut au seuil du boudoir et s'arrêta là, en pleine lumière.

Nelly-Rose eut une exclamation de stupeur. Ce n'était pas un vieillard, jamais vu encore, qui était devant elle. C'était lui ! Lui, l'inconnu de la rue, l'inconnu de la branche de lilas..., jeune, plein de force, d'aisance, et de grâce souriante. Et cette jeunesse, cette force, cette grâce même, épouvantèrent Nelly-Rose plus que ne l'eût épouvanté le plus affreux aspect, plus que ne l'avait épouvantée la brute du chemin d'Enghien.

Soudainement, elle se sentit en péril. Cet homme, l'après-midi, l'avait déjà troublée et inquiétée. À présent, surgissant là, ayant le droit d'y être, d'y rester, de par sa folle promesse, il la terrifiait. En lui se réunissaient les deux menaces suspendues sur elle depuis l'après-midi, la menace de l'homme au chèque, la menace de l'homme qui, si audacieusement, était venu chez elle.

Elle éprouvait la détresse que doit éprouver l'oiseau fasciné. Brusquement, elle eut honte de ses bras, de ses épaules nus, prit sur un fauteuil une écharpe de soie et s'en enveloppa.

– C'est vous, murmura Nelly-Rose… C'est vous… Vous êtes donc Ivan Baratof ?

Gérard eut une hésitation qu'elle ne perçut pas. En vérité, il n'avait pas prévu le mensonge auquel il s'exposait. Il répondit évasivement :

– Baratof est un nom russe que je porte quelquefois, là-bas, depuis la guerre. Je suis Français.

Toujours adossée au mur, la jeune fille essayait, dans son désarroi, de réfléchir, de comprendre. Pas une seconde, elle ne pressentit une supercherie, que rien ne pouvait lui indiquer, mais toutefois elle demanda :

– Mais vous n'êtes donc pas arrivé ce soir seulement ?

– Non, je ne suis venu au Nouveau-Palace qu'à sept heures, mais j'étais à Paris, dès ce matin.

– C'est vous… c'est vous…, répéta Nelly-Rose à voix basse. Mais, pourquoi m'avez-vous poursuivie ainsi tantôt ? Que me voulez-vous ?

– Je voulais vous voir, être remarqué par vous. L'incident du chauffeur m'en a fourni l'occasion… je voulais vous intriguer et n'être plus pour vous un inconnu.

Il parlait doucement, avec un sourire presque caressant.

Mais cette douceur et ce sourire irritèrent Nelly-Rose, qui dit d'une voix sourde :

– Vous êtes plus qu'un inconnu… un ennemi…

Sans répondre, toujours souriant, il fit un pas dans la direction de la jeune fille. Et, tout à coup, elle fut éperdue.

– N’avancez pas ! cria-t-elle, je vous défends d’avancer !

Le sourire de Gérard s’accentua, devint ironique.

– Cependant, mademoiselle, nous ne pouvons rester ainsi debout, vous contre le mur, moi contre la porte, à nous regarder… en ennemis, comme vous dites. Voyons, nous avons dansé ensemble, cet après-midi. Ce soir, vous m’attendiez, et il se trouve qu’Ivan Baratof, c’est moi… Vous m’avez ouvert de bon gré.

– Je vous ai ouvert parce que je m’y étais engagée.

– Oui. Alors, ne pensez-vous pas ?…

Il avança encore.

– N’avancez pas ! cria à nouveau Nelly-Rose.

Et, bouleversée de terreur, perdant la tête, n’ayant qu’une idée : être protégée, elle étendit le bras et appuya le doigt sur la sonnette électrique qui était au mur près d’elle.

Le visage de Gérard devint dur. Il eut un ricanement :

– Ah ! ah ! Je vois que toutes les précautions étaient prises Un coup de sonnette et on me met à la porte… malgré l’engagement. Mais soyez tranquille, je m’en vais.

Victorine, à ce moment, entrait. Sa surprise avait été grande d’entendre la sonnette qui l’appelait chez Nelly-Rose qu’elle croyait absente. Cette surprise devint de la stupéfaction quand elle vit la jeune fille en compagnie, à cette heure indue, d’un jeune homme qu’elle reconnut pour être un des visiteurs de l’après-midi. Mais, en femme de chambre bien stylée, elle réprima son étonnement.

– Mademoiselle a sonné ? dit-elle.

Il y eut un petit silence. Dans un effort d'orgueil et de volonté, Nelly-Rose reprit son sang-froid et se rapprocha du milieu de la pièce.

– Une erreur, Victorine. Laissez-nous.

Et, comme la femme de chambre hésitait : « Laissez-nous, je vous dis. Et vous et Dominique pouvez monter dans vos chambres. Je n'ai pas besoin de vous.

– Bien, mademoiselle.

Victorine obéit à regret, mais en se disant à elle-même, tout en suivant le long couloir : « Bien sûr que non, je ne monterai pas. Ce type-là il a tout d'un bandit en habit noir. »

– Veuillez rester, monsieur, dit Nelly-Rose à Gérard quand ils furent seuls. J'ai eu tort, je n'appellerai plus... et du reste, vous avez entendu, on ne sera plus là pour me répondre.

Elle s'efforçait au calme. Il admira sa grâce et son courage. Sa conquête lui apparut plus encore désirable. Cependant, une autre pensée, sans doute, lui traversa l'esprit. Une minute, il resta silencieux et comme préoccupé... La jeune fille inquiète l'observait. À quoi songeait-il ?

Il parut se ressaisir. Son visage, un moment contracté, se détendit.

– Écoutez, mademoiselle, dit-il avec une aisance un peu railleuse, ne croyez-vous pas qu'il serait nécessaire de savoir exactement à quoi nous en tenir l'un à l'égard de l'autre, et de nous expliquer franchement sans avoir peur des mots ?

– Et bien, parlez, dit Nelly-Rose sur la défensive.

– Voici en acceptant ma présence ici, premier point, vous avez bien envisagé toutes les conséquences de votre acte ?

– Oui, dit Nelly-Rose avec netteté.

– Donc, vous avez compris le sens de cette entrevue, la nuit, chez vous ?

– Oui, j'ai compris que je recevais un homme chez moi, la nuit, que cet homme essaierait peut-être de profiter de ma confiance, mais que je saurais me défendre.

– Cependant, vous vous êtes engagée !...

– À quoi ?...

« À quoi, en effet, se demanda Gérard, s'était-elle engagée ? »

Il ne le savait pas, ignorant les clauses de la convention proposée par Baratof à la jeune fille, sachant seulement que Baratof avait donné cinq millions et était attendu à minuit par la jeune fille.

Elle reprit :

– Je me suis engagée à vous recevoir, dit Nelly-Rose. Voilà tout.

– À rien d'autre ?

– À rien d'autre qu'à vous recevoir, seul, de minuit à sept heures... J'ai pris cet engagement par surprise. Mais je l'ai pris. Je suis donc seule.

Il n'écouta pas les derniers mots. Le premier renseignement lui suffisait. De minuit à sept heures ! Ah ! cette jolie fille n'allait pas le croire naïf au point d'admettre qu'elle ignorât ce que cela voulait dire... Et il avait failli se laisser prendre à sa comédie d'ingénuité !

– Mademoiselle, voyons, dit-il, souriant de son sourire aigu, est-ce que vous ne pensez pas que, pendant ce laps de temps, ma générosité pour les laboratoires me donne quelques

droits ? Notamment celui, bien innocent, de pouvoir m'approcher de vous sans que vous reculiez ?

Il s'approcha lentement. Elle resta sur place, crispée. Il était presque contre elle et, brusquement, il lui saisit les mains. Dans une révolte de tout son être, elle les lui arracha et bondit en arrière.

Un moment ils demeurèrent immobiles.

– Allons, sonnez encore votre femme de chambre, persifla Gérard. Je suis sûr qu'elle n'est pas montée !

Nelly-Rose ne répondit pas tout de suite ; elle essayait de se reprendre. Il entendait battre son cœur.

– Vous êtes un lâche ! lui dit-elle enfin, d'une voix dure. Oui, un lâche d'avoir osé abuser de votre fortune en proposant à une jeune fille, qui ne pouvait la refuser sans être coupable envers une œuvre admirable, une somme énorme – un lâche parce que, pour le monde, vous jouez au philanthrope alors qu'en réalité... – un lâche parce que, après m'avoir prise au piège, vous voulez maintenant abuser de mon désarroi.

Dans son émoi, elle était plus belle que jamais. Il la regardait, émerveillé. De nouveau, un revirement s'opérait en lui. Non, cette enfant ne jouait pas la comédie. Elle était sincère, vraiment ignorante de ce à quoi elle s'était exposée. Elle n'en était que plus précieuse et plus séduisante. Il eut honte de sa brutalité et d'avoir mérité d'être appelé lâche. Il voulait la conquérir. Il le voulait plus que jamais. Et, avec son habituelle adresse, il changea d'attitude.

– Je m'excuse, mademoiselle. Je suis convaincu que vous êtes sincère.

Elle fut étonnée.

– En aviez-vous donc douté ?

– Oui... et avouez...

Elle réfléchit.

– Vous avez raison... j'ai acquiescé sans le vouloir, je vous le répète, à un engagement équivoque... ou trop clair... sauf pour moi... Voyez-vous, je ne me doutais pas de ce que cela signifiait, de ce que c'était que de recevoir un homme, ainsi, la nuit, et d'être enfermée avec lui, entre quatre murs, tous deux seuls. J'avais décidé d'être calme. J'avais préparé mon programme... des explications... des phrases... Et puis, quand vous êtes entré et que, en plus, j'ai vu que c'était vous Ivan Baratof, alors j'ai perdu la tête... je n'ai plus su...

Elle s'interrompit. Une fois encore il ne l'écoutait plus, distrait, dans un de ces silences qui, plus que tout, déconcertaient la jeune fille. Encore une fois, à quoi pensait-il ?...

Il ramena les yeux sur elle.

– Vous me détestez ? demanda-t-il doucement.

– Non, je ne vous déteste pas. Vous ne pouviez pas savoir. J'ai commis une imprudence...

– Que vous regrettez ?

– Oui.

– Alors, si c'était à refaire, vous n'auriez pas tenu votre engagement ?

Elle réfléchit, et, fermement :

– Si, je le devais, puisque le chèque a été touché. Et je savais si bien que je le devais que, ce soir, il y a une heure, comme on m'avait emmenée et enfermée aux environs de Paris... pour éviter ce qui se produit, je me suis sauvée en passant par une fenêtre. C'était à Enghien. J'ai traversé le lac en barque. J'ai été

suivie sur l'eau par deux hommes, puis, dans le chemin, par un ivrogne… Je suis venue tout de même ici.

– On vous a emmenée… On savait donc, dans votre entourage, que je devais venir ce soir chez vous ?

– Oui, ma mère a lu la lettre que vous m'avez fait apporter du Nouveau-Palace. Elle a exigé que je parte avec elle, mais je me suis enfuie. Je voulais tenir ma parole.

– Je vous demande encore pardon, mademoiselle, dit Gérard, étonné de ce courage, et de cette bonne foi. Je me suis mal conduit.

Cependant, il réfléchissait. Nelly-Rose s'était enfuie… Mais ceux qui la surveillaient – sa mère, par exemple, qui l'avait emmenée pour la soustraire à l'entrevue insolite de cette nuit –, ne s'apercevraient-ils pas de la fuite de la jeune fille ? N'allaient-ils pas survenir et défendre Nelly-Rose contre lui, Nelly-Rose qui, de plus en plus, suscitait son intérêt, sa curiosité, son désir, Nelly-Rose qui, pour le moment, était en son pouvoir et qui, cette nuit, si l'occasion se présentait… Et n'avait-il pas tout préparé pour que cette occasion se présentât ?

Il fixait les yeux sur Nelly-Rose, silencieuse maintenant, et ce regard, dont elle avait déjà subi le pouvoir, gênait la jeune fille.

– Voyons, mademoiselle, causons un peu, voulez-vous ? Nous ne savons rien l'un de l'autre. Ou plutôt, vous ne savez rien de moi. Je dois vous apparaître comme quelque barbare qui vient de l'Asie, cynique, brutal, et qui veut se servir de son or pour acheter ce qu'il y a de plus beau, de plus rare et de plus précieux au monde. Oui, vous devez croire cela. Et pourtant, je ne suis pas cela. Pas plus que vous n'êtes ce que j'ai cru un moment. Que voulez-vous, vous êtes déconcertante. Vos actes sont insolites. Ils semblent ceux d'une femme avertie, affranchie, prête à tout. Mais j'ai compris mon erreur… Encore une fois,

excusez-moi... Et ne craignez rien. Dites-moi que vous ne craignez plus rien ?

Elle eut un geste vague, il la sentit encore sur la défensive, inquiète, en méfiance, et il joua le jeu préparé.

– Ah ! Toujours cet air craintif, dit-il d'un ton de reproche cordial... Ce n'est pas bien ! Je serais si heureux de vous voir calme et confiante. Que puis-je faire pour cela ? – Et du ton d'un homme qui se résout à un sacrifice – tenez, mademoiselle, vous m'avez dit tout à l'heure que c'est d'être ainsi, tous deux seuls, entre quatre murs, qui vous choque et vous fait peur. Eh bien, voulez-vous que nous partions d'ici ?

Elle le regarda, surprise :

– Que nous partions ?

– Oui. Vous ne m'en voudrez pas de souhaiter goûter, quelques moments encore, le charme d'être avec vous... avec vous que je ne reverrai peut-être plus par la suite. Mais il n'est pas besoin que ce soit ici, et que nous soyons seuls. Sortons, allons nous promener tous les deux, comme deux camarades... ou, si vous préférez, comme deux étrangers que le hasard rapproche, pendant un peu de temps, et qui profitent de ce hasard sans lendemain.

Il avait parlé avec toutes les apparences d'une franchise amicale et un peu mélancolique. Et le jeu réussit car Nelly-Rose, détendue, cordiale elle aussi, répondit presque joyeusement :

– Oh ! vous voulez bien !

– Certes, je le veux.

– Mais où irons-nous ? interrogea-t-elle avec une curiosité d'enfant.

Il eut l'air d'hésiter.

– N’importe où. J’ai une voiture en bas. Tenez, voulez-vous que je vous emmène danser ? Vous deviez ce soir aller à un bal...

– Comment savez-vous cela ?

– Oh ! mon Dieu ! c’est bien simple. À votre réception tantôt, je vous ai entendue le dire à un grand jeune homme maigre qui ressemble à don Quichotte, à part qu’il est sans armure et salade, mais avec un col cassé et un monocle...

À cette description de Valnais, Nelly-Rose sourit.

– Alors, voyons, continua-t-il, voulez-vous que je vous emmène à un dancing... à Montmartre ?... à Montparnasse ?... ou plutôt, non, j’ai une idée ! Ce sera mieux, et vous ne risquerez pas d’être rencontrée. Ce soir, dans un coin d’Auteuil que je connais, il y a une réunion de Russes qui célèbrent je ne sais plus quelle fête. De vrais Russes, vous savez, qui ne seront pas là en représentation et qui chanteront et danseront. Ce sera pittoresque. Allons y passer une heure, voulez-vous ?

– Et ensuite ?

– Ensuite ? Eh bien, je vous reconduirai ici, et vous dirai adieu. Votre engagement sera rempli. Je ne vous importunerai plus.

Elle le regarda en face, avec émotion et gratitude.

– J’accepte, lui dit-elle. Je vous remercie... Oh ! c’est bien de me proposer cela ! Ici, j’avais tellement peur ! J’ai confiance, maintenant, pleine confiance. Partons.

Chapitre 2

Un crime est découvert

Un peu après minuit, Mme Destol qui sommeillait dans le couloir de la villa d'Enghien, devant la porte de la chambre où elle avait enfermé sa fille, remua et prononça quelques vagues paroles.

Les quatre bridgeurs qui, résignés, gelés et fatigués, jouaient toujours, automatiquement, annonçant leurs demandes à voix basse, levèrent les yeux.

Mme Destol s'éveilla tout à fait, fixa sur eux un œil ahuri d'abord...

– Hein, quoi, qu'est-ce qu'il y a ? balbutia-t-elle, ne se souvenant plus de rien, et confondue de se trouver là et de l'aspect insolite que les quatre hommes présentaient avec leurs cols relevés, leur chapeau sur la tête, et mal éclairés par la débile lueur de la lampe à pétrole.

Puis elle se souvint, rit et dit :

– Vous en avez des têtes !... Je n'ai pas dormi une seconde, ajouta-t-elle, mais ce fauteuil m'a courbaturée.

Elle se mit debout et fit quelques pas pour se dégourdir les jambes.

– Ah ! je vais voir si Nelly-Rose dort bien...

Avec précaution, elle ouvrit la porte où elle avait enfermé sa fille et entra.

Une bougie brûlait encore sur la cheminée et Mme Destol poussa un grand cri.

– Partie ! Elle est partie ! Elle s'est enfuie par la fenêtre !

Les quatre hommes accoururent. La fenêtre ouverte, les couvertures nouées au balcon indiquaient clairement le moyen de fuite employé par la jeune fille.

Des exclamations s'entre-croisèrent.

Valnais se précipita dans le couloir, puis dans l'escalier. Il revint au bout de quelques minutes, affolé, haletant.

– Elle a pris la barque, proférait-il. Elle a pris la barque qui était attachée en bas !

– Elle a voulu retourner à Paris pour recevoir cet individu, cria Mme Destol. Elle a voulu tenir sa parole ! C'est notre faute ! Nous n'aurions pas dû la quitter des yeux. Mais est-ce que je pouvais supposer que ce soit aussi facile de se sauver d'ici ?

« Ah ! je la retiens, votre villa, Valnais ! Mais vite, vite, rentrons à Paris. Nous arriverons peut-être à temps pour...

Elle ne dit pas pourquoi, mais tous comprenaient et partageaient, Valnais surtout, son angoisse.

Ne prenant pas le temps d'éteindre le poêle à pétrole, Valnais saisit la lampe et, suivi des autres, se précipita en bas. Son mouvement fut si rapide que la lampe s'éteignit. Il dut se fouiller pour trouver des allumettes et prendre son mouchoir pour enlever le verre brûlant et rallumer. Enfin, tous les cinq furent sur la route, auprès des autos où dormaient les chauffeurs.

On les secoua, ils remuèrent, grognèrent, se rendormirent. Au bout de cinq minutes seulement, ils reprirent conscience de la réalité.

– Vite ! vite ! à Paris, chez moi ordonna Mme Destol en s'installant dans sa voiture, avec deux des mousquetaires, tandis que le troisième prenait place auprès de Valnais.

Les voitures démarrèrent et filèrent.

– Mon Dieu, minuit quarante, gémit Mme Destol en voyant l'heure, à la pendulette de sa voiture. Et cet homme devait venir à minuit ! Vite, vite cria-t-elle par la portière.

– Mais vous vous trompez de route ! hurla tout à coup Valnais à son chauffeur, qui marchait en tête.

– Monsieur croit ? répondit avec placidité cet homme engourdi encore par le sommeil.

– Si je le crois ! Mais c'était à droite qu'il fallait tourner !

On tourna à droite, mais, après dix minutes, on dut reconnaître qu'on était complètement égaré. Mme Destol trépignait.

Ils retrouvèrent enfin la ligne du chemin de fer qui leur donnait un sûr point de direction. Mais, pour comble d'infortune, au moment où l'auto de Mme Destol s'engageait dans la bonne route, un de ses pneus d'arrière éclata.

– C'est à pleurer, gémit Mme Destol.

Mais elle ne voulait pas se laisser abattre. Elle descendit, suivie de ses deux compagnons.

– Réparez, vous reviendrez quand vous pourrez, ordonna-t-elle à son chauffeur.

Elle se tourna vers les quatre hommes réunis autour d'elle, car, au bruit, Valnais avait fait arrêter sa voiture, et avait, ainsi que son compagnon, mis pied à terre.

– Valnais, dit-elle, je vais avec vous dans votre voiture. Vous, ordonna-t-elle aux trois autres, attendez ici ; mon auto, quand elle sera prête, vous ramènera...

Les mousquetaires ne protestèrent pas. Du reste, à tout prendre, harassés, ils aimaient autant attendre là que de continuer cette poursuite échevelée.

– Une heure vingt, se lamentait Mme Destol... Cela fait donc une heure vingt que cette brute est sans doute avec ma fille ! C'est monstrueux ! Jamais je n'aurais soupçonné cela de Nelly-Rose ! Quelle folie ! Quelle imprudence ! Ah ! les jeunes filles d'aujourd'hui ! De mon temps les jeunes filles attendaient le mariage. Elle s'arrêta sur la voie périlleuse des confidences où, dans son émoi, elle allait s'engager. Et, tout à coup :

– Mon bon Valnais, nous allons la sauver, et je vous la donne !... C'est une enfant imprudente dans sa candeur, dans son ignorance du mal. Vous la protégerez, vous la guiderez. Elle vous aimera, elle vous écoutera mieux qu'elle ne m'écoute. Je vous la donne, Valnais...

– C'est mon plus cher désir, répondit Valnais avec feu. Ah ! enfin, nous arrivons ! Voici Paris.

– Mon Dieu, je n'ai pas ma clef, dit Mme Destol. Pourvu que Victorine soit encore là !

Ils traversèrent Paris en trombe. Toutefois, deux heures du matin approchaient quand Mme Destol et Valnais, escaladèrent les deux étages.

– Sonnez chez moi, dit Mme Destol.

Une demi-minute après, Victorine ouvrit, effarée.

– Madame... madame..., dit-elle en voyant Mme Destol.

– Eh bien, quoi ?

– L'homme, madame ! L'homme qui devait venir !

– Eh bien, quoi ?

– Madame il est entré... Il est entré par chez mademoiselle.

– Seigneur ! cria Mme Destol.

– Je l'ai vu ! Mademoiselle avait sonné. Et puis, quand j'ai été là, elle m'a renvoyée en me disant de monter me coucher… Je ne suis pas montée, madame ! J'étais trop tourmentée !

– Mais cet homme ?…

– Madame, il est venu déjà tantôt, à la réception. Un grand brun, élégant.

– Je l'ai vu ! dit Mme Destol, je l'ai pris pour un camarade de Nelly-Rose… Mais, où est-il, à présent ?

– Chez mademoiselle, madame.

Mme Destol, suivie de Valnais et de Victorine, s'élança vers l'appartement de sa fille…

Personne, la porte de l'antichambre n'était pas refermée à clef ; le verrou était ouvert.

– Ils sont partis ensemble, gémit Mme Destol atterrée. Que faire ?… mon Dieu ! que faire ?… Il faut prévenir la police…

– Non, non, protesta Valnais, pas de scandale public, pour votre fille… pour… – il songeait : pour moi, qui dois l'épouser. Nous devons agir par nous-mêmes. Nelly-Rose a suivi ce Baratof. Pourquoi ? Où l'a-t-il emmenée ? Où habite-t-il ?

– Madame, sur la table, il y a une enveloppe avec une adresse, dit Victorine.

– C'est l'enveloppe de la carte que ce misérable lui a envoyée pendant le dîner, s'écria Mme Destol… Ah ! voyez, Valnais, le Nouveau-Palace… Téléphonons !

Après un quart d'heure d'efforts de la part de Valnais, la communication fut enfin obtenue.

– On me dit qu'il est sorti ou qu'il doit dormir, car personne ne répond chez lui, annonça Valnais.

Et soudain, hors de lui, les poings brandis :

– Ah ! la canaille, la canaille ! Il est sorti !

Mme Destol haussa les épaules.

– Évidemment, puisqu'il et venu ici... Mais qui nous dit qu'il n'est pas rentré ensuite, qu'il n'a pas entraîné Nelly-Rose et qu'il ne répond pas justement parce qu'il est avec elle ?

– Il faut prévenir la police ! cria Valnais.

– Mais, le scandale !... Vous disiez vous-même tout à l'heure...

– Il n'y aura pas de scandale. J'ai un ami intime, haut fonctionnaire à la préfecture... Mais, vous le connaissez... Thureau... C'est le bras droit du préfet. J'y vais !

– J'y vais avec vous, il n'y a pas une seconde à perdre, dit Mme Destol.

Trouver Thureau fut une tâche ardue. Thureau, célibataire, volontiers mondain en dehors de ses fonctions officielles, et qui habitait un rez-de-chaussée rue de Lille, n'était pas chez lui. Son concierge, réveillé à grand-peine, indiqua qu'il devait sans doute être en soirée puisque, à dix heures, il était sorti en habit. Où, cette soirée ? Le concierge n'en savait rien, mais, à la préfecture, on le savait peut-être car Thureau avait coutume, si un cas urgent se présentait, de laisser des indications sur l'emploi de son temps.

L'auto fila vers la préfecture. Là, Valnais, connu pour être ami de Thureau, fut renseigné. Thureau se trouvait à un bal chez des personnes qui s'appelaient Boutillier.

– C’est vrai ! s’exclama Valnais en se frappant le font. Que je suis bête ! Il m’avait dit qu’il y allait !...

– Et nous avons perdu une demi-heure, dit Mme Destol avec reproche quand elle fut au courant... Ah ! Valnais, mon cher ami, quelle étourderie, et pendant ce temps...

Valnais monta seul chez les Boutillier, et, sans entrer dans les salons, fit appeler Thureau par un domestique. Thureau parut. C’était un homme d’une quarantaine d’années, fort élégant, aux cheveux blonds plaqués, à la courte moustache, et qui, très pénétré des son importance, affectait en toute circonstance une nonchalance que rien ne trouble et un scepticisme qui ne s’étonne jamais.

– Fugue de la jeune personne ? demanda-t-il quand Valnais lui eut, en quelques mots, expliqué la situation.

– Mais, dit Valnais indigné, elle en est incapable ! Non, rapt, enlèvement, séquestration.

– Fichtre ! dit Thureau. Alors, allons au Nouveau-Palace. Bien qu’à cette heure-ci, et sans mandat... Bah ! je prends sur moi...

Il descendit avec Valnais rejoindre dans l’auto Mme Destol. Quelques minutes après, tous trois entraient au Nouveau-Palace.

– Police, dit Thureau au portier. Allez me chercher le directeur.

– Mais, il dort, monsieur.

– Allez.

Après une courte attente, le directeur parut, mécontent, mais n’osant trop le montrer. En quelques mots, Thureau lui expliqua les faits sans nommer Nelly-Rose.

– Il faut monter chez ce Baratof, termina-t-il.

– Mais, s'il n'est pas là ou ne veut pas répondre ?

– Le garçon d'étage doit avoir un passe-partout. Il ouvrira.

– Dépêchons-nous, dit Mme Destol qui bouillait d'impatience.

Thureau, à la porte de Baratof, frappa à plusieurs reprises sans succès.

– Ouvrez, ordonna-t-il au garçon d'étage qu'on avait réveillé sur la chaise où il somnolait dans un office voisin. Le garçon ouvrit, et, sans entrer, s'effaça.

Mme Destol se précipita la première, impétueusement, et eut un cri d'horreur.

– Ah ! mon Dieu !...

Sous la lumière qui, dans la chambre obscure, venait du couloir, sur le tapis, le corps d'un homme étendu tout de son long, inanimé.

On alluma l'électricité du petit salon. On s'empressa autour du corps.

– C'est M. Baratof, dit le directeur.

– Il est mort, dit Thureau qui, à genoux, examinait Baratof. Et, depuis plusieurs heures, la rigidité commence... Et voyez ce sang sur le col, sur la chemise... Et là, au cou, cette plaie. Il a été assassiné. Directeur, téléphonez au commissariat du quartier, de ma part, de la part de M. Thureau, que le commissaire vienne sans retard, avec un médecin.

Dans l'hôtel, dans cette partie de l'hôtel tout au moins, ce fut l'agitation, l'émotion, la curiosité que provoque toujours la découverte d'un crime. Attirés par les coups frappés, le va-et-vient, les exclamations, les appels du téléphone, des employés

montèrent, des voyageurs réveillés parurent, à demi vêtus, à la porte de leurs chambres.

Mme Destol, au comble de l'émotion, était revenue dans le couloir pour ne plus voir le cadavre, et elle disait à Valnais, bouleversé, lui aussi :

– C'est affreux ! C'est affreux ! Mais où est Nelly-Rose ? Et ce n'est pas cet homme qui est venu chez elle puisqu'il n'est pas sorti, qu'il était mort avant minuit. Et du reste, ce n'est pas lui que j'ai vu cet après-midi, chez moi... l'autre était jeune.

– Quel abominable mystère ! dit Valnais. Mais Nelly-Rose... Nelly-Rose... Où est-elle, en effet ?... Avec qui est-elle ?...

Cependant, le commissaire de police et le médecin arrivèrent bientôt, accompagnés de trois agents, et, après les premières constatations, le corps fut transporté dans la seconde pièce de l'appartement, la chambre à coucher, et étendu sur le lit.

Mme Destol et Valnais rentrèrent dans le salon dont la porte fut mise sous la garde d'un agent pour évincer les curieux qui se pressaient dans le couloir.

En présence de Thureau, du médecin et du directeur, le commissaire de police interrogea le garçon d'étage, un homme de petite taille, brun, à l'accent un peu zézayant, et qu'on nommait Manuel.

– Monsieur le commissaire, expliqua-t-il, en faisant de visibles efforts de mémoire, je ne peux rien dire de précis... Comme tous les soirs où je suis de garde, vers minuit, je me suis un peu endormi dans l'office, sur ma chaise... Pourtant, de là, je voyais le couloir et la porte de l'appartement et, si on était sorti ça m'aurait réveillé...

– Alors, vous croyez que M. Baratof n'est pas sorti ?

– Non, monsieur.

– Quelqu'un est venu le voir ?

– Oui, un de ses amis qui a dîné avec lui, ici, dans le salon, le maître d'hôtel Robert les a servis. L'ami de M. Baratof est parti vers neuf heures, et il est revenu vers onze heures. Alors, j'ai entendu des éclats de voix..., comme une dispute... Louis, le valet de chambre, a entendu aussi... Même il m'a dit : « Ça chauffe chez le Russe. » Et, vers onze heures et demi, l'ami de M. Baratof est reparti...

– Et personne n'est venu depuis ?

– Non, monsieur, j'en pourrais jurer. Comme j'ai dit, je somnolais, mais ça m'aurait réveillé.

– Et comment était l'ami de M. Baratof ?

– Un grand, jeune, brun, le teint basané, très élégant.

– C'est lui, c'est lui, souffla à Valnais Mme Destol éperdue. C'est lui qui est venu tantôt, qui est venu ce soir, qui a emmenée Nelly-Rose, sans doute en se faisant passer pour Baratof...

– Il faut absolument retrouver cet inconnu jeune et brun, dit le commissaire de police à Thureau. Tout porte à croire que c'est lui l'assassin.

– Cela semble hors de doute, dit Thureau.

– Mon Dieu ! ma pauvre Nelly-Rose, gémit Mme Destol.

Et elle s'affaissa évanouie dans les bras de Valnais.

Chapitre 3

Griserie

Le trajet est court du Trocadéro à Auteuil. Dans les rues, désertes à cette heure de la nuit, le taxi, conduit par le chauffeur Ibratief, roulait à grande allure.

Gérard, pour ne pas laisser à Nelly-Rose le loisir de se reprendre et de réfléchir à l'imprudence qu'elle commettait en se fiant à lui, parla sans cesse, donnant de nouveaux détails sur la Pension russe où il l'emmenait. Peine peut-être superflue, car Nelly-Rose ne songeait ni à se reprendre ni à se défier. L'attitude de son compagnon était si cordiale et si respectueuse que la jeune fille ne doutait pas que tout péril fût écarté.

C'est seulement quand la voiture s'arrêta près du viaduc d'Auteuil, non loin de la Seine, devant la Pension russe, que Nelly-Rose eut un moment d'inquiétude.

– Et s'il m'avait amenée ailleurs ? se dit-elle. Et si ce n'était pas à une fête ?...

Mais non. On entendait de la musique. Devant la maison plusieurs autos élégantes attendaient. Il n'avait pas menti, la confiance de Nelly-Rose s'en accrut.

Quand Gérard et Nelly-Rose franchirent le seuil du hall, la fête battait son plein. Dans une décoration hâtivement établie, guirlandes de fleurs en papier, guirlandes d'ampoules de couleur donnant une lumière à la fois vive et atténuée, chatoyante, une foule se pressait une foule presque exclusivement slave, où Gérard et Nelly-Rose étaient peut-être les seuls Français – foule

mêlée, dont la majorité se composait d'émigrés appartenant, soit de naissance, soit depuis leur exil et par le malheur des temps, à une classe sociale peu élevée, dont la minorité était composée par des gens riches – hommes en smoking, femmes en grande toilette – Russes ou étrangers, venus là en curieux, pour voir – foule bruyante, montrant dans le plaisir un laisser-aller un peu brutal, un peu vulgaire, où il y avait comme la revanche des épreuves quotidiennes d'une déchéance qu'on veut oublier, et d'une mélancolie désespérée...

Tout autour de l'espace vide réservé aux danseurs se trouvaient des tables presque toutes occupées, et où étaient servies des bouteilles de champagne dans leur seau à glace, ou bien la blanche vodka en des verres irisés. Des boules de couleur s'échangeaient de table en table. Des serpentins accrochaient partout leurs rubans multicolores.

Au bout du hall, à l'écart, dans un renfoncement entre deux piliers, il y avait une table libre. Gérard y conduisit Nelly-Rose et commanda du champagne.

Nelly-Rose regardait curieusement autour d'elle. Elle avait l'esprit parfaitement libre. Rien à redouter dans cette foule. Son compagnon était loyal ; aucun doute à ce sujet. Et, détendue, elle se laissait aller à l'attrait, nouveau pour elle, un peu étrange, de cette fête où elle ne discernait pas que l'exubérance peu à peu remplaçait la gaîté, que l'ivresse, pour certains, remplaçait l'animation.

– Comme je suis heureux de vous voir plus gaie ! lui dit Gérard, dont la voix était douce, mais dont l'œil attentif l'observait, notant les impressions qui se succédaient en elle. Je retrouve, enfin, votre expression habituelle..., votre sourire d'enfant.

Elle le regarda, étonnée.

– Mais, vous parlez comme si vous me connaissiez déjà ? Mon sourire d'enfant, dites-vous...

Il plaisanta :

– Mais oui, je vous ai connue tout enfant.

– Moi !

– Ou tout au moins votre photographie... Vous aviez dix ans.

– Mais c'est impossible ! Racontez-moi cela.

– Plus tard, dit-il, plus tard. Pour le moment ne voulez-vous pas danser avec moi ?

Elle se défendit, effarouchée.

– Oh non, non, je ne veux pas danser ici... Dans cette foule... Et ne me versez pas de champagne !

– Je sais... Cela vous tourne la tête.

– Comment ? vous savez ? Et où m'avez-vous vue, avant cet après-midi ?

Il se pencha vers elle, satisfait de l'intriguer de nouveau, fixant ses yeux sur les siens.

– Rappelez-vous, mademoiselle, l'autre hiver, vous êtes venue à une fête de bienfaisance au Cercle Interallié. Vous avez parlé un moment, avec un monsieur assez âgé, grand, à favoris. Il a insisté pour vous conduire au buffet et vous offrir du champagne. Vous avez refusé, comme vous venez de me refuser, en lui disant que le champagne vous montait à la tête.

– Oui, je me souviens très bien, et ce monsieur, dont je n'ai jamais su le nom, m'a demandé de lui signer son programme.

– Vous avez bonne mémoire.

– Mais, ce monsieur, ce n'était pas vous...

– Ce n'était pas moi, mais il m'a parlé de votre rencontre et de votre charme, et, sur le programme, j'ai lu votre nom… Nelly-Rose… C'est un nom que je me répétais souvent, là-bas, en Russie, au cours d'une mission dangereuse que j'accomplissais… Nelly-Rose… Il me semblait que votre nom et que votre photographie me portaient bonheur. Il me semblait – c'était fou et chimérique, mais je suis parfois chimérique –, que je surmontais, grâce à vous, toutes les difficultés et toutes les fatigues…

Ainsi Gérard mêlait-il à la réalité des éléments propres à la parer d'une couleur plus vive. Sous le clair regard de Nelly-Rose, il était gêné de mentir, mais il biaisait avec la vérité, et l'interprétait à sa façon. Pour rien au monde il n'eût voulu révéler à la jeune fille la découverte des titres et de la fortune paternelle ; cela lui eût paru un moyen d'action sur elle dont il refusait de se servir. Mais il laissait deviner qu'il y avait quelque chose entre eux, dans le passé, un mystère qui les rapprochait à leur insu. Et il jouait son rôle en acteur consommé, qui veut séduire et profiter d'une de ces heures uniques que le destin ne vous accorde pas deux fois. Demain, il serait trop tard.

Nelly-Rose l'écoutait, sans oser lever les yeux sur lui. Les inflexions tendres de cette voix, la ferveur persuasive et respectueuse de l'attitude, le romanesque de l'aventure, si dangereux pour une âme féminine où la chimère et l'impossible s'unissaient aux qualités les plus grandes, tendaient à la déséquilibrer.

Elle était si troublée qu'elle prit machinalement la coupe de champagne qu'il lui tendait, y trempa ses lèvres, puis la but en partie. Et Gérard poursuivit :

– C'est alors, après avoir réussi une mission en Russie, et quand je me suis retrouvé hors de l'enfer, qu'il m'est tombé sous les yeux cette revue *France-Pologne* qui reproduisait vos trois portraits. Enfin, je connaissais Nelly-Rose, et toute ma vie prenait son sens véritable.

Elle murmura :

– Et vous m’avez écrit...

Gérard hésita. Bien que sa conduite avec Nelly-Rose ne fût qu’un mensonge dont il avait conscience, mais que lui masquaient ses habitudes de séducteur, il répugnait au mensonge formel des mots et des affirmations.

– Et je suis venu, dit-il. Votre proposition était étrange, mais que m’importait ? Je voulais vous voir, entrer en relations d’une manière ou d’une autre avec vous. Je sentais qu’il y avait autre chose que l’explication ambiguë qu’une telle proposition pouvait suggérer. Oui, même tout à l’heure, dans votre boudoir, quand je vous ai paru brutal... au fond de moi, cependant, je ne doutais pas de votre pureté. Et votre révolte, que j’attendais presque, m’a ravi...

– Mais, cet après-midi, fit-elle, quand vous êtes venu près du laboratoire ?...

– Je vous l’ai dit. Je voulais vous voir...

– Et chez ma mère ?... Comment avez-vous su que nous recevions ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté ?

– Je voulais seulement encore vous revoir. Je vous avais vue entrer chez vous. J’ai appris, par votre concierge, qu’il y avait une fête et je n’ai pu m’empêcher de monter... Et je vous ai revue... je vous ai plus encore admirée. Vous étiez si belle ! Chacun de vos gestes incarnait pour moi toute la grâce féminine. Je n’ai pu résister au désir de danser avec vous. Je n’ai pu résister à cette joie, inattendue, si délicieuse et si enivrante, de vous tenir quelques moments dans mes bras. J’étais pour vous alors entièrement un inconnu, mais vous ne m’avez pas repoussé, et j’ai senti que vous ne m’étiez pas hostile. L’union s’établissait entre nous, l’union douce, particulière, profonde quoique superficielle, qui s’établit entre un homme et la femme qui danse avec lui sans déplaisir. Est-ce vrai ?...

Nelly-Rose ne répondit pas et, après un moment :

– Vous n'auriez pas dû entrer dans mon boudoir...

– Non, je n'aurais pas dû. Mais là non plus, je n'ai pu résister au bonheur de connaître tout de suite l'endroit où vous viviez... où le soir je vous verrais...

– Mais vous n'étiez pas sûr de me voir ce soir. Je pouvais me dérober.

– Une femme comme vous ne manque jamais à un engagement pris...

Elle rêva un moment, les yeux perdus. L'orchestre avait interrompu les danses, le chant nostalgique des Bateliers de la Volga s'élevait. Nelly, instinctivement, prit devant elle la coupe de champagne que Gérard venait de remplir. Elle but. Elle écoutait le chant qui se prolongeait dans le silence, soudain établi autour d'eux dans le hall. Elle acheva la coupe.

Gérard l'observait. Sans qu'elle le vît, il remplit la coupe, il appela le maître d'hôtel qui les servait et lui donna de rapides instructions que le maître d'hôtel alla répéter au chef des musiciens de l'orchestre.

Le chant venait de finir. Dans la vaste salle l'animation reprenait, plus trépidante, plus désordonnée d'avoir un moment été contenue.

– Vous ne buvez pas ? dit négligemment Gérard.

– Mais si, je bois... Voyez !

Nelly vida la moitié de sa coupe. Son attitude avait changé presque subitement. Toujours aussi lucide, sans aucune ivresse, elle était différente. Une autre Nelly-Rose apparaissait, une Nelly-Rose gaie, d'une gaîté un peu nerveuse, une Nelly-Rose plus expansive, plus extérieure... Elle eut un beau rire un peu éperdu, elle se dressa sur ses pieds pour mieux voir l'ensemble de la

salle. Les couples recommençaient à danser, et c'était la valse que l'après-midi, chez Mme Destol, Gérard avait dansée avec Nelly-Rose.

– Nelly-Rose, dit Gérard – c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi, mais elle ne parut pas y prendre garde –, Nelly-Rose, vous ne voulez pas danser ?

– Mais oui, dansons, accepta-t-elle sans hésiter.

Et elle ajouta :

– C'est notre valse de tantôt...

Il l'enlaça... Il sentit qu'elle était un peu abandonnée dans ses bras.

Chapitre 4

Gérard joue... et gagne

Nelly-Rose, les yeux à demi clos, se laissait emporter au rythme insidieux, au mouvement glissant et tournoyant de la valse qui l'alanguissait et l'étourdissait dans un doux vertige, où la griserie légère du champagne lui faisait graduellement perdre conscience d'elle-même.

Où était-elle ? Elle ne le savait plus trop. La musique, le brouhaha des voix, la foule, les lumières, tout cela, elle le percevait comme dans un rêve. La notion de la réalité lui échappait. Elle ne concevait pas ce que sa situation, dans cet endroit douteux, avait d'insolite. Elle ne savait plus que cet homme qui l'avait entraînée là, était un inconnu et qu'elle aurait dû se méfier.

Elle ne pensait pas. Elle était bien. Des sentiments, des sensations jamais éprouvées encore éveillaient en elle un désir de vivre ardemment, de vivre paresseusement aussi, et de se laisser aller aux confuses révélations d'une sensualité encore latente, mais atavique peut-être qui, à son insu, substituait en elle une femme, avide d'émotions de la femme, à la Nelly-Rose enfant qu'elle avait jusqu'alors été. Elle se trouvait bien dans les bras de cet homme, dans son étreinte qui se resserrait, à la fois forte et douce...

Et toujours à l'arrière-plan, cette sécurité menteuse... « Dans cette foule, qu'ai-je à craindre ? »

Gérard, avec sa sagacité de séducteur, l'observait. Il se rendait compte pleinement, lui, du succès de ses manœuvres. Il

sentait que Nelly-Rose, dans ses bras, s'alanguissait et devenait une proie presque conquise déjà. Il respirait son parfum, plus chaud, plus personnel que l'après-midi, lors de leur première danse. Il voyait sous ses yeux, sous ses lèvres, la tête charmante de la jeune filles, ses yeux mi-clos dont les longs cils recourbés, sur les joues délicates, jetaient une ombre molle, sa bouche aux lèvres pures, entrouvertes sur les dents éclatantes. Il eût voulu s'incliner davantage sur elle, et baiser ces yeux, et baiser ces lèvres.

Jamais il ne l'avait autant désirée. Plus que jamais il était résolu à triompher sans délai, dès cette nuit, puisqu'il n'avait que cette nuit. Demain, tout serait découvert. Elle lui serait arrachée. Elle-même s'arracherait de lui... Mais maintenant elle était là, avec lui, à sa merci, sans personne pour la protéger contre lui. Et, sans scrupules, il en profiterait.

La valse prenait fin. Il ramena Nelly-Rose à la table que tous deux occupaient.

Comme ils y arrivaient, la jeune fille fut bombardée de boules de couleur et environnée de serpentins jetés par un groupe de cinq hommes, des Russes, qui occupaient la table la plus voisine de la leur.

Nelly-Rose ne s'en formalisa pas. Elle rit, et, sur son siège, se renversa.

– C'est amusant ici, dit-elle, d'une voix un peu voilée. Mais quelle poussière !...

Elle but encore quelques gorgées de champagne et, tout à coup, regardant son compagnon :

– Comment vous appelez-vous ?

Il tressaillit. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

– Mais oui, continua-t-elle. Puisque Ivan Baratof n'est pas votre vrai nom... comment vous appelez-vous ?

Il fut indécis. Mais, autant répondre – de toutes façons, elle l'apprendrait demain, son vrai nom...

– Gérard, dit-il..., c'est un nom qui vous plaît ?

– Mais oui, fit-elle avec un vague sourire.

Il lui offrit une cigarette d'Orient. Elle l'accepta. Un moment, elle fuma sans parler. Et puis, comme essayant de s'éveiller :

– N'est-il pas très tard ? Vous devez me ramener à la maison, vous savez...

– Oui, oui... tout à l'heure... Nelly-Rose, c'est une telle joie pour moi de vous avoir ici... de croire pour un moment que vous êtes à moi... de pouvoir vous dire que je vous aime, Nelly-Rose...

– Vous m'aimez, répéta-t-elle, comme si elle ne comprenait pas bien...

– Oui. Cela vous fâche ?

Elle le regarda et, avec son sourire un peu perdu, répondit seulement :

– Je ne sais pas.

De nouveau, ils dansèrent, et, quand il l'eut ramenée, les Russes qui étaient voisins, couvrirent encore la jeune fille de boules de couleur et de serpentins, en lui adressant, cette fois, des paroles prononcées en russe, confuses, mais qui firent froncer le sourcil à Gérard.

La fête d'ailleurs finissait et, en finissant, devenait de plus en plus bruyante et débraillée. Nombre de gens – les gens chics surtout – étaient partis. Il ne restait que de rares groupes, qui hurlaient des chants sauvages ou essayaient, en vacillant, de danser.

– Il faut rentrer, bégaya Nelly-Rose, laquelle, du reste, ne voyait rien du changement opéré dans l'assistance.

– Oui, nous allons rentrer, dit Gérard.

Il consulta furtivement sa montre. Quatre heures du matin approchaient.

Il n'avait lui-même que cette idée, partir de là avec Nelly-Rose et l'entraîner vers l'escalier qui était là-bas, au fond de la cour, vers l'escalier par où l'on montait à sa chambre...

Il hésitait encore, observant Nelly-Rose. N'aurait-elle pas un sursaut de révolte, s'il l'entraînait chez lui ? Le moment était-il venu ? Assis tout près d'elle, il sentait contre lui la chaleur de son jeune corps souple. Il avait, derrière les épaules nues de la jeune fille, posé son bras sur le dossier de la chaise. Nelly-Rose ne s'éloignait pas, peut-être n'avait-elle pas conscience de ce rapprochement. Peut-être un vague besoin de se blottir, un vague désir d'être encore dans les bras de cet homme, où elle avait été si bien en dansant, l'empêchaient de trouver la force de fuir ce léger contact, cette tendresse enveloppante, forte, autoritaire, qui la subjuguait...

– Hé ! les amoureux ! cria, avec un fort accent, une voix avinée.

Gérard tourna la tête.

Il ne pouvait plus feindre d'ignorer les propos des cinq Russes établis à la table voisine, et les plaisanteries grossières qu'ils prononçaient maintenant en mauvais français, afin d'être compris de Nelly-Rose qui, du reste, ne les entendait pas.

Celui qui avait parlé, un colosse à l'énorme carrure, voyant le regard de Gérard se poser sur lui, reprit, provocant, cherchant à réunir ce qu'il savait d'argot français :

– Ben oui ! Pourquoi que tu la gardes pour toi tout seul, la poule ?... On est tous frères, ici, ce soir... Elle est bien balancée... Pourquoi qu'elle vient pas à notre table ? On rigolerait.

– Je vous prie de vous taire, jeta sèchement Gérard, dont tous les instincts combatifs se dressaient et qui se contenait mal, mais se contenait, l'incident risquant de gêner son plan.

– Me taire !... Qu'est-ce que tu es pour me dire de me taire ? hurla le colosse. Moi, je suis Nicolas Tchébine... et tu ne me fais pas peur ! Et puisqu'elle ne veut pas venir, la jolie poule, c'est moi qui viendrai. On va trinquer nous deux !...

Il se leva et s'avança vers la table de Nelly-Rose et de Gérard. Éméché mais non ivre, haut et solide comme une tour, un sourire bestial, insolent, sur sa large face à la courte barbe de moujik, il tenait à la main un grand verre plein de vodka.

– Tiens, goûte-moi ça, petit pigeon, dit-il – retrouvant une expression du pays natal –, à Nelly-Rose en approchant le verre des lèvres de la jeune fille.

Nelly-Rose, avec un cri d'effroi et de dégoût, se rejeta en arrière.

Déjà Gérard était debout. Arrachant le verre au colosse, il lui en jeta le contenu au visage et, avant que l'autre eût pu esquisser le geste de le frapper, de son poing irrésistiblement lancé il l'atteignit au menton, et l'envoya sur le plancher poudreux.

Instantanément, tout ce qui restait de l'assistance fut debout et accourut pour voir la bataille.

Les quatre compagnons de la brute renversée s'étaient dressés avec des cris de colère. Tous ensemble se ruèrent sur Gérard.

Gérard fit deux pas au-devant d'eux afin de protéger Nelly-Rose et d'avoir ses mouvements libres. Un sourire durcissait

son visage, une flamme impitoyable flambait dans ses yeux. C'était le Gérard de l'action et de la lutte.

Athlétique, en quatre coups de poing foudroyant, il se dégagea de l'attaque, fit reculer chancelants ses adversaires étonnés. Mais le colosse se relevait, mais les autres s'emparaient de bouteilles à champagne pour s'en faire une arme.

Ils allaient se ruer de nouveau, excités par les cris des derniers assistants demeurés là, et pour qui le spectacle d'un homme élégant, assailli et, ils l'espéraient, assommé par cinq brutes, constituait une rare attraction, une fin de fête vraiment amusante.

Mais tous reculèrent, et plusieurs s'enfuirent.

Gérard, froid, déterminé, avait tiré de sa poche un browning et les en menaçait.

Il profita de leur stupeur, il profita aussi de l'arrivée de Yégor, le patron de la Pension, qui, prévenu de la bagarre, accourait et se jetait entre lui et les assaillants.

En une seconde, Gérard, se retournant vers Nelly-Rose qui était debout, blanche de peur, la couvrit de son manteau rouge resté sur la chaise, l'enleva dans ses bras, comme il eût enlevé un enfant, et l'emporta. Il avait repris son revolver dans une main. Nul n'osa le poursuivre.

Sans avoir bien saisi les événements, Nelly-Rose se laissait faire, éperdue d'épouvante, se confiant à cet homme plus fort que tous les hommes, à cet homme qui la protégeait et la sauvait des brutes menaçantes.

Gérard gagna rapidement la cour obscure et la traversa. Dans l'angle était le petit escalier qui conduisait à sa chambre. Il le gravit avec son fardeau qu'il serrait contre sa poitrine. Trop habitué aux périls pour avoir été, un seul instant, ému pendant la bataille, il n'éprouvait d'autre sentiment qu'une joie ardente.

Il avait réussi ! L'incident, loin de le desservir, lui avait livré Nelly-Rose.

Dans sa chambre, il la déposa sur un divan, fit de la lumière, et tira les doubles rideaux. Puis il revint vers la jeune fille.

Nelly-Rose semblait à demi inconsciente. Pourtant elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Sur la cheminée, elle entrevit confusément, dans un vase, une branche de lilas.

– C'est mon lilas ? demanda-t-elle d'une voix faible à Gérard.

Il fit oui de la tête. Au bord du divan sur lequel elle était à demi étendue, il avait posé le genou. Elle voyait au-dessus d'elle, à demi-penché, son visage ; elle voyait ses yeux qui, sur elle, faisaient peser un regard immobile, avide, un regard qui lui enlevait le peu de force qu'elle avait encore.

Avait-elle peur ? Peut-être un peu, mais bien confusément, et bien inconsciemment. Elle ne se rendait pas compte de la situation, dans sa lassitude. Oh ! qu'elle était lasse ! L'épouvante de tout à l'heure, les émotions de toute la journée, la fatigue, l'avaient brisée. L'étourdissement du champagne voltigeait encore, comme un vertige léger, dans son cerveau. Tout cela et surtout ce regard, ce regard sur elle, doux et fort, l'ensevelissait dans une sorte d'ivresse endormeuse où toutes ses forces défaillaient, sans souffrance comme sans déplaisir...

Elle eut pourtant, parlant comme en un songe, un balbutiement :

– Ne m'embrassez pas... il ne faut pas m'embrasser... Mon Dieu !... J'ai eu tort !... Maman m'avait bien dit...

Elle semblait une enfant qui se plaint.

Elle paraissait petite, faible, mais si désirable dans son abandon...

Elle rouvrit une seconde les yeux, vit l'homme toujours penché sur elle, vit son regard…

– Je vous en prie, gémit-elle plus bas encore. Je vous en supplie… je… je veux partir.

Et dans un souffle :

– Je veux partir… Aidez-moi à partir…

Elle retomba, plus abandonnée, sur les coussins du divan, les yeux clos, endormie, pacifiée.

Il se pencha lentement vers sa bouche entrouverte…

Chapitre 5

Le jeune homme brun

Valnais, affolé, malgré l'aide à lui apportée par Thureau, eut quelque peine à tirer Mme Destol de l'évanouissement où elle était plongée. Avec ardeur, il lui frappa les mains, lui fit respirer de l'éther, trouvé sur la toilette de Baratof, et, imbibant d'eau de Cologne une serviette, il lui en frotta les tempes, le front et même toute la figure.

Le résultat fut de rendre au visage de Mme Destol son aspect naturel et de transporter le maquillage multicolore dont ce visage était chargé sur la serviette qui devint ainsi pareille à la plus capricieusement bigarrée des palettes.

Le résultat fut aussi, enfin, de rendre ses esprits à Mme Destol. Elle ouvrit des yeux encore hagards et se remonta légèrement, aidée de ses soigneurs, dans le fauteuil où ils l'avaient déposée.

– Là, ça va mieux ? Là, ça va mieux ? disait le bon Valnais.

Cependant, le commissaire de police continuait son enquête. Il interrogeait, après le garçon d'étage, le portier qui avait vu entrer le « grand jeune homme brun » et qui déclarait que celui-ci était déjà venu dans la journée, et le valet de chambre qui avait entendu la dispute et qui avait dit à son collègue Manuel « Ça chauffe là-dedans » ; enfin, le maître d'hôtel qui, au dîner, avait servi Baratof et l'inconnu.

Ce dernier employé du Nouveau-Palace déclara que les deux hommes, pendant les moments de leur repas où il était

présent, n'avaient échangé que des propos insignifiants. Ils semblaient en bons termes et même sur un pied de familiarité puisqu'ils se tutoyaient et s'appelaient par leurs noms : Baratof, Gérard.

– Vous ne pouviez pas dire ça tout de suite, s'écria le commissaire. Il s'appelle Gérard ? C'est un renseignement.

Cet estimable magistrat avait de l'ambition. Il eût voulu, dans cette affaire qui apparaissait comme sensationnelle, obtenir un résultat décisif avant l'arrivée du juge d'instruction et des représentants de la police judiciaire. Mais, à la réflexion, il dut reconnaître que le renseignement était mince. Gérard, un simple prénom, et qui n'était peut-être même pas le vrai prénom de l'inconnu...

Que cet inconnu fût l'assassin, le commissaire n'en doutait pas, et chaque détail nouveau qu'il relevait renforçait sa conviction. La nature de l'assassinat ? Querelle soudaine, ou crime prémédité. Le mobile ? Vengeance, ou rivalité, ou vol.

Les valises du Russe, en effet, gisaient dans un coin de la chambre à coucher, à demi ouvertes... Pourtant, elles n'avaient pas été vidées... Alors, était-ce un meurtre de rencontre ? Un meurtre passionnel ? Un meurtre intéressé ? Ou tout à la fois ?... Énigme... Et puis, autre énigme, pour quelle raison cette dame se trouvait-elle mêlée à l'affaire ? Cette dame qui venait de s'évanouir et qui avait prononcé avec angoisse un nom qu'il avait malheureusement mal entendu...

Le commissaire se rapprocha de Thureau qui, sans aucunement y participer, l'avait laissé mener seul son enquête.

– Bizarre affaire, monsieur, et qui doit présenter des dessous assez particuliers... Je crois qu'il y a eu vol... De toutes façons, certains renseignements pourraient être fournis...

– Vous croyez ?... – Thureau fixait sur lui un regard terne et pourtant significatif. Eh bien le parquet, qui sera ici dès le

matin, les obtiendra, ces renseignements. Je préviendrai, d'ailleurs, à la première heure, le préfet. Transmettez sans retard votre rapport sur ce que vous avez constaté.

Le commissaire de police avait du tact, et il avait aussi, on le sait, de l'ambition. Il n'insista pas. Il savait l'influence de Thureau sur le préfet dont Thureau était le collaborateur le plus direct. Il comprit que la discrétion, à l'égard de la dame inconnue, s'imposait.

– Faites d'ailleurs tout le possible pour identifier ce Gérard, continua Thureau. Si vous pouviez, avant la fin de la nuit, le faire arrêter, ce serait un coup de maître...

Il rejoignit Mme Destol qui, dans son fauteuil, restait accablée, et lui dit :

– Chère madame, il est quatre heures du matin. Vous devez être brisée, il faut absolument rentrer chez vous tranquillement, avec toute confiance dans notre diligence. L'affaire est entre les mains de la police, et, dans quelques heures, certainement, tout sera réglé. Comptez sur nous, chère madame. Moi, je me repose quelques moments.

Mme Destol ne bougea pas. Elle semblait avoir à peine entendu les paroles de Thureau. Pourtant, elle murmura :

– Oui... Vous avez raison... Je viens...

Thureau se retourna vers son ami Valnais, lui adressa quelques recommandations et se retira dans la pièce voisine.

Valnais alors se rapprocha de Mme Destol et, se penchant :

– Alors, chère amie, vous êtes prête ? Nous partons ?

Mme Destol était toujours immobile, mais elle semblait se réveiller et retrouver toute sa conscience. Elle dit d'une voix basse et résolue :

– Oui, oui, nous allons partir... Mais s'imagine-t-on que je vais rentrer ?... et que je vais attendre des heures, sans agir, tandis que Nelly-Rose est avec ce bandit, cet assassin ?

Très calme, à présent, pleine d'une inflexible résolution, elle n'était plus l'habituelle femme coquette, frivole et brouillonne, qui prenait la vie comme une suite de parades mondaines et de distractions hétéroclites. Valnais la regardait. Dépeignée, défardée, les traits tirés, elle avait vieilli de vingt ans, mais elle n'en avait cure, et il ne pouvait s'empêcher de la trouver admirable et touchante, ainsi transfigurée par l'amour maternel qui lui faisait oublier toute autre chose au monde.

Sourdement, sans geste, elle prononça :

– Écoutez-moi, Valnais... Sur la table de ce misérable Baratof car c'était un misérable et il est responsable de tout ce qui arrive à ma fille... Sur la petite table qui est là-bas au fond à droite... vous m'écoutez bien ?... j'ai vu tout à l'heure un carnet de notes... d'adresses, sans doute... Peut-être contient-il des renseignements sur l'autre canaille... une indication quelconque...

Valnais, étonné, protesta :

– Oh ! voyons, quoi !... Les gens de la police n'auraient pas eu l'idée de vérifier ?...

– Allez... Feuilletez-le... Ils n'y ont pas pensé encore... Allez le feuilleter, mais sans en avoir l'air...

Valnais obéit. Avec un regard oblique vers le commissaire de police qui, à la grande table, écrivait son rapport, il fit quelques pas, tournant autour de la pièce comme pour se dégourdir les jambes, l'allure maladroite d'ailleurs, et guindée, avec une affectation d'indifférence qui eût donné l'éveil à qui l'eût observé. Il s'approcha de la petite table, vit le carnet, et, sans le prendre, sans même baisser la tête, du bout du doigt, il le feuilleta, parcourant des yeux les premières pages.

Soudain, il retint un mouvement de surprise, étouffa une exclamation et, sans attendre, revint tout droit vers Mme Destol, et chuchota :

– Ça y est... j'ai trouvé... Oui, une indication datée de quelques jours : *De Londres, télégraphier à Gérard confirmation de mon arrivée pour le 8 mai.* Adresse : Pension russe à Auteuil.

– C'est cela, c'est cela, balbutia Mme Destol enfiévrée. Et, c'est là, dans cette Pension russe que ce Gérard a dû emmener ma fille. Venez, dit-elle brièvement à Valnais.

– Mais où allons-nous ?

– Sauver Nelly-Rose.

Sans parler au commissaire qui continuait à écrire, elle sortit.

Valnais suivit, toujours obéissant. Dans l'escalier, pourtant, il objecta :

– Mais pourquoi n'avoir pas prévenu Thureau ou le commissaire ? Ne croyez-vous pas ?

– Non, trancha-t-elle péremptoire, tout en consultant l'annuaire du portier. Ils n'ont rien su découvrir... Moi, j'ai su... Et je saurai retrouver ma fille... Ah ! tenez, voilà l'adresse. Allons vite là-bas...

– Je vous suis, chère amie, dit Valnais, qui se reprenait un peu à l'espoir malgré sa fatigue, et malgré l'amertume croissante qu'il éprouvait à se dire que, depuis un aussi long temps, Nelly-Rose se trouvait au pouvoir d'un bandit inconnu.

Il était 4 h 20 quand l'auto de Valnais s'arrêta devant la Pension russe.

La maison était obscure. Aucune voiture ne se trouvait devant la porte, qui pourtant n'était pas fermée mais seulement poussée.

Mme Destol, suivie toujours de Valnais, délibérément entra la première.

Tout paraissait désert ; dans le bureau à demi éclairé, personne. Mais là-bas, semblant provenir d'une cour mal éclairée, une musique s'entendit soudain...

Ils s'avancèrent, virent le hall, décor presque crapuleux maintenant d'une fin de fête qui a tourné à la piètre orgie, avec des flaques de vin par terre où baignaient les boules de couleur, les serpentins pendant aux murs ou amoncelés dans les coins, et les quelques groupes de buveurs, mornes, à demi ivres auprès de leurs verres, et dont l'un, colosse à l'aspect brutal, essayait de tirer des accents harmonieux d'un accordéon.

C'est vers cet individu, assis au milieu de quatre autres, que Mme Destol s'avança pour se renseigner.

– N'avez-vous pas vu, tout à l'heure ici, un jeune homme, grand, élégant, très brun ? lui demanda-t-elle.

Pourquoi s'était-elle d'abord adressée à cet homme ? Elle n'aurait su le dire elle-même. Elle avait la conviction que Gérard avait amené là Nelly-Rose, et elle était décidée à interroger tout ceux qu'elle rencontrerait dans la maison.

L'homme, à la question, leva un visage que l'abrutissement d'une longue demi-ivresse couvrait d'un voile. Il voulut d'abord répondre une grossièreté, mais l'autorité qui était dans la voix et dans le regard de Mme Destol l'en empêcha.

– Un grand brun, élégant... Oui, il était là tout à l'heure..., dit-il comme malgré lui.

– Seul ?

– Non, il y avait une femme avec lui.

– Une jeune femme ? précisa Mme Destol, palpitante.

– Oui.

– Et même très jeune, intervint un des autres Russes, et bien jolie... Elle avait une robe blanche qui montrait ses bras et ses épaules, et puis, un grand manteau rouge...

– C'est bien elle, murmura Mme Destol dont l'émotion étranglait la voix.

– Ils étaient là, continuait le second Russe en désignant la table voisine qu'avaient occupée Nelly-Rose et Gérard. Ils sont arrivés vers deux heures. Ils ont dansé ensemble. Ils se serraient l'un contre l'autre comme des amoureux...

– Et où sont-ils ?...

L'homme fit un geste d'ignorance. Il ne se souciait pas de raconter la rixe, peu glorieuse, ou à cinq ils avaient été tenus en respect par un seul homme.

– Ils sont partis, dit-il seulement. La jeune dame semblait malade, fatiguée. Le grand brun l'a emportée dans ses bras.

– Et puis ?

– Et puis, nous ne savons pas...

– Si, si, vous savez... il faut savoir... il faut vous rappeler, insista Mme Destol, haletante. Rappelez-vous, je le veux.

Un des Russes, maigre, à l'air avisé, moins ivre que les quatre autres, et qui n'avait jusqu'alors rien dit, se rapprocha. Pourquoi ne pas tirer parti de la situation ? Cette dame et son compagnon semblaient bien émus. Sûrement, c'étaient des gens riches. Ils paieraient bien un renseignement. Et puis les renseigner, ce serait aussi se venger de l'homme qui, tout à l'heure, seul contre cinq...

– Eh bien, voilà, dit-il à Mme Destol, on parlerait bien, mais ça peut nous faire des ennuis. Nous sommes de pauvres gens...

– Donnez-lui de l'argent, dit Mme Destol à Valnais.

Valnais sortit cinq cents francs que le Russe empocha.

– Eh bien ! voilà, reprit-il, je les ai suivis de loin... je les ai guettés... Alors, en portant toujours la jeune dame, ce monsieur a disparu là-bas, à l'angle de la cour... C'est là que donne l'escalier qui mène à sa chambre... Je l'ai vu tantôt y entrer...

Mme Destol chancela.

– Et il y serait, maintenant... avec cette dame ?

– Pas de doute, dit le Russe.

Mme Destol avait déjà surmonté sa défaillance d'un moment.

– Conduisez-moi, ordonna-t-elle.

– Ça y est, on va avoir notre revanche contre le type, souffla le Russe à ses compagnons.

Il prit les devants vers la cour sombre. Mme Destol était sur ses talons. Soudain, Valnais, qui marchait près d'elle, entendit le bruit d'un déclic. Il regarda sa compagne.

– Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il épouvanté.

Mme Destol tenait à la main un petit browning. Elle ne répondit pas à la question de Valnais. Son visage était contracté par une expression de résolution farouche. Valnais vit le drame imminent. Folle de colère et de douleur, la mère était prête à tout pour venger sa fille, châtier le coupable, prête à tirer, prête à tuer.

Et les Russes suivaient, à moitié ivres, surexcités, avides de vengeance, résolus à enfoncer la porte si leur ennemi refusait d'ouvrir.

Mme Destol, qui se hâtait, silencieuse, implacable, atteignit le bas de l'escalier à demi éclairé.

– Où allez-vous madame ? lui demanda un homme qui parut tout à coup devant elle, débouchant d'un couloir qui venait de l'autre partie de la maison.

C'était Yégor, le patron de la pension. Il regardait le groupe et répéta, s'adressant à Mme Destol et à Valnais :

– Où allez-vous, madame et monsieur ?

Mme Destol, sous son manteau, dissimula son arme.

– Nous allons chez un jeune homme brun qui se nomme Gérard et qui vient de rentrer dans sa chambre avec une jeune dame. Laissez-nous passer.

Le patron eut une imperceptible hésitation. Il avait vu le browning dans la main de Mme Destol. La présence auprès d'elle des cinq Russes battus tout à l'heure par Gérard était significative. D'autre part, il soupçonnait Gérard de s'être embarqué dans une histoire compromettante. Il le savait capable de bien des choses pour assouvir ses désirs. Cette jeune fille emportée, cela avait bien l'air d'un enlèvement et, en ce moment même, elle était là-haut avec lui... Un drame était imminent. Yégor le comprit. Il ne voulait pas d'une histoire sanglante et scandaleuse dans sa maison que la police déjà surveillait. Il voulait surtout protéger l'homme qui, autrefois, lui avait sauvé la vie. Barrant toujours le passage à Mme Destol, et sans lui répondre, il dit aux cinq Russes :

– Et vous autres, qu'est-ce que vous faites là ?

– Nous guidons madame, dit le maigre.

– Ah ! vraiment ? Eh bien ! c'est pas la peine et vous pouvez filer. Madame, continua Yégor en s'adressant à Mme Destol, il est inutile que vous montiez. M. Gérard, qui est un de mes clients occasionnels, a bien sa chambre ici, mais il n'y est pas. Lui et la jeune dame n'y sont pas restés cinq minutes. Je les ai rencontrés comme ils ressortaient. Ils ont quitté la maison, et je les ai vus monter dans l'auto qui les avait amenés.

– Mon Dieu, gémit Mme Destol qui, pas une seconde, ne douta de la parole du patron.

– Allons, vous autres, reprit celui-ci en s'adressant aux cinq Russes, je vous ai déjà dit de filer. Vous n'avez rien à faire ici.

Il avait parlé avec autorité. Ils avaient tous besoin de lui, et ne voulaient pas le mécontenter. Ils s'éloignèrent en grommelant vers le hall où les lumières commençaient à s'éteindre.

Mme Destol resta un moment silencieuse. Sa surexcitation était tombée d'un seul coup. La détresse et le découragement l'accablaient de nouveau.

– Que faire ? murmura-t-elle. Nelly-Rose..., ma petite... où est-elle ? Mon Dieu ! que faire ?

– Il n'y a qu'à nous en aller, dit Valnais.

Il était accablé, lui aussi, à bout de forces, mais il était aussi confusément soulagé de quitter cet hôtel où, un moment, il avait redouté d'être mêlé à une bataille.

Il prit le bras de Mme Destol et la ramena vers leur auto. Le patron les suivit jusqu'à la porte.

– Rentrons à la maison, elle y sera peut-être, dit Mme Destol, ressaisie d'un léger espoir.

L'aube naissait, une aube nuageuse, aigre, presque glaciale, d'un début de mai. À sa clarté blanche, tous deux, brisés par la fatigue et par l'insomnie, apparaissaient défaits et blêmes.

– Nous aurions peut-être mieux fait de nous faire accompagner par la police, dit Valnais dans l'auto, après un moment de silence.

– Pourquoi cela ? La police n'aurait rien trouvé de plus que nous, puisque ce misérable a emmené ailleurs ma pauvre enfant ? Ah ! Valnais, mon ami, quelles angoisses !... Que n'avez-vous épousé plus tôt Nelly-Rose ! Cette horrible histoire nous aurait été épargnée !... Ma pauvre petite, avec cet homme ! Ah ! je veux espérer encore... Réfléchissons. De minuit à deux heures, ils sont chez Nelly-Rose... Là, rien de grave... Ils viennent ensuite à cette fête... une foule... rien encore... Alors, si à présent nous retrouvons Nelly-Rose à la maison... Vous voyez, Valnais...

Oui, mais si nous ne la retrouvons pas ?... Et, tout de même, elle aura passé la moitié de la nuit seule avec cet homme... contre qui elle se serrait... comme contre un amoureux... dit lamentablement Valnais, qui, malgré son amour pour la jeune fille, ou plutôt à cause de cet amour, commençait à trouver que l'indépendance et l'imprudence de Nelly-Rose avaient des suites bien fâcheuses pour un futur époux.

– Écoutez, reprit Mme Destol, quand nous allons la retrouver, nous ne lui parlerons de rien... Elle apprendra assez tôt... C'est convenu, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Valnais morne.

Place du Trocadéro, une horrible déception les attendait. Nelly-Rose n'était pas rentrée. Sa chambre, son boudoir étaient vides.

– C'est affreux, gémit Mme Destol, qui, à cette nouvelle déception, dans une détente nerveuse, éclata en sanglots.

– C'est affreux, gémit en écho Valnais en se laissant tomber sur le divan.

Ils attendirent silencieux... Cinq heures sonnèrent... six heures... C'était le grand jour depuis longtemps. Mme Destol ni Valnais n'osaient plus se regarder. Leur certitude mutuelle était totale, et atroce. Sept heures... Un bruit de clef dans la porte d'entrée...

– C'est elle ! cria Mme Destol en se dressant de son fauteuil.

Oui, c'était Nelly-Rose. Pâle, marchant d'un pas automatique, elle entra dans le boudoir.

Mme Destol s'était précipitée au-devant de sa fille. Elle voulait la questionner, mais comme elle l'avait dit à Valnais, ne voulait rien lui révéler... Emportée par son émoi, elle ne trouva que ces mots :

– C'est un assassin !

– Qui ? Qu'est-ce que tu dis ? interrogea Nelly-Rose d'une voix sourde.

– Lui ! L'homme qui est venu, qui t'a emmenée, avec qui tu as passé la nuit, ce Gérard ! C'est un assassin ! Un voleur ! Il a tué Baratof pour le voler !

– Mais, puisque c'est lui, Baratof ! balbutia Nelly-Rose.

– Non ! Il a pris le nom de Baratof et il a tué le vrai Baratof ! Il l'a égorgé au Nouveau-Palace. Il l'a égorgé avant de venir ici, à minuit... J'ai vu le cadavre... C'est un assassin !... La police le traque...

Il y eut un long silence, silence d'épouvante, silence d'horreur.

Nelly-Rose, tremblante, restait muette...

Puis, avec l'inhumaine raideur des mouvements d'un automate, elle prit par le bras sa mère et, toujours sans un mot, la conduisit hors de son boudoir jusqu'à la porte du corridor.

Elle fit de même à l'égard de Valnais. Elle referma sur eux, à double tour, cette porte. Elle revint dans son boudoir, toujours automatique, se regarda machinalement dans sa psyché, s'y vit spectrale, et, soudain, se jetant sur son divan, éclata en sanglots.

Quatrième partie

Chapitre 1

L’inspecteur Nantas

– Ce Baratof, disait M. Lissenay, juge d’instruction, à son secrétaire, à l’instant où ils arrivaient tous deux au Nouveau-Palace, peu après huit heures du matin, ce Baratof, d’après les renseignements que viennent de me fournir les dossiers de la préfecture et de la Sûreté générale, était un personnage assez louche. Très riche, comment l’était-il devenu ? Voyageant sans cesse, pour des raisons mal définies, de pays en pays, surveillé en Pologne et en Autriche par la police, son existence présente des côtés bizarres qui peuvent expliquer l’assassinat. Ce don de cinq millions aux laboratoires, qui a attiré l’attention du public, devait avoir pour lui un intérêt caché. L’assassin est sans doute un ancien complice.

– Ou peut-être une victime qui se sera vengée, remarqua le secrétaire. Il s’interrompit. Tous deux entraient dans l’appartement de Baratof.

Le commissaire de police du quartier n’y était plus. À sa place, et entouré de trois ou quatre agents en civil, un homme de haute taille, solidement bâti, avec, sous une calotte d’épais cheveux roux coupés court, une large face au perpétuel sourire, allait et venait, observant toutes choses du regard aigu de petits yeux étonnamment mobiles.

C’était l’inspecteur principal Nantas, une des illustrations de la police judiciaire. Ses ennemis, ses envieux lui reprochaient de trop aimer les apéritifs ; ses amis, ses admirateurs soutenaient que cette imputation était calomnieuse et que, si Nantas paraissait parfois éméché, c’était, comme ses affectations de bonhomie et de laisser-aller, une comédie qu’il jouait pour en-

dormir la défiance et paraître inoffensif ; ses chefs, eux, qu'il s'enivrât ou non, vantaient son incomparable sagacité, son expérience consommée et la sûreté de son diagnostic presque infaillible.

– Eh bien, Nantas ? demanda M. Lissenay, qui le connaissait de longue date.

– Eh ben ! monsieur le juge d'instruction ! voilà, dit Nantas, qui avait coutume de traîner la voix et de répéter ses mots. Eh ben ! voilà, regardez-moi ces valises : ça a été ouvert... Tenez, celle-là, voyez-moi la serrure, ça a été forcé. Il y a eu vol, c'est sûr et certain... Oh ! certes, on n'a pas touché les vêtements, mais ce Baratof, d'après mes petits renseignements, avait toujours des bijoux, des objets de valeur, des choses de Russie, n'est-ce pas ?... Et on s'est cassé le poignet dessus... Y a plus rien... Du reste, si vous voulez venir voir le corps... Je ne me suis pas permis de le fouiller avant vous.

– Allons ! dit M. Lissenay.

Ils gagnèrent la chambre à coucher où le corps de Baratof reposait sur le lit. Nantas se pencha sur lui.

– Tiens, tiens, tiens, le gilet a été déboutonné, et bien brutalement. Il y a un des boutons qui a sauté. Voyons..., pas de poche intérieure, au gilet ? Mais si... mais si... Et bien intéressante la poche de droite, bien intéressante !... La patte est déchirée... et, monsieur le juge, voyez-moi comme la poche est distendue, comme ses bords sont décousus !... Cette poche-là a contenu quelque chose de trop gros, de trop large, qui l'écartelait et la déformait, et qu'on a arraché violemment. Qu'est-ce que ça pouvait être ? Des billets de banque... oui, peut-être... mais, pas probable... pas probable... Voyons maintenant le portefeuille.

Il fouilla le smoking, en tira un élégant portefeuille qu'il passa à M. Lissenay. Celui-ci en inventoria le contenu.

– Pas d'argent, dit-il, des papiers, mais pas d'argent. Il y a eu vol.

– C'est sûr, monsieur le juge. Il était en smoking et allait sortir. On ne sort pas sans beaucoup d'argent quand on est Baratof... Le carnet de chèques est intact... Évidemment, comment s'en servir ? et c'est compromettant. Mais, qu'est-ce qu'il pouvait y avoir dans la poche du gilet ?... Des billets de banque... pas probable. Pourquoi entasser des billets de banque dans la poche de son gilet quand on a un carnet de chèques et qu'on vient de Londres où on a pu changer tout ce qu'on a voulu ?...

M. Lissenay examinait les papiers de Baratof. Nantas se dirigea vers la table où se trouvait toujours le carnet d'adresses que, dans la nuit, Mme Destol avait eu, seule, l'initiative de consulter.

– Tiens, tiens, tiens, dit l'inspecteur principal, ça, c'est peut-être du bon.

Il prit le carnet, en tourna les pages, l'une après l'autre.

– Tiens, tiens, tiens, redit-il tout à coup, monsieur le juge, regardez-moi cette page-là... Hein ? c'est la liste des papiers qu'il a apportés, et regardez-moi la mention qui est là, soulignée à l'encre rouge pochette ? Où est-elle, cette pochette ? J'en sais rien, mais je sais où elle était. Elle était dans le gilet. Et elle devait contenir quelque chose de précieux pour que Baratof la garde toujours sur lui, et c'est pour la lui voler qu'on l'a assassiné. Vous permettez, monsieur le juge, que je regarde encore un petit peu ce carnet ?... Je ne sais vraiment pas pourquoi on n'a pas pensé à le regarder plus tôt. C'est un truc plein de renseignements.

Sous l'œil amusé de M. Lissenay, l'inspecteur principal Nantas continua à feuilleter attentivement le carnet.

– Tiens, tiens, tiens, répéta-t-il, je crois que voilà une petite indication sur l'ami du dîner, le jeune homme brun, le sieur Gé-

rard… ça le concerne, ça, le sieur Gérard : De Londres, télégraphier à Gérard confirmation de mon arrivée pour le 8 mai. Pension russe à Auteuil. Nous y sommes, je la connais, cette Pension russe… C'est une drôle de boîte…

Nantas, vous êtes précieux. Allez-y voir sans retard, dit le juge. Et…

– Et je cueille le sieur Gérard et je vous l'amène en douce, monsieur le juge… À moins qu'il ne soit déjà envolé… Viens avec moi, Victor.

Il s'adressait à un de ses sous-ordres, un homme trapu d'une quarantaine d'années.

Tous deux sortirent.

À la même heure, à la Pension russe, Gérard achevait sa toilette. Avant de mettre son veston, il alluma une cigarette et prenant le vêtement qu'il portait pendant la nuit, d'une poche intérieure il retira une pochette gonflée de papiers.

S'asseyant, en bras de chemise, devant sa table, il enveloppa cette pochette dans un papier fort qu'il ficela, puis cacheta, au nœud de la ficelle, avec de la cire rouge prise dans sa valise et qu'une allumette bougie lui permit de faire fondre. Ensuite, il inscrivit une adresse sur un papier qu'il glissa dans une enveloppe. Cela fait, il sonna le garçon.

– Demande au patron de venir me voir, lui dit-il.

Deux minutes après, le patron paraissait.

– Bonjour, Yégor, lui dit Gérard. Ça va bien ?

– Et toi ? L'histoire de cette nuit ?

– Quelle histoire ?… Ah ! Les ivrognes… Pfut !

– Tu sais qu’on est venu se renseigner sur... sur la dame qui était avec toi... Oui, c’est une dame pas mal plus âgée qui est venue, et un jeune homme... Ils voulaient monter ici...

– Et alors ?

– J’ai dit que tu étais parti avec... avec elle.

– Parfait. Maintenant, Yégor, attention. Je te confie ce paquet. Il est d’une grande importance pour moi. Tu vas l’enfermer dans ton coffre-fort, sans que personne le sache. Tu entends, tu n’en parleras à personne au monde, pas même à ta femme. Tu me le jures ?

– Je te le jure, dit gravement le Russe.

– Et tu ne le remettras à personne qu’à moi... ou à quelqu’un qui t’apportera ma carte avec ma signature. Ma carte au nom de Gérard, et signée Gérard. Dans huit jours, si tu ne reçois de moi aucun contre-ordre, tu le porteras à l’adresse qui se trouve dans cette enveloppe. C’est bien compris ?

– Tu peux compter sur moi.

– Merci, mon vieux.

Le patron mit le paquet dans sa poche et redescendit.

Dans la cour, il trouva sa femme, une Française, qui parlementait avec deux inconnus.

– Ces messieurs demandent M. Gérard, lui dit-elle.

– Eh bien, mais il faut le faire prévenir.

– Pas la peine, dit l’un des visiteurs, d’une voix traînante. Dites-nous où est sa chambre, nous allons monter. Nous sommes des amis, il nous attend.

Le patron eut une hésitation, mais il ne pouvait refuser l’indication à ces visiteurs en qui il pressentait vaguement des

policiers. Il les renseigna, et, pendant qu'ils s'engageaient dans l'escalier de la cour, il regagna vite son bureau et, loin de tous les yeux, enferma dans son coffre-fort le paquet de Gérard.

Gérard mettait son veston quand on frappa à sa porte.

Qui était-ce ? Les sujets d'inquiétude ne lui manquaient pas, et il éprouva une impression de satisfaction en se disant que les papiers étaient en sûreté.

Il alla ouvrir. Deux inconnus stationnaient sur le palier.

– Monsieur Gérard ? demanda l'un d'eux, grand et roux.

– C'est moi, que désirez-vous ?

– Ben voilà... Vous connaissez bien un certain M. Baratof ?

– Oui. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Pour savoir. Je suis l'inspecteur principal Nantas, de la police judiciaire. M. Baratof a été trouvé assassiné cette nuit.

Gérard sursauta :

– Assassiné ? Baratof assassiné ?

– Ben oui, assassiné.

– C'est effroyable ! Assassiné ! Un homme vigoureux, courageux comme lui...

Gérard soudain s'interrompit. Il était très pâle. Le visage contracté, le regard fixé à terre, il garda un moment le silence. De ses yeux fouilleurs, Nantas l'observait.

– Où a-t-il été assassiné ? demanda Gérard d'une voix sourde. On connaît l'assassin ?

– On le connaîtra. Le cadavre a été trouvé au Nouveau-Palace. Nous aurions besoin de petits renseignements sur M. Baratof, oui, de petits renseignements... Alors, comme nous

savons que vous étiez un de ses amis... un de ses bons amis... on vous prie de venir là-bas...

Comment la police avait-elle appris qu'il connaissait Baratof ? Gérard ne se le demanda même pas.

– Il faut que j'aille là-bas avec vous ? dit-il.

– Oui. Vous comprenez, on a besoin de petits renseignements... Alors, vous pouvez nous aider.

– Je viens tout de suite, dit Gérard... Le malheureux... assassiné !...

– Allons, partons, dit Nantas.

L'inspecteur Victor, qui avait reçu des instructions particulières de Nantas, descendit avec eux, mais, dans la cour, il les quitta. Il restait à la Pension russe, où il était chargé de recueillir quelques indications.

Nantas, dans le taxi qui l'avait amené, fit monter Gérard et s'assit à son côté.

Pendant tout le trajet, sans parler du crime lui-même, il posa à Gérard mille questions, souvent saugrenues, sur Baratof. Gérard répondait prudemment, attentif à ne rien dire de compromettant. Il eût voulu réfléchir. Ces questions incessantes l'en empêchaient. C'était probablement le but de Nantas.

Chapitre 2

L’interrogatoire

Au Nouveau-Palace, le cadavre de Baratof avait été enlevé pour l’autopsie à l’Institut médicolégal, quand Gérard arriva avec Nantas.

Celui-ci donna à voix basse quelques ordres à deux de ses agents, puis, dans le salon de Baratof, il prit à part, un moment, le juge d’instruction. Après quoi il s’installa dans un coin.

– Veuillez vous asseoir, monsieur, dit à Gérard M. Lissenay avec la plus grande politesse. Vous étiez un ami de M. Baratof, n’est-ce pas ?

– Un ami, non. Nous avons eu des relations d’affaires.

– Il avait beaucoup d’affaires en Pologne... En Pologne d’où vous venez, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Vous appelez-vous réellement M. Gérard ? Est-ce seulement un prénom ou votre nom de famille ?

Gérard eut une imperceptible hésitation :

– C’est mon nom de famille.

– Vous êtes venu ici plusieurs fois, hier, demander M. Baratof... Vous n’aviez pas voyagé avec lui ?

– Non. Mais j’ai dîné ici même, dans ce salon, avec lui, hier soir.

– J'allais vous le dire. Vous avez quitté à quelle heure M. Baratof ?

– Vers neuf heures. Un peu avant peut-être.

– Et vous êtes revenu à onze heures ?

– Oui. Nous n'avions pas achevé notre conversation. J'avais dû, entre temps, faire une course.

– Et M. Baratof ne vous a fait part d'aucune inquiétude ? Il allait sortir, puisqu'il était en smoking, alors qu'au dîner il était en veston. Vous a-t-il dit où il comptait aller ?

– Non.

– Et vous vous êtes quittés en bons termes ?

– Mais oui...

– Ce n'est pas ce qui ressort de certains témoignages. Au dîner, vous étiez en bons termes, mais non lors de votre seconde visite. Le garçon d'étage, en effet, déclare – déposition confirmée par celle du valet de chambre – que, vers onze heures et quart, il a entendu, pendant quelques instants, venant de l'appartement de M. Baratof, les éclats d'une violente discussion.

Le juge d'instruction regardait Gérard qui eut un mouvement d'épaules et répondit :

– C'est exact. Nous avons eu une querelle. Je n'en parlais pas parce que cette querelle avait pour motif une question toute personnelle.

– Quelle question personnelle ?

Gérard se redressa :

– Mais, monsieur, c'est un véritable interrogatoire que vous me faites subir ?

– Ce n'est pas un interrogatoire que je vous fais subir, dit M. Lissenay. Je n'ai le droit de vous interroger que devant un avocat. J'ai besoin simplement, pour éclairer la justice, de certains renseignements. Je vous pose les questions que je crois utiles. Vous êtes libre d'y répondre ou non. Je répète ma dernière question : Pourquoi cette querelle ?

– Je vous ai dit, monsieur, que c'était une affaire toute personnelle, ne concernant que lui et moi.

– Il n'y a pas d'affaires personnelles aux yeux de la justice.

– Je ne puis répondre.

– C'est votre droit. Donc, à onze heures et demie, vous avez quitté Baratof.

– Oui, dit Gérard.

– Quand vous avez quitté Baratof, continua le juge d'instruction, votre querelle était-elle terminée ? Le bon accord était-il rétabli entre vous ?

– Non, répondit Gérard un peu embarrassé. La cause de notre dissentiment était grave.

– Donc, vous vous êtes séparés en pleine fâcherie ?

– Oui.

– Après une lutte ?... On a entendu...

– Oui, après une lutte, avoua Gérard.

– Et où avez-vous été ensuite ?

– À mon hôtel, à la Pension russe, dit Gérard après une hésitation.

– Et vous y êtes arrivé vers quelle heure ?

– Je ne sais trop… vers minuit… peut-être minuit et quart… J'y suis allé à pied, sans me presser… pour me calmer.

Le juge se tourna vers Nantas :

– Vous avez obtenu des précisions à ce sujet, monsieur l'inspecteur principal ?

Nantas se leva et prit l'appareil du téléphone.

– Voulez-vous me permettre, monsieur le juge d'instruction ? Allô, demandez-moi la Pension russe, à Auteuil.

Il attendit un moment.

– La Pension russe ? Monsieur le directeur ? Allô… Est-ce que l'inspecteur Victor peut venir à l'appareil ?

Nouvelle attente.

– C'est toi, Victor ? À quelle heure le sieur Gérard est-il arrivé, hier soir ?

Il écouta la réponse de Victor qui dura une ou deux minutes, puis il raccrocha et déclara, de sa voix la plus traînante :

– Le sieur Gérard n'est arrivé à la Pension, où il y avait un machin… Enfin quoi un bal, un bastringue… que vers deux heures. Et, il avait une poule avec lui… Une poule en blanc et rouge… Même qu'ils étaient ensemble comme deux tourtereaux… C'en était émouvant.

– Qui était cette personne en blanc et rouge qui vous accompagnait ? demanda le juge d'instruction.

– Je ne peux pas le dire, répondit Gérard, avec une décision qu'on sentait immuable.

– Toujours la dame à ne pas compromettre, ricana Nantas. C'est beau, la galanterie française.

– Et de onze heures et demie, heure où vous êtes parti d'ici, à près de deux heures où l'on vous a vu à ce bal de la Pension russe, qu'avez-vous fait ? demanda M. Lissenay.

– Je ne peux pas le dire, déclara Gérard avec la même fermeté.

Le juge d'instruction prit un temps.

– Donc, prononça-t-il lentement, aucune réponse précise. De mon côté, je dois appeler votre attention sur ce fait : vous êtes la dernière personne qui ait vu Baratof vivant, le garçon de l'étage est à peu près catégorique. De garde à l'office, il apercevait la porte de l'appartement. Personne n'est entré après que vous en êtes sorti... y laissant Baratof avec qui vous veniez d'avoir une querelle violente...

Gérard ne répondit pas tout de suite.

– Si je vous comprends bien, monsieur le juge d'instruction, dit-il enfin d'une voix calme, dans votre idée, j'aurais, avant mon départ, tué Baratof ?

– Je n'ai aucune idée, répliqua, parfaitement calme aussi, M. Lissenay. Je cherche la vérité. Et je constate qu'il y a eu discussion violente et bataille entre vous et Baratof avant votre départ. Je constate qu'après votre départ, personne n'est entré chez Baratof, et, quelques heures plus tard, Baratof a été trouvé assassiné. Je constate, en outre, que vous vous refusez à donner l'emploi de votre temps pendant les deux heures et quart qui ont suivi votre départ d'ici. Il fallait un quart d'heure pour gagner la Pension russe. Restent deux heures. Vous persistez à refuser de dire ce que vous avez fait pendant ces deux heures ?

– Je persiste à refuser.

Il y eut un silence.

Nantas se leva. Il s'approcha de Gérard, lui mit la main sur l'épaule et se penchant pour le regarder de près dans les yeux :

– Voyons… Et la pochette que t'as prise dans le gilet, et les billets que t'as pris dans le portefeuille, et les bijoux que t'as pris dans les valises, tu veux pas dire où tu les as planqués ? Pas si bête, hein, que de les porter dans ta chambre ! T'as été les mettre en lieu sûr. C'est ça l'emploi du temps pendant les fameuses deux heures. C'est ça, hein ?

À ces questions posées d'une voix canaille, à ce tutoiement qui le souffletait, le ravalant au rang des malfaiteurs professionnels, à cette main appesantie sur lui comme l'étreinte impitoyable de la loi, à cette accusation d'avoir tué pour voler, Gérard frémit. Se dégageant, il planta dans les yeux du policier un regard qui déconcerta Nantas. Et il dit au juge d'une voix forte :

– Monsieur le juge d'instruction, je vous prie d'interdire à cet homme de me toucher et de me tutoyer…

Nantas se redressa.

– Oh ! vous savez, fit-il, ce que j'en disais, c'était pour vous… Ça procure l'indulgence du jury, les aveux… – il rit et reprit – les aveux spontanés…

L'interrogatoire durait depuis longtemps. M. Lissenay, qui était un peu las et souhaitait déjeuner, se leva.

– Je reviendrai à deux heures et demie, afin de poursuivre l'enquête, dit-il. Je vous poserai de nouvelles questions, ajouta-t-il, s'adressant à Gérard. J'espère que vous aurez réfléchi.

Gérard se tut.

– Et nous autres, on va déjeuner ensemble, en bonne amitié, lui dit aimablement Nantas.

Allant vers la porte, il appela :

– Victor !

L'inspecteur était revenu de la Pension russe. Il parut.

– Fais monter ici à déjeuner pour trois, lui dit Nantas. Oui, pour monsieur, pour toi et pour moi... Oublie pas l'apéritif !

Ce que fut ce déjeuner, Gérard ne devait jamais l'oublier. Jamais, dans les pires aventures, dans les situations les plus périlleuses, il n'avait éprouvé cette sensation, affreuse et avilissante, d'une lutte telle que celle qu'il eut à soutenir contre le policier familier, goguenard, redoutable, qui, pour le faire parler, épuisa toutes les ruses, toutes les menaces, ouvertes ou cachées, toutes les promesses fallacieuses que lui suggérait une expérience consommée.

L'inspecteur Victor mangeait. Nantas, après avoir bu son apéritif et avalé quelques bouchées hâtives, se retourna vers Gérard qui n'avait voulu toucher à rien.

– Alors, quoi, pas d'appétit ? lui demanda-t-il. Le remords, quoi ?

Gérard haussa les épaules.

– Alors, puisque vous ne mangez pas, causons, reprit Nantas d'un ton bonhomme... Mais oui, vous m'êtes sympathique et j'aime mieux vous prévenir que vous faites fausse route. À quoi ça vous sert de nier ce qu'on découvrira un jour ou l'autre ?

Il s'interrompit, se versa un verre de vin, le dégusta et prononça à mi-voix : « Pas mauvais du tout... » Et il reprit :

– Alors, je vous disais que ça ne sert à rien de nier ce qui sera découvert. Premier point, vous ne vous appelez pas Gérard. On saura comment vous vous appelez, c'est couru. Même si vous n'avez pas une fiche à l'anthropométrie... Ça vous blesse ?... (Gérard n'avait pu réprimer un mouvement.) Bon, j'admets que vous n'en avez pas... pas encore... On saura votre nom tout de même... Il y a bien des gens qui vous connaissent et qui parleront... des amis... de la famille... Mais ça, c'est secondaire. Ce que je voudrais, c'est que vous me disiez pourquoi vous avez tué Baratof ?

Gérard garda le silence. Nantas répéta :

– Je vous demande pourquoi vous avez tué Baratof ?

– Je ne l'ai pas tué, dit sèchement Gérard. Et, pendant que vous vous égarez sur moi, le vrai assassin peut s'enfuir.

– Remarquez, continua Nantas, comme s'il n'avait pas entendu, je ne vous dis pas que vous êtes sans excuse. On peut tuer dans une querelle, sans préméditation... Surtout si la querelle a pour motif une femme... Celle en blanc et rouge... C'est ça, hein ? termina-t-il au hasard, obéissant à l'adage policier cherchez la femme.

Gérard haussa les épaules.

– Vous avez tort de blaguer, dit Nantas. On est gentil pour vous...

– Oui, faudrait pas qu'il se paie notre tête, intervint l'inspecteur Victor. On pourrait lui couper ses ergots.

Il s'était levé. Gérard mesura Victor du regard.

– Vous ne pensez pas me faire peur ? dit-il avec calme.

– Tiens-toi tranquille, ordonna Nantas à Victor. Alors, voyons, monsieur... Gérard... Comprenez bien que vous ne vous en tirerez pas... Et écoutez, pour la dernière fois, un bon conseil... Faites la part du feu. C'est bête de tout nier. Dites pourquoi vous avez tué Baratof ?... Par vengeance, hein ?... Et vous l'avez dépouillé pour faire croire à un crime d'intérêt ? C'est ça, hein ? Alors, dites où vous avez caché les papiers, les billets, les bijoux... On vous en tiendra compte...

Nantas avait changé de ton. Il n'était plus goguenard. Ses paroles avaient l'apparence de la vérité... Et n'étaient-elles pas la vérité ?...

Mais la décision de Gérard était immuable.

– Inutile d'insister davantage. Vous êtes très habile, mais cette habileté ne peut être efficace qu'envers un coupable.

Nantas connaissait les hommes. Il comprit que ni par force ni par ruse, on ne ferait parler celui-là.

– Comme vous voudrez, dit-il seulement d'un ton qui signifiait « À nous deux ! »

Il sonna pour faire desservir la table. Un long moment s'écoula. Le juge d'instruction reparut.

– Eh bien ? demanda-t-il du regard autant que de la voix, à Nantas.

Nantas eut un geste signifiant « Il n'a rien dit. »

– Alors, définitivement, vous ne voulez pas parler ? dit M. Lissenay à Gérard. Vous vous refusez à donner l'emploi de votre temps de minuit à deux heures ?

– Je refuse, en effet, dit fermement Gérard.

– Parlerez-vous en présence de votre avocat ?

– Pas davantage, monsieur le juge d'instruction.

– Bien… Vous mesurez les conséquences de vos actes ?

– Oui.

– Il ne me reste donc qu'à signer contre vous un mandat d'arrêt ?

Gérard resta impassible.

Après un instant de silence, le juge, que cette obstination irritait, se pencha sur sa table et signa.

À ce moment, on frappa. L'agent qui entra remit au juge un papier plié.

M. Lissenay le déplia, y jeta les yeux et eut un mouvement de surprise.

– Cette personne est là et voudrait parler à M. le juge, dit l'agent.

– Devons-nous nous retirer ? demanda Nantas à M. Lissenay.

– Non, restez, vous, Nantas.

– Victor doit emmener cet homme ? dit Nantas en désignant Gérard.

Gérard était inquiet. Que se passait-il ? Quelle était cette personne ?

Il avait presque peur.

Le juge répondit, tout en regardant Gérard :

– Non, qu'il reste.

Et il dit à l'agent :

– Faites entrer.

L'agent et Victor sortirent. Puis la porte fut rouverte. Gérard sursauta, avec un grand cri, et les bras tendus, comme pour barrer le passage à la personne qui entrait.

C'était Nelly-Rose...

Chapitre 3

Confrontation

Après être retournée chez elle, à sept heures du matin, après avoir entendu l'effroyable révélation faite par Mme Destol, et conduit, hors de son boudoir, celle-ci et Valnais, Nelly-Rose avait longtemps sangloté sur son divan. Puis, brisée, physiquement et moralement, elle s'était endormie. Sommeil agité, précaire, coupé de cauchemars où elle s'éveillait en criant. À diverses reprises, elle avait entendu frapper à sa porte. Elle n'avait pas répondu. Elle ne voulait voir personne. Elle ne voulait pas déjeuner. Elle voulait être seule… seule avec ses pensées qui se pressaient dans son cerveau tumultueux.

Peu à peu, elle s'apaisa, essaya de réfléchir, de discipliner ses pensées, d'envisager avec lucidité la situation. Tous les événements de la nuit lui apparaissaient avec une netteté parfaite. Il n'y avait aucune lacune dans ses souvenirs. Elle se rappelait tout. Au commencement de l'après-midi, elle se leva de son divan. Elle ne pouvait plus rester là, dans ce boudoir où la veille, à minuit, elle avait reçu cet homme. Elle ne pouvait plus rester dans l'inaction. Elle avait besoin de sortir de retrouver la vie extérieure. Elle avait surtout l'ardent désir d'apprendre peut-être quelque chose. Les journaux du soir allaient bientôt paraître. Sans doute parleraient-ils du crime…

Elle quitta, presque avec répulsion, sa robe de la veille, cette robe blanche que toute la nuit, à Enghien, ici, puis là-bas, dans la Pension russe… durant tant d'heures aux émotions diverses, elle avait portée. Elle revêtit un tailleur strict et sombre

et, un peu après trois heures, par sa sortie particulière, elle redescendit.

L'après-midi était d'une douceur légère, mais elle n'en put goûter le charme, trop absorbée par ses préoccupations opprimantes. Elle marchait vite le long de l'avenue, vers l'Alma. Sur la place, elle vit dans un kiosque, affiché, un journal du soir qui venait d'arriver.

Sur deux colonnes, en grosses lettres, ce titre :

M. BARATOF

QUI FIT DON DE CINQ MILLIONS

À LA MAISON DES LABORATOIRES

A ÉTÉ ASSASSINÉ

Frémissante, elle acheta le journal, parcourut l'article, et tressaillit profondément en lisant ces lignes :

– On a arrêté un ami de M. Baratof, un jeune homme, nommé Gérard. Il a été amené au Nouveau-Palace en présence de M. Lissenay, juge d'instruction. Les charges qui pèsent sur lui sont accablantes. Il est prouvé...

Elle lut jusqu'au bout le résumé, succinct d'ailleurs, vu l'heure d'impression du journal, de l'enquête faite par M. Lissenay. Un moment, elle resta immobile, réfléchissant. Puis elle eut un geste de décision, arrêta un taxi, et, sans trop savoir ce qu'elle faisait, mais, dans un besoin irrésistible d'action et de lutte, elle donna l'adresse du Nouveau-Palace.

Là, ayant interrogé, elle apprit que l'enquête se poursuivait dans l'appartement du Russe. Sur sa demande, on la conduisit près d'un agent de police qui était de garde. Elle écrivit quelques mots sur un bout de papier. On vint la chercher au bout d'un instant. Qu'allait-elle dire ? À quel mobile obéissait-elle ? Quelle

force implacable la contraignait à se jeter elle-même au cours de la bataille ? Elle n'en savait rien.

Dans le salon, théâtre du crime, où se trouvaient le juge d'instruction, l'inspecteur Nantas et Gérard, Nelly-Rose entra, toute défaillante, mais résolue et en apparence calme.

Gérard était debout devant elle, pâle et secoué par une violente émotion.

– Non ! non ! cria-t-il d'une voix agitée. Monsieur le juge, il n'y a aucune raison pour que mademoiselle soit ici !... Aucune raison pour qu'elle dépose ! Je proteste d'avance contre ses déclarations !

– Veuillez garder le silence et demeurer tranquille, lui dit le juge durement.

Et, à Nelly-Rose :

– Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir, mademoiselle ?

Mais Gérard ne cédait pas :

– Je proteste, monsieur le juge d'instruction. Il y a là, de la part de la justice, une manœuvre contre laquelle je m'insurge de toutes mes forces.

– Quelle manœuvre ? Mademoiselle est venue spontanément. Voici le texte de sa demande : *Nelly-Rose Destol, à qui fut adressé le chèque de cinq millions signé Ivan Baratof. Communication urgente.*

Gérard insista :

– Mais cela n'a rien à voir avec l'affaire pour laquelle je suis convoqué. Je ne connais pas mademoiselle.

Le juge se tourna vers la jeune fille :

– Vous ne connaissez pas monsieur, mademoiselle ?

Elle répliqua nettement :

– Si, monsieur le juge d'instruction.

– Et il vous connaît ?

– Il me connaît.

– Vous voyez donc, monsieur, que vos affirmations sont, une fois de plus, démenties par les faits.

Et il répéta :

– Asseyez-vous, mademoiselle, dites-moi le but de votre démarche. Quelle communication voulez-vous nous faire ?

Dès lors, Gérard n'essaya plus de lutter. Les bras croisés, avide d'entendre ce qu'allait dire la jeune fille, et bouleversé d'avance par ses paroles, il écouta.

Nelly-Rose était pâle. La honte et l'émotion la serraient à la gorge. Cependant, la même décision l'animait, et sans regarder le juge, elle prononça en appuyant sur chaque syllabe, cette phrase terrible, où tenait tout le mystère de la nuit passée.

– Monsieur le juge d'instruction, de minuit à sept heures, je n'ai pas quitté monsieur.

Sans lever les yeux, elle désignait Gérard. Il y eut un silence, de stupeur pour le juge et pour le policier ; d'intense émotion pour Gérard.

– Veuillez préciser, mademoiselle, dit M. Lissenay d'une voix grave. Comment avez-vous connu... ce monsieur ?...

– Dois-je résumer, monsieur le juge ?

– Non, mademoiselle. Expliquez-vous en détail.

Nelly-Rose commença :

– Voici, monsieur le juge. Il y a quelques semaines, à une séance du comité de la Maison des laboratoires, dont je suis secrétaire, j'ai proposé une loterie, disant que chacun devrait donner quelque chose. On m'a demandé ce que je donnerais, moi. Dans un accès d'enthousiasme un peu ridicule peut-être, en tout cas irraisonné, j'ai dit : « Tout ce qu'on voudra ! » sans penser au sens que pouvaient présenter ces paroles. Or, une de mes camarades, une Polonaise, prenant la chose au sérieux, pour célébrer ce qu'elle appelait mon beau geste, a envoyé un article à la revue *France-Pologne* qui l'a publié avec trois de mes photographies... et un chiffre... cinq millions... J'avais l'air de m'offrir pour cinq millions... Je l'ai compris après... Un Russe, M. Ivan Baratof, m'a écrit de Pologne. Il me demandait de le recevoir, dans mon boudoir, de minuit à sept heures, seule, et m'envoyait un chèque de cinq millions que je devais déchirer si je n'acceptais pas.

« Par suite d'un malentendu entre le président de notre société et moi, le chèque a été touché, m'engageant... Hier, apprenant que M. Baratof était arrivé, et désirant avoir avec lui une explication loyale, je lui ai téléphoné ici vers quatre heures pour lui dire que je viendrais le lendemain au matin, donc, ce matin. Un de ses amis m'a répondu qu'il n'était pas arrivé. Le soir à neuf heures, j'ai reçu une lettre de M. Baratof, m'enjoignant d'avoir à tenir ma promesse et de le recevoir à minuit dans mon boudoir. J'ai horreur de la déloyauté. Je craignais d'avoir l'air d'une aventurière ayant soutiré cinq millions. J'étais engagée et me suis décidée, malgré les efforts de mes proches, à tenir mon engagement.

Tout le monde avait écouté dans le plus grand silence la jeune fille. Après une pause, elle reprit :

– Hier aussi une autre personne est intervenue dans ma vie... monsieur. (Elle désigna de nouveau Gérard.) Devant la Maison des laboratoires, il m'a attendue sans que j'aie, moi, le

moindre soupçon de son existence. Il est intervenu dans un incident avec un chauffeur de taxi. Il m'a suivie jusqu'au garage où j'ai remisé ma voiture, et l'après-midi, à une matinée que donnait ma mère, il s'est permis de se présenter et de m'inviter à danser. Le soir…

– Le soir ?…

– Le soir, j'ai attendu, puisque j'avais promis à M. Baratof de le recevoir à minuit. On a sonné, j'ai ouvert et j'ai eu la stupeur de me trouver en présence de monsieur. Il m'a dit qu'il s'appelait Ivan Baratof, m'indiquant d'ailleurs que ce n'était qu'un nom de guerre et qu'il était français. Pas une seconde, je n'ai pensé à une supercherie. Ayant vu mes photographies, il était venu à notre réception de l'après-midi pour me rencontrer et n'être pas pour moi tout à fait un inconnu. Il a été d'une extraordinaire adresse. Comme sa présence, chez moi, à cette heure, m'était un supplice, il m'a offert, ce que j'ai pris alors pour de la générosité, de sortir avec lui. J'ai accepté avec un sentiment de délivrance. Il m'a emmenée – une voiture l'attendait – à un bal russe à Auteuil.

– C'était vous la jeune femme en rouge et blanc qui l'accompagnait ? dit le juge.

– Oui. Là, il m'a fait boire du champagne, sachant que cela me ferait tourner la tête. Il m'a fait danser, il m'a étourdie de paroles habiles, me menant peu à peu où il voulait. Quand il a vu que je n'avais plus ma volonté, qu'une autre moi-même dirigeait mes actes, que j'étais sans défense – profitant d'une rixe au cours de laquelle il m'a protégée contre des gens ivres –, il m'a enlevée dans ses bras et m'a emportée dans sa chambre.

Nelly-Rose s'arrêta encore. Gérard, les yeux baissés, essayait de dissimuler les impressions qu'il éprouvait à cette évocation de leur nuit. Nantas restait impassible. Le juge d'instruction, le sourcil froncé, prit la parole.

– Et cette comédie a été jouée par un homme qui venait, tout probablement, d'en assassiner un autre...

Nelly-Rose tressaillit, toute remuée par le mot redoutable :

– Assassiner..., dit-elle à voix basse.

– Oui, mademoiselle, insista le juge d'instruction. Tout semble prouver...

– Je sais... je sais..., reprit Nelly-Rose, j'ai lu les journaux... Et c'est pourquoi...

– Et c'est pourquoi ?...

Elle réfléchit quelques secondes et s'expliqua :

– Monsieur le juge d'instruction, je suis venue ici, je puis le dire, au hasard, sur un mouvement que je n'ai pu réprimer. Maintenant, je me rends compte... oui, je sais la raison profonde pour laquelle je suis venue... Je suis venue pour protester et pour dire que cet homme n'a pas assassiné M. Baratof.

Il y eut encore de la stupeur et, cette fois, Nantas lui-même ne cacha pas son étonnement.

– Je ne comprends pas, dit M. Lissenay.

– Il n'a pas tué Baratof, j'en ai la conviction, répéta Nelly-Rose avec certitude. Si endurci, si déterminé soit-il, un homme qui vient d'en tuer un autre, un homme qui sait qu'on va découvrir, au matin, le cadavre, un homme qui sait qu'on pourra établir ses relations avec la victime, ne passe par les heures qui suivent le crime à conduire une intrigue d'amour, et, le voulût-il, ne peut avoir assez de sang-froid pour jouer son jeu sans défaillance... Et, toute la nuit, avec moi, cet homme a été d'un sang-froid parfait. C'est à peine si, une ou deux fois, j'ai cru le voir distrait. Peut-être pensait-il à sa rixe avec Baratof. Peut-être pensait-il qu'il serait à mes yeux démasqué le lendemain. Mais c'étaient de fugitifs instants qui s'effaçaient sans laisser de

traces. Vous ne pouvez savoir à quel point il est resté maître de lui. Toute la nuit, sans défaillance, sa conduite a été auprès de moi celle d'un séducteur qui veut réussir par tous les moyens.

– Et c'est ce séducteur que vous venez défendre et que vous chercher à excuser ? dit le juge.

Nelly-Rose se redressa dans un geste de protestation.

– Je ne l'excuse pas de la conduite qu'il a tenue à mon égard. Pour me leurrer, il a pris la place d'un autre. Pour me mettre en son pouvoir, il a joué de mes émotions qu'il suscitait. Par la ruse, en faisant naître en moi la peur, puis en la calmant, puis en me donnant confiance, puis en usant de l'influence qu'il prenait peu à peu sur mon esprit, il m'a, je vous le répète, fait sortir de moi-même. Je suis devenue... ce qu'il voulait que je devienne. Encore une fois, monsieur le juge, un assassin – un coupable –, n'a pas cette lucidité incroyable, cette maîtrise de soi que nul trouble n'affaiblit. Un coupable pense à autre chose qu'à séduire une jeune fille. Un coupable consacre à la fuite, ou à des précautions de protection les heures qui suivent le crime. Un coupable ne serait pas venu me dire « Je suis Baratof », après l'avoir tué. Un coupable ne m'aurait pas conduite à la Pension russe, poursuivant son but, son seul but, qui était d'abuser de moi... Non, maintenant que je sais qu'un crime a été commis, je sais que, quelles que soient les charges, ce n'est pas cet homme qui l'a commis...

– Pourtant, il y a eu discussion violente entre lui et Baratof, observa le juge, il y a eu rixe.

– Monsieur le juge, dit Nelly-Rose, après un instant, je pense que cette discussion, cette rixe, me concernaient.

– Qui vous fait croire cela ?

– Rien de formel. C'est une impression. Je pense qu'il voulait empêcher Baratof de me rejoindre.

– Est-ce vrai ? demanda le juge à Gérard.

– Oui, répondit Gérard, sombre.

– Cela n’empêcherait pas d’ailleurs la possibilité du meurtre, continua M. Lisseray.

– Non, protesta Nelly-Rose. Non, il n’a pas tué ! Il ne serait pas venu me rejoindre ainsi… Réfléchissez !…

– Et vous dites, mademoiselle, qu’il est arrivé chez vous à minuit… Pas plus tard ?

– Oh ! monsieur le juge, je suis certaine de l’heure. Je l’attendais avec tant d’anxiété !

Nul ne pouvait douter de la véracité des paroles de Nelly-Rose. M. Lissenay glissa un regard vers Nantas. Mais, dans son coin, l’inspecteur demeurait immobile, écoutant dans un silence qu’on devinait hostile.

– Et à quelle heure vous êtes-vous séparée de lui ? demanda le juge à la jeune fille.

– Je l’ai quitté à six heures et demie du matin, répondit-elle, mais…

– Mais ?…

Nelly-Rose était pâle, oppressée, presque défaillante. Elle demeurait indécise. Cependant, elle finit par dire :

– Monsieur le juge d’instruction, je n’ai plus rien à révéler. Je vous ai raconté, dans ses détails, les circonstances qui m’ont mêlée à cette affaire. Je vous ai dit mon opinion exacte sur monsieur. Je n’ai rien à ajouter.

Mais M. Lissenay ne lâcha pas prise. Il sentait bien la détresse croissante de la jeune fille, et il s’obstina, impitoyable :

– Il faut parler, mademoiselle. Deux heures, trois heures se sont écoulées après votre sortie du bal... des heures où cet homme est resté près de vous... entre les quatre murs d'une chambre, et nous devons savoir...

Elle se mit à pleurer doucement. Elle avait l'air de supplier : « Je vous en prie..., ne me contraignez pas... c'est une torture que vous m'infligez... En avez-vous le droit ?... » Gérard murmura : « Ne dites pas un mot, mademoiselle. » Elle releva la tête et, s'adressant à M. Lissenay :

– Ce que je vous ai confié ne suffit pas à fixer votre opinion ?

– Ce sont des impressions, des preuves toutes morales. Mais ces preuves morales elles-mêmes sont contredites par la façon même avec laquelle il a agi envers vous.

– Oui, en effet, dit-elle, il faut que j'aille jusqu'au bout de ma confession pour que vous puissiez le juger selon ce qu'il est, et selon ce qu'il a fait. Ne m'en veuillez pas si j'hésite... il y a des choses pénibles...

Elle essuya ses yeux. Son visage prit une expression d'énergie tranquille. Elle se domina dans un effort suprême et prononça :

– Je dirai donc tout, monsieur le juge, et devant lui-même. Eh bien, hier, tout l'après-midi j'avais subi l'influence obsédante de cet homme. Oui, dès la première minute, il m'a inquiétée et troublée. C'est inexplicable, de ma part... J'étais si paisible et si maîtresse de moi ! Mais c'est ainsi. Et lorsque la nuit est arrivée, lorsque nous somme venus à cette fête russe, j'étais déjà conquise. Il m'a emportée dans sa chambre... J'étais sans défense, à sa merci. Il pouvait faire de moi ce qu'il voulait... avec mon consentement. Oui, j'ai honte de l'avouer, j'étais consentante et il le savait. Il savait que je n'aurais pas repoussé ses baisers. Je le lui ai presque dit, tout en le suppliant de me respecter.

« C’est cela qu’il faut bien comprendre, monsieur le juge d’instruction, puisque vous voulez connaître toute la vérité sur lui. C’est cela, c’est un abandon total. Or, il ne m’a pas touchée, monsieur le juge d’instruction... La situation qu’il avait créée, il n’en a pas profité. Il n’y a pas eu lutte. Je n’ai pas eu à me défendre. J’étais sur le divan, sous ses yeux qui m’enlevaient toute force. J’étais à lui s’il l’avait voulu. Je n’étais pas éveillée, mais je ne dormais pas non plus. J’étais incapable de mouvement, mais j’étais consciente... Il m’a regardée longuement. Entre mes cils baissés, j’ai vu changer, s’attendrir l’expression de ses yeux. J’ai vu sur son visage une expression de pitié et de remords. Il avait un genou sur le bord du divan. Il s’est relevé et il s’est éloigné, monsieur le juge... m’épargnant, moi qui ne désirais pas alors être épargnée, et, sans plus me regarder, il s’est assis devant une table, la tête dans ses mains...

« Et là, il s’est, après quelques moments, combien de temps, je ne sais au juste, endormi. Je me suis, alors, moi aussi, assoupie... Une heure après, environ, je me suis réveillée. Il dormait, encore, la tête sur son bras appuyé à la table. Et c’est une des choses qui m’ont le plus émue et qui m’émeuvent encore... Ce sommeil... Le sien et le mien... Nous avons été dans cette chambre, comme des enfants, moi malgré ce que j’avais fait, lui malgré sa conduite. J’ai quitté sans bruit le divan, j’ai pris mon manteau et, doucement, sans l’éveiller, je suis partie. Personne ne m’a vue à la Pension, où tout dormait... Voilà la vérité, monsieur le juge. Vous en tirerez les conclusions qui vous sembleront justes. Pour moi, si je ne lui pardonne pas ses habiletés et sa conduite, je ne peux pas oublier qu’il m’a respectée. Je ne peux pas oublier cela. Je ne l’oublierai jamais.

La voix de Nelly-Rose sombra dans un sanglot qu’elle étouffa. Gérard, sur sa chaise gardait son immobilité de statue ; les yeux baissés, le visage rigide, on sentait que toutes ses forces étaient tendues pour ne pas laisser transparaître son émotion. Le juge, lui, dissimulait mal la sienne.

– C’est tout de même chic, ce qu’elle fait là, la petite, murmura une voix. Ce ne pouvait être que la voix de Nantas, mais Nantas, dans un coin, immobile, ne regardait personne.

– Mademoiselle, c’est tout ce que vous avez à dire ? demanda le juge d’instruction.

– C’est tout, fit avec calme Nelly-Rose, qui s’était reprise. J’ai dit ma conviction..., et j’ai dit toute ma faiblesse, comme c’était mon devoir, pour que vous puissiez comprendre et juger.

M. Lissenay tourna les yeux vers Gérard.

– Vous n’avez rien à répondre à mademoiselle ?

– Rien que ceci (Gérard lui aussi avait repris quelque calme). Je jure sur l’honneur que, quand mon innocence, grâce à elle, aura été reconnue, quand je serai libre, je ne chercherai jamais à la revoir.

Il eut un bref coup d’œil vers Nelly-Rose, mais elle ne le regardait pas, et resta impassible.

– D’autre part, continua Gérard, je vous demande, monsieur le juge, si c’est possible, de ne pas révéler, tout de suite du moins, le nom de mademoiselle, de ne pas mentionner son intervention... Elle ne doit pas être éclaboussée par aucun scandale, et comme le vrai coupable sera certainement bientôt découvert... il sera possible de passer sous silence tout ce qui touche Mlle Destol.

– Mademoiselle, vous pouvez vous retirer, dit M. Lissenay.

Mais Gérard se dressa :

– Un mot encore avant le départ de Mlle Destol, monsieur le juge. J’oubliais... quelque chose de grave. Voici : j’ai été, lors de mon dernier voyage en Russie, il y a quelques semaines, chercher des papiers qui appartiennent à Mme Destol et à mademoiselle.

– Des papiers… Quels papiers ?…

– Des valeurs. Des titres de propriété de mines en Roumanie, un reçu… le tout représentant une somme importante.

– Quelle somme ?

– Je ne sais trop… Dix… vingt millions, peut-être davantage.

– En effet, dit M. Lissenay, la somme est considérable.

Mais Nantas s'était dressé :

– Pardon, monsieur le juge…

Et à Gérard :

– Dans quoi sont-ils, ces papiers ?

– Dans une pochette !

– Nous y voilà, à la pochette. Je le savais bien ! Et vous n'avez pas voulu m'en souffler mot tout à l'heure ! Quel entêté !

– Je ne voulais parler de ces papiers qu'à Mlle Destol, en les lui remettant… Ou plutôt, les ayant remis à Baratof, je m'étais aperçu qu'il voulait se les approprier… C'est à ce sujet qu'il y a eu, cette nuit, entre lui et moi, discussion, puis rixe. Au cours de notre rixe, je les lui ai repris.

– C'était le seul motif de votre querelle ? demanda le juge.

Gérard hésita.

– Il y avait un autre motif…

– Celui d'empêcher Baratof de venir chez mademoiselle ?

– Oui.

– Et vous aviez l'intention de vous substituer à lui ?

– Pas à ce moment-là. J’ai été indécis tout d’abord : ayant les titres dans ma poche, je me demandais par quels moyens je pourrais les remettre à Mmes Destol... C’est alors seulement que, brusquement, j’ai eu l’idée de me substituer à Baratof et d’aller, comme si j’étais lui, voir Mlle Destol qui, je le savais, devait le recevoir. Il me l’avait dit.

– Pourquoi n’avez-vous pas remis ces papiers, la nuit, à Mlle Destol ?

– Déjà, puisque je jouais le rôle de Baratof, je m’étais imposé à elle, en envoyant cinq millions aux Laboratoires, sous la condition que vous savez. Alors par... fatuité si vous voulez, aussi par respect pour elle-même, il me déplaisait d’avoir l’air de proposer, ou d’imposer, même implicitement, un autre marché... plus direct encore, et plus choquant, et de me prévaloir de cet argent que je lui rapportais et qui était à elle.

– Scrupule tardif, vous m’avouerez, et peu explicable.

– Il en est cependant ainsi, monsieur le juge d’instruction. Tout de suite, et malgré la façon dont j’agissais, j’ai senti pour elle quelque chose de nouveau, une sorte de déférence, contraire à ma nature. C’est pour cela qu’après l’avoir amenée dans ma chambre, j’ai eu honte d’abuser de sa confiance. Si elle n’avait pas dormi, peut-être, si elle n’avait pas été dans cet état d’inconscience, et qu’elle eût pu répondre, volontairement, à mes baisers, peut-être... aurais-je cédé à mon désir. Mais, abandonnée comme elle l’était, ne sachant pas ce qu’elle faisait, elle est devenue pour moi inaccessible... presque sacrée.

– Bref, ces papiers ?...

– Je les ai conservés sur moi toute la nuit. Ce matin, comme j’allais en province, je les ai remis à Yégor, le patron de la Pension russe, en un pli cacheté qu’il a mis dans son coffre. Au bout de huit jours, et si je ne lui avais pas donné de contre-ordre, il devait les porter à une adresse que je lui laissais par

écrit, sous enveloppe. Cette enveloppe, vous l'ouvrirez, monsieur le juge d'instruction, et vous y trouverez l'adresse de Mlle Destol.

Gérard tira de sa poche son portefeuille, y prit une carte et, avec la plume du juge d'instruction, la signa.

– Voici ma carte et ma signature, dit-il. Yégor vous remettra les papiers.

Le juge d'instruction prit la carte. Il regardait Nelly-Rose. Celle-ci, toujours impassible, semblait étrangère à l'événement.

– Vous pouvez vous retirer, mademoiselle, dit pour la seconde fois M. Lissenay.

La jeune fille lui fit une inclinaison de tête et, sans une parole, s'en alla. Pas une fois, son regard n'avait rencontré celui de Gérard.

Dehors, sur l'avenue des Champs-Élysées, Nelly-Rose marcha quelques instants vers l'Arc de triomphe. Elle était infiniment lasse. Elle avançait avec une lenteur croissante. Qu'allait-elle faire et dire chez elle ?

Et soudain, cette idée de rentrer, de parler à sa mère, de lui donner, ainsi qu'à Valnais, des explications, et de subir un fastidieux interrogatoire, lui parut intolérable.

Sa décision fut immédiate. Elle entra dans un bureau de poste et envoya ce pneumatique à Mme Destol :

Maman chérie,

Pardonne-moi toute la peine que je t'ai faite et ne m'en veuille pas si j'éprouve le besoin de rester seule quelques jours. Ce sera pour toi et pour moi un repos qui nous est indispensable à l'une et à l'autre.

Dès mon retour, lundi prochain après-midi, je te dirai toute la vérité et j'espère bien pouvoir t'apprendre que nous sommes sur le point de devenir riches…

De tout mon cœur, maman chérie…

Nelly-Rose prit ensuite un taxi, acheta dans un grand magasin un sac et les objets de toilette indispensables, et se fit conduire sur la rive gauche, le long du Jardin des Plantes, où elle connaissait une petite pension de famille qu'une de ses amies avait habitée.

Quelle joie de pouvoir enfin être tranquille et de se promener chaque jour, loin des yeux et loin de tout, dans le vieux jardin solitaire !…

Chapitre 4

La chasse

Après le départ de Nelly-Rose, il y eut dans la pièce un moment de silence. Le juge d'instruction semblait hésitant. L'innocence de Gérard ne faisait guère de doute pour lui, mais que pensait Nantas ?

Et, justement, l'inspecteur Nantas intervenait :

– Tout ça, dit-il à Gérard, c'est très joli. Mais c'est un peu du sentiment... Des impressions de jeune fille, je ne dis pas, ça a sa valeur... « Il n'a pas tué »... Bon... C'est son opinion à cette petite... Mais, tout de même, au fond, tout ça n'empêche pas que vous avez très bien pu, même sans le vouloir, même avec de bonnes intentions, tuer Baratof au cours de la rixe... Oui, je répète, même sans le vouloir...

– J'affirme que je l'ai laissé parfaitement vivant. D'ailleurs, il a été égorgé. Je n'avais sur moi aucune arme qui me permît...

– Vous aviez toujours un gentil petit browning qu'on vous a vu au bastringue d'Auteuil. Je sais bien... Les rues ne sont pas sûres. Mais bon, admettons pour un moment. Alors, racontez, selon vous, ce qui s'est passé ?

– Eh bien – Gérard fit un effort pour être clair, précis, et ne rien oublier sans toutefois rien dire d'inutile –, eh bien ! Baratof et moi, nous avions déjà eu un commencement de discussion au sujet des titres. Quand je suis revenu à onze heures, le soir, j'ai trouvé Baratof prêt à sortir pour aller où vous savez, j'ai voulu l'en empêcher. Je lui ai aussi reproché de vouloir s'emparer de

la fortune de Mme Destol. Il l'a avoué avec cynisme. Il m'a provoqué. Il s'est jeté sur moi. Nous avons lutté. Je l'ai terrassé. Il était étourdi de sa chute, mais sans la moindre blessure. Je l'ai bâillonné, ligoté avec les courroies de sa couverture de voyage, pour qu'il fût incapable de bouger de toute la nuit. Son étourdissement ne dura qu'un moment. Il revint à lui, parfaitement vivant, je vous le répète. Je voyais ses yeux qui me fixaient, chargés de haine et de rage, et il s'agitait convulsivement. Je l'ai donc, pour plus de sûreté, attaché au pied du lit. J'avais pris, dans la poche intérieure de son gilet, la pochette contenant les papiers. Je suis alors descendu. Sortant de l'hôtel, durant quelques minutes, réfléchissant ainsi que je vous l'ai dit, j'ai marché sur l'avenue... je me suis même arrêté à une terrasse – un nouveau bar dont j'ignore le nom –, mais tout de suite j'en suis parti, décidé à profiter de la situation... à aller chez Mlle Destol, en me faisant passer pour Baratof.

– Vous affirmez n'avoir rien pris que les titres à Baratof ? demanda M. Lissenay.

– Je l'affirme, monsieur le juge d'instruction. Et puisque vous dites qu'il a été dépouillé de son argent et de ses bijoux, celui qui l'a dépouillé est celui qui, après mon départ, l'a tué.

Nantas, ici, intervint encore :

– Si c'est vrai, il faut reconnaître que vous lui avez bougrement facilité la besogne, au voleur et à l'assassin, en laissant le Baratof bâillonné et ligoté des pieds à la tête.

Gérard ne répondit pas sur-le-champ. Il avait eu déjà cette pensée, et elle lui faisait horreur.

– Monsieur le juge, dit-il soudain, quels qu'aient été mes torts et mes imprudences, je suis innocent du meurtre de Baratof. Je sens que vous me croyez... Mais, pour la justice, pour moi, pour que mon innocence éclate, indéniable, aux yeux de tous, il faut retrouver le vrai coupable !

– C’est une bonne idée, prononça Nantas, à demi sérieux, à demi gouailleur. Comment est-ce que vous vous y prendriez ? Dites voir un peu.

Gérard l’observa. Cet homme lui inspirait peu de sympathie. En cet homme il voyait un adversaire le plus dangereux et le plus acharné à le croire coupable. Pourtant, il le distinguait impartial, prêt à admettre la vérité si elle s’imposait à son esprit soupçonneux et sceptique par profession.

– Monsieur l’inspecteur, ce n’est pas à moi de chercher. C’est votre métier. Et c’est de vous et de votre expérience que peut venir toute la lumière. Au fond, je suis persuadé que votre certitude à mon égard n’est plus la même. Je vous supplie d’agir, monsieur l’inspecteur.

Nantas parut flatté. Il arpenta la pièce de long en large, les mains au dos. Puis, s’arrêtant net, il dit, d’un ton bourru.

– Aussi, diable ! pourquoi n’avez-vous pas parlé tantôt ? Si vous m’aviez fourni les explications que je vous demandais avec insistance et que vous venez de fournir, nous n’en serions pas là.

– Je ne comprends pas, monsieur l’inspecteur...

– Mais si, mais si, nous avons perdu du temps.

Il reprit sa promenade, indécis et grognon. Puis, de nouveau, il revint vers Gérard, et, brusquement, lui tendit la main.

– Faisons la paix, voulez-vous ?

– Oh ! très volontiers fit Gérard, qui n’eut pas l’air de remarquer le changement d’attitude du policier.

– Et puis, voyons, repartit Nantas, essayons de démêler la situation, hein ? Somme toute, quelles preuves a-t-on contre vous ? Récapitulons. Votre querelle avec Baratof ? Vous en avez dit le motif et ça ne paraît pas invraisemblable. Les titres que

vous lui avez pris ? Vous avez expliqué l'affaire. Reste la disparition des bijoux et de l'argent.

– Faites une perquisition chez moi, dit Gérard.

– C'est déjà fait, ricana Nantas. Donc, à ce propos, quitus. Seulement, il y a la preuve principale. C'est qu'entre le moment où vous êtes sorti de chez Baratof et celui où on l'a trouvé zigouillé, personne n'est entré.

– Qui dit cela ? demanda Gérard.

– Le garçon d'étage. Il est formel.

Gérard se récria :

– Mais il peut se tromper, cet homme !

– Non, dit Nantas, nettement. Mais il peut mentir.

– Hein !

– Dame ! Quand un mossieu accuse quelqu'un d'avoir fait quelque chose que ce quelqu'un n'a pas faite, n'a-t-on pas le droit de se demander pourquoi ledit mossieu accuse ?

Gérard murmura :

– C'est vrai, après tout… Car enfin, étant seul, à proximité de la porte, il n'avait qu'à franchir quelques mètres d'un couloir désert… Ah ! quel dommage qu'on ne l'ait pas surveillé depuis !

Du coup, Nantas eut un petit rire sec.

– Ah ! ça, voyons, mon petit ! Vous me croyez jeune ! Tout de même, hein ?… Depuis ce matin, dix heures, qu'il a quitté d'ici, je le fais filer, moi, le garçon d'étage, le nommé Manuel !…

Le juge d'instruction et Gérard semblèrent stupéfaits.

– Ben oui, quoi ? continua Nantas. Il y avait toutes les preuves contre vous, l'homme de la rixe, et je vous croyais, dur

comme fer, coupable. Mais, pour votre gouverne, en police, j'ai un principe... Jamais négliger aucune piste, même secondaire. Subséquemment, tout en fonçant sur vous, je faisais prendre en filature le nommé Manuel. Conclusion...

– Conclusion ? interrogea M. Lissenay, qui avait suivi avec amusement l'argumentation du policier et les phases de son revirement.

– Conclusion... C'est la même que la vôtre, monsieur le juge. On a fait fausse route, et il n'y a plus une minute à perdre. Aussi je vous demande de bien vouloir m'adjoindre un collaborateur.

– Qui donc ?

– Un gars solide, d'aplomb sur ses jambes, qu'a un cran de tous les diables et de la jugeote.

– Mais, enfin, qui ?

– Le sieur Gérard, ici présent. Ni le parquet ni la Sûreté ne songent à le retenir, n'est-ce pas ? Dans ce cas-là, donnez-le moi. À nous deux, ça va ronfler, n'est-ce pas, camarade ?

Dès cet instant, Gérard ne quitta plus Nantas. Infatigable lui-même, il s'étonnait de l'activité du policier. Nantas ne semblait pas soumis aux besoins physiques des autres hommes. Il mangeait à peine. Il ne dormait pas. Avec lui, Gérard passa, sans en être gêné d'ailleurs, deux journées de jeûne presque absolu et d'insomnie totale. Le but à atteindre, pour Nantas, c'était la découverte de la vérité dans l'affaire du Nouveau-Palace, et à ce but Nantas sacrifiait tout... même les apéritifs.

Ils parlaient peu. Les découvertes qu'ils firent ensemble, ils n'éprouvaient pas le besoin de se les communiquer. L'un et l'autre en comprenaient en même temps l'intérêt ou la vanité. Les difficultés de l'enquête provenaient de la façon d'agir, fort

louche, mais fort habile, du garçon d'étage. Manuel n'était jamais de service, au Nouveau-Palace, que la nuit. À dix heures du matin, il sortait et rentrait à cinq heures du soir. Or, malgré l'extraordinaire expérience de Nantas et de ses agents dans les filatures, le garçon d'étage, Manuel, qui se méfiait, bien que ne se sachant pas poursuivi, arrivait toujours à dépister la meute des limiers.

Où allait-il ? Que faisait-il ? Ce n'est que le troisième jour qu'un résultat fut obtenu.

– Maintenant, mon vieux Gérard, dit Nantas dans le bar voisin du Nouveau-Palace où ils se trouvaient, nous pouvons marcher. 1° un client qui n'a rien à se reprocher ne se défile pas de la sorte ; 2° nous savons, par un bout de conversation entendue, que le sieur Manuel fait partie d'une bande, qu'il y a eu des vols commis dans l'hôtel depuis qu'il y est employé, et qu'un des recéleurs de la bande est un type qui demeure dans les environs de la rue d'Aboukir et qui, justement, vient de se défaire, pour une bouchée de pain, d'un lot de bijoux russes. Ça me suffit. Je cours chercher un mandat contre notre homme. Il vit à l'hôtel. À six heures, avant la nuit, nous montons dans sa chambre. D'ici là...

– D'ici là ?

– Ouvre l'œil... Bon, voilà que je tutoie. Tu m'en veux pas ?... Quand on travaille ensemble... Mais faut pas qu'il s'esbigne, hein ?

Les événements se déroulèrent autrement que ne l'avait prévu Nantas, et d'une façon beaucoup plus rapide.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le départ de Nantas, que Gérard vit surgir du Nouveau-Palace, par la sortie réservée au personnel, un homme jeune, de petite taille, en qui

il reconnut le garçon d'étage. Il portait deux valises, et, tout de suite, héla un taxi qui passait.

Gérard songea aussitôt, employant l'expression de Nantas : « Il s'esbigne. Si je ne m'en mêle pas, adieu. »

Il courut sur le trottoir opposé. Manuel avait placé ses deux valises et montait dans l'auto en jetant au chauffeur :

– Gare du Nord.

– À la Préfecture de police, 36, quai des Orfèvres, ordonna Gérard qui, bousculant le garçon d'étage, sautait près de lui, refermait la portière, saisissait de sa main droite le poignet de l'homme et le tordait.

Manuel cria de douleur et voulut se débattre.

– Pas un geste, commanda Gérard. Si tu bouges, si tu essaies de descendre, je te casse le bras.

La voix était si impérieuse, l'étreinte si violente que Manuel demeura inerte. Il voulut parler, protester, Gérard le rembarra :

– Pas un mot ! Inutile. Tu t'expliqueras à la Sûreté.

Un quart d'heure plus tard, quand ils arrivèrent à la Sûreté, et que Gérard eut remis entre les mains de Nantas le garçon d'étage, celui-ci se trouvait dans un tel état de prostration que, de lui-même, avant même d'être interrogé, il bredouilla :

– Ben oui, c'est moi. Je savais que le Russe avait des valeurs et des bijoux. Alors j'ai tenté le coup et quand celui-là – il désignait Gérard – fut parti je suis entré, je comptais trouver Baratof endormi dans la seconde pièce. Il était debout dans la première, il avait, aux poignets et aux chevilles, des courroies qui pendaient... et il était en train d'enlever une serviette qui le bâillonnait. Il a compris pourquoi je venais... Il m'a sauté dessus. Nous nous sommes battus... il a été le plus fort... J'étais par terre... lui, sur moi, qui m'écrasait... Alors, dame, je ne sais pas

trop comment ça s'est fait… Mais j'avais pas l'intention de jouer du couteau quand je suis entré… Je voulais seulement le dévaliser… Quand j'ai vu qu'il était mort, j'ai fouillé son portefeuille, ses valises… j'ai enlevé les courroies de ses poignets, pour que ça n'ait pas l'air drôle qu'on l'ait attaché avant de l'égorger… Vous comprenez, le coup était sûr, il s'était battu avec son ami, on les avait entendus… Donc, l'assassinat…

– Donc, tu avais bien l'intention, en entrant, d'assassiner, ricana Nantas. Allons, ouste, tu es cuit !

Il se tourna vers Gérard :

– Comme ça, vous voyez, dit-il en confidence, puisque le Baratof était déficelé avant, vous n'êtes responsable de rien du tout.

– Dieu merci ! murmura Gérard.

Ils eurent tort d'échanger ces quelques paroles et de relâcher leur attention. Manuel en profita. Tirant de sa poche un browning, il en mit le canon dans sa bouche. La détonation retentit. Il tomba, mort.

– C'est une aubaine pour vous, le suicide de Manuel, dit Nantas à Gérard, lorsqu'ils se quittèrent. L'affaire va être classée. Votre nom ne sera même pas prononcé – et encore moins celui de Mlle Destol. Où allez-vous, maintenant ?

– Je prends le train cette nuit et rejoins ma mère.

– Eh bien, camarade, vous lui souhaiterez bien le bonjour, à votre maman, et vous lui direz de ma part qu'elle a un rude fils ! Fichtre, vous êtes d'aplomb sur vos jambes, vous ! Un mot encore. Je me suis trompé sur vous, au début. Vous ne m'en voulez pas ?

– Pouvez-vous demander cela ? dit Gérard dans un élan spontané.

Ils se serrèrent la main amicalement. Ils se connaissaient peu, mais ils avaient appris, en quelques jours, à s'estimer.

Libéré de tout soupçon, définitivement hors de cause, Gérard, fidèle à sa parole, n'essaya pas de revoir Nelly-Rose. Il se donna la mélancolique satisfaction de passer sur la place du Trocadéro, regarda la fenêtre de la jeune fille et s'éloigna, lui disant un éternel adieu.

Deux heures après, il était dans le train de nuit qui l'emportait vers la Normandie. Il allait voir sa mère qu'il n'avait pas vue depuis quatre ans, sa mère qui l'adorait et dont l'affection confiante avait toujours été pour lui, aux pires heures de sa vie, comme un réconfort. Auprès d'elle, dans la petite ferme qu'elle faisait valoir elle-même depuis la mort de son mari, il trouverait, une fois de plus, le repos pacifiant.

Et il songeait aussi, il songeait surtout à Nelly-Rose.

Chapitre 5

Je vous attendais

– Mon Dieu ! c'est affreux, cette incertitude, gémit Mme Destol. Mon bon Valnais, c'est affreux... Pourquoi est-elle partie ? Va-t-elle revenir comme elle le dit dans son pneumatique ? Elle prétend qu'elle a besoin de solitude et de repos... Qu'est-ce que cela cache ? Qu'en pensez-vous, Valnais ?

Démoralisée, anxieuse, Mme Destol regardait Valnais avec détresse. Il était assis en face d'elle dans le boudoir de Nelly-Rose. C'était le lundi après-midi, date fixée par la jeune fille pour son retour, et tous deux l'attendaient.

Valnais, malgré les soucis que lui causait la conduite singulière de Nelly-Rose, voulait être optimiste.

– Chère madame, il est naturel que Nelly-Rose, après les profondes émotions qui l'ont bouleversée, ait désiré vivre quelques jours à l'écart. Nous allons la voir paraître d'un moment à l'autre. Elle vous expliquera tout, selon sa promesse.

– Dieu vous entende, Valnais ! Mais, malgré moi, voyez-vous, je me demande par moments si ce besoin de solitude n'a pas une autre explication.

– Quelle explication, chère madame ?

– Qui vous assure que Nelly-Rose n'a pas voulu rejoindre cet infâme Gérard et que, pendant que nous l'attendons ici, elle n'est pas avec lui, comme en ce matin épouvantable ?...

– Vous êtes folle ! cria sans respect Valnais bouleversé.

– Oui, ma pauvre tête s'égare... Mais, Valnais croyez-moi, on peut tout redouter quand il s'agit de faiblesses féminines et d'entraînements sentimentaux. Ainsi, tenez... – Elle allait citer un ou deux exemples tirés de ses aventures passées. Elle s'arrêta à temps et dit seulement : Non, Nelly-Rose est incapable... je veux le croire... Mais, comme cette enfant est étrange et mystérieuse ! Que signifie cette allusion à la richesse qu'elle m'annonce pour nous ? Là non plus, je ne comprends pas.

– Je crois comprendre, moi, dit Valnais. Votre fille a décidé d'accepter ma demande en mariage. C'est la seule explication possible à la phrase de son pneumatique. Dans le bouleversement où ces dramatiques événements l'ont jetée, elle a compris la valeur de mon amour sûr, paisible, dévoué, qui lui fera une existence honorable et digne d'elle, entre vous, sa mère, et moi, son époux.

Il parlait avec conviction, mais cependant il était ulcéré en pensant à ce qui s'était passé en cette nuit mystérieuse du 8 au 9 mai, et à ce qui s'était passé depuis. Il n'aurait pas affirmé que Nelly-Rose eût commis des actes irréparables, mais il n'était pas sûr du contraire...

Mme Destol, sans se rendre compte des tourments jaloux qu'il éprouvait, s'accrocha, non sans maladresse, à cet espoir qu'il formulait et auquel, malgré tout, elle ne croyait guère.

– En effet, en effet, Valnais, vous avez raison de l'excuser et de l'absoudre. Elle est inconsidérée, elle se laisse aller à des imprudences qui semblent coupables... mais il ne faut pas lui en tenir rigueur. Mariée avec vous, elle sera sage. Mais où est-elle à présent ? Mon Dieu, où est-elle ? L'heure passe... Valnais, mon ami, je suis sûre qu'elle veut vous épouser... Sans cela...

Elle s'interrompit, se dressa, pâle, crispée. Il y avait dans la serrure un bruit de clef. La porte s'ouvrit : Nelly-Rose entra.

– Ma petite ! Ah ! mon Dieu, ma petite ! C'est toi ! s'écria Mme Destol.

Et, succombant à de longues émotions, elle s'affaissa sur le divan, en proie à une violente crise nerveuse.

Valnais se précipita, lui fit respirer de l'éther...

Stupéfaite d'être accueillie ainsi, Nelly-Rose restait debout, immobile, sur le seuil. Elle balbutia :

– Mais qu'y a-t-il ? Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

– C'est votre pneumatique et votre disparition... indiqua brièvement Valnais, absorbé par les soins qu'il donnait à Mme Destol.

– Mon pneumatique ? ma disparition ? répéta Nelly-Rose. Ah ! voyons, ce que j'ai écrit était clair pourtant !

Elle ne comprenait pas. Elle rentrait si joyeuse, affranchie de tout souci et de tout souvenir pénible ! Ces jours de solitude dans un quartier lointain, de vie régulière dans la petite pension où elle était inconnue, de calmes promenades à pied dans les vieilles allées du Jardin des Plantes, lui avaient fait tant de bien !

Mme Destol, cependant, revenait à elle. Elle se dressa, prit sa fille par le bras, la regarda dans les yeux et lui dit avec solennité :

– Nelly-Rose, mon enfant, maintenant il faut me dire la vérité... Depuis trois jours, je ne vis plus. Je veux savoir, ma petite fille ! Dis-moi ce qui s'est passé entre toi et ce misérable pendant cette horrible nuit !... Valnais, dites-lui qu'il faut qu'elle avoue la vérité !

Mme Destol s'arrêta. Elle fixait sur sa fille des yeux suppliants. Valnais fit un geste d'impuissance désolée.

Nelly-Rose, assise en face d'eux, se mit à rire.

– Ma pauvre maman, mon bon Valnais, ne soyez pas si tragiques…

Mme Destol eut un mouvement d'impatience :

– Je ne suis pas tragique, Nelly-Rose… Je suis une mère angoissée… Ma pauvre petite, je ne t'ai peut-être pas toujours montré assez mon affection. Je ne t'ai peut-être pas assez surveillée. Je ne t'ai peut-être pas suffisamment mise en garde contre les hommes, qui sont tous des misérables – pas vous, Valnais, vous êtes l'exception. Hélas ! Nelly-Rose, j'en suis bien punie !… Mais parle, dis-moi la vérité… que s'est-il passé ?…

Nelly-Rose était toujours souriante : « Eh bien maman, puisque tu tiens à le savoir… En cette nuit mémorable, j'ai eu une conduite très dévergondée et très innocente en somme… avec ce misérable, comme tu dis, qui n'est pas du tout un misérable, j'ai couru les bals publics, ou à peu près publics, j'ai bu du champagne, j'ai suscité l'admiration d'ivrognes moscovites contre lesquels il m'a défendue… Et après, il m'a emmenée dans sa chambre.

– Dans sa chambre ! Quelle horreur ! gémit Mme Destol, pendant que Valnais faisait un geste d'épouvante. Alors, tu étais dans sa chambre tandis que nous étions dans la cour, au bas de l'escalier, et que je tenais un revolver en main pour tuer ce bandit ?

– Je ne sais où tu étais, maman, mais je sais que je me trouvais dans sa chambre, et que tu aurais eu bien tort de le tuer.

– Et combien de temps es-tu restée près de lui ?

– Deux heures… trois heures.

– C'est effrayant… Et pendant ce temps ?…

– Pendant ce temps ? Eh bien, voilà, j'ai dormi, dit Nelly-Rose.

– Comment cela, dormi ? demanda Mme Destol.

– Mais, comme on dort, maman. En fermant les yeux.

– Et... lui ?

– Lui. Eh bien, il dormait aussi, appuyé à une table... Oui, ce misérable, ce bandit, comme tu disais tout à l'heure, s'est finalement conduit avec moi comme le plus généreux et le plus loyal des hommes...

– C'est vrai ? tu me le jures ? Il n'y a rien eu d'autre ?

– Maman, tu sais bien que je ne mens jamais...

– Mais, enfin, c'est un imposteur, un aventurier. On ne sait même pas son nom..., les journaux l'ont dit...

– Quel que soit son nom, c'est celui d'un honnête homme. Il a été complètement lavé du soupçon qui a, un moment, pesé sur lui... Tu as bien vu que le vrai coupable, arrêté, a avoué et s'est tué. Quant à la rixe avec Baratof, qui était vraiment, lui, un misérable, elle a eu lieu pour me protéger.

– N'importe, ce Gérard est un fourbe. Il s'est fait passer pour un autre.

– Il a eu tout à fait tort et je ne saurais trop l'en blâmer... À part cela, c'est un honnête homme, maman.

– Honnête ou non, après tout, je m'en moque, s'écria Mme Destol. L'essentiel, c'est que tu ne le revoies pas, et que tu tiennes ton engagement, Nelly-Rose.

– Quel engagement ?

– Enfin, quoi, celui que tu as pris envers notre excellent ami Valnais.

– Mais je n'ai pris aucun engagement envers lui… N'est-ce pas, Valnais ?

Celui-ci balbutia :

– Tout de même… votre promesse…

– Mais oui, Nelly-Rose, reprit Mme Destol… la phrase de ton pneumatique est très claire… quand tu dis que nous sommes sur le point de devenir riches. Je ne vois pas comment nous pourrions devenir riches si tu ne te maries pas ?

– Avec Valnais ?

– Évidemment.

Nelly-Rose se mit à rire de bon cœur et dit à sa mère :

– Il y a un autre moyen, maman, et beaucoup plus simple.

– Ah !… Lequel ?…

– C'est de faire fortune nous-mêmes… ou plutôt de retrouver notre fortune.

Mme Destol l'observa.

– Notre fortune ? Quelle fortune ?

– Celle qui était perdue…

– Et tu l'as retrouvée, toi ? chuchota Mme Destol, la voix altérée.

– Pas moi, mais quelqu'un.

– Quelqu'un ?

– Maman, si ce quelqu'un avait retrouvé en Russie, après les avoir cherchés, nos titres de Roumanie, le reçu, qui est la preuve de l'achat et du règlement, enfin, tous les documents nécessaires, et que ce quelqu'un les ait rapportés pour nous les

remettre, dis maman, est-ce que ce serait un honnête homme à tes yeux ?

– C'est lui ?... c'est lui qui a fait cela ? bégaya Mme Destol.

– C'est lui, maman. Et c'est pour arracher ces papiers à Baratof, qui voulait nous les voler, qu'il s'est battu avec lui...

– Nelly-Rose... voyons, voyons... – Mme Destol haletait – c'est sérieux ?

– Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Au lieu de garder ces millions comme il le pouvait, il a tout remis à la justice pour que cela nous soit restitué.

– Mais c'est... c'est ahurissant, bouleversant. Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ? Pourquoi ne pas me l'avoir écrit ?

– Je voulais être sûre.

– Et tu es sûre ?

– Mon Dieu, oui, dit Nelly-Rose gaîment. Je viens de chez M. Lissenay, juge d'instruction, et il m'a remis le paquet. Il est là, sur cette table, où je l'ai posé en entrant.

Mme Destol porta la main à son cœur. Elle suffoquait. Allait-elle se trouver mal ? Non. Elle réagit, s'empara du paquet, essaya de le déficeler, n'y parvint pas et s'enfuit dans sa chambre où elle s'enferma.

Après son départ, il y eut un petit silence.

– Pauvre maman, dit Nelly-Rose, j'aurais dû la prévenir plus doucement. Mais je ne pensais pas que ma lettre fût si obscure. Ainsi, Valnais, vous avez supposé ?...

Elle se tut. Valnais, décontenancé, ne savait que répondre. Enfin, il se leva et dit :

– Adieu, Nelly-Rose.

– Adieu ? Pourquoi adieu ? Vous partez ?

Il eut un sourire désolé.

– Que ferais-je ici désormais, Nelly-Rose ? Vous ne m'avez jamais aimé... et je n'ai même plus l'espoir d'un peu de tendresse, puisque...

– Puisque ?...

Il lui prit la main doucement, et prononça :

– Nelly-Rose, vous vous rappelez une conversation que nous avons eue après la séance du Comité des laboratoires ? Tout en plaisantant, vous m'avez dit que vous espériez bien retrouver votre fortune et que vous rêviez parfois de quelque personnage héroïque et fabuleux, vêtu de velours et chaussé de bottes, qui, à travers mille dangers, se dévouerait à votre cause et réussirait. Le miracle a eu lieu. La chimère est devenue une réalité.

– Et alors ?

– Alors, je ne peux pas lutter contre un héros de roman.

– Vous n'avez à lutter contre personne, Valnais.

– Si, puisque vous l'aimez.

Nelly-Rose fut indignée, et protesta, toute rougissante :

– Qu'est-ce que vous avez dit, Valnais ? De quel droit vous permettez-vous ?... Comment ! un homme que je n'ai vu que quelques heures ?...

– Oui, mais dans de telles conditions que jamais plus vous ne pourrez vous délivrer de ce souvenir. Il est, il sera l'homme de votre vie. De cette vie, moi, Nelly-Rose, je ne fais plus partie... Et je ne peux plus rester... je ne le peux plus. Adieu, Nelly-Rose. Je vous ai beaucoup aimée...

Son ton était triste et sincère. Pour la première fois, Nelly-Rose le trouva sans ridicule et fut émue.

– Au revoir, Valnais. Vous resterez mon ami, n'est-ce pas ?

– J'essaierai, Nelly-Rose... Adieu...

Il alla vers la porte. Au seuil, il se retourna pour la voir une fois encore, puis sortit...

Nelly-Rose garda de cet entretien une impression de gêne qui se traduisit, les jours suivants, par un nouveau besoin de solitude et d'inaction. Tout travail lui devint impossible. Elle n'alla plus au laboratoire. Elle demeurait chez elle, à rêvasser. Certes, elle n'admit pas un instant que l'affirmation de Valnais fût véridique. Non, elle n'aimait pas ce Gérard et n'éprouvait pour cet inconnu que des sentiments de reconnaissance.

– Non, non, répétait-elle à mi-voix... Non, je ne l'aime pas. On n'aime pas un monsieur qui s'est conduit de telle sorte, un monsieur qu'on ne connaît pas et qui sort d'on ne sait où. Non, je ne l'aime pas. Mais, enfin, il est évident que notre vie, à maman et à moi, est changée grâce à lui. Maman revit. Elle est heureuse, riche...

La jeune fille, maintenant que l'orage s'en était allé, voyait les choses sous un autre aspect. La conduite de Gérard ne lui paraissait plus si coupable. Elle pensait beaucoup moins à ce qu'il avait fait de mal qu'à ce qu'il avait fait de bien, et à ce qui méritait peut-être mieux que de la rancune et du silence. Parfois, elle pensait à lui écrire.

Un jour, sans trop réfléchir, elle se fit mener à Auteuil, devant la Pension russe, entra, et, dans le bureau, vit le patron qui s'y trouvait seul.

– Vous me reconnaissez ? dit-elle – et elle n'éprouvait aucun embarras. Je suis venue ici le soir du bal avec M. Gérard. Vous êtes son ami, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Yégor. Il m'a sauvé la vie, là-bas. C'est le plus courageux et le plus généreux des hommes.

– Je le sais, dit Nelly-Rose. Il a quitté Paris, n'est-ce pas ?

– Oui.

– J'ai besoin de savoir où il est. Je voudrais lui écrire.

Yégor la regarda. Il sentit qu'il n'y avait aucun piège dans cette demande et que le motif n'en pouvait être que loyal.

– Il ne m'a pas donné son adresse, dit-il, sans poser de questions à Nelly-Rose, mais je sais qu'il est auprès de sa mère en Normandie.

– Et comment se nomme sa mère ? En quelle ville habite-t-elle ?

– Il ne me l'a jamais dit. Cependant, lors de ses précédents séjours, et encore cette fois-ci, il a reçu, à plusieurs reprises, des lettres, d'une écriture un peu tremblée, comme l'écriture d'une femme âgée, et au dos de l'enveloppe, il y avait – je n'ai aucune raison de le cacher : Envoi d'Énouville, Seine-Inférieure. C'est cela, certainement.

– Oui, il n'y a pas de doute. Je vous remercie de tout mon cœur, dit Nelly-Rose en lui tendant la main.

Nelly-Rose n'écrivit pas à Gérard.

Une semaine passa encore. Puis une autre. Elle continuait à rester chez elle, toujours nonchalante et rêveuse. Un après-midi, la mère de Nelly-Rose dut s'absenter de Paris, pour un très court voyage en province, où la réclamaient ses intérêts.

Le matin qui suivit, subitement, et sans que son acte fût le résultat d'une longue délibération, Nelly-Rose alla prendre au garage son auto, qu'elle avait rachetée à Valnais.

Elle sortit avant huit heures. À onze heures et quart, elle dépassait Yvetot. Le village d'Énouville se trouvait à quelques kilomètres à l'ouest de cette ville. À l'entrée du village, elle laissa son auto devant une auberge.

Elle passa devant l'église au moment où en sortait le curé, grand vieillard à la figure rubiconde et à triple menton, au regard plein de bonhomie et de finesse.

– Est-ce que je puis vous demander, monsieur le curé, si vous avez, parmi vos paroissiens, un jeune homme du nom de Gérard ?

Le prête saisit avidement cette occasion de bavarder et répondit avec effusion.

– Gérard d'Énouville ?

– Énouville, c'est le nom du village...

– C'est celui du petit Gérard ! Il est revenu justement chez sa mère, ces temps-ci. Encore hier, je lui disais : « Ce que vous avez forci, mon petit Gérard ! ». Tenez, on voit d'ici les tourelles de son château.

– Ils ont un château ? dit Nelly-Rose, abasourdie.

– Oh ! bien délabré, depuis que le père de Gérard est mort à la guerre, laissant des affaires si embrouillées que Mme d'Énouville n'a pu payer les dettes qu'en vendant tous les meubles, et qu'elle habite une petite ferme, celle qui est au bout du chemin creux.

– Mais, son fils ?

– Son fils, qui est tout le temps en voyage, voudrait bien qu'on restaure le château, et il envoie souvent de l'argent. Mais la maman met tout de côté, pour le jour où il se mariera.

– Elle veut donc qu'il se marie ?

– Si elle le veut ! Une demoiselle qui entrerait ici serait la bienvenue, pourvu qu'elle soit jolie, bonne, et qu'elle aime le petit Gérard plus qu'elle-même. En attendant, il travaille.

– Il travaille ?

– Oui, aux champs, comme un paysan… tandis que sa mère s'occupe de la basse-cour et du verger… Vous la connaissez ?

– Pas encore. Mais j'ai eu l'occasion de rencontrer son fils.

– Eh bien, mon enfant, vous verrez une sainte et digne femme. Tenez, prenez le raccourci.

Saluant le prêtre, et souriant gentiment, elle suivit un sentier qui courait à travers les blés et les avoines vertes. Deux rangées de hêtres surmontaient un talus et bordaient le verger et la ferme. La barrière n'était pas close. Nelly-Rose entra dans la cour déserte, animée de pommiers et de poiriers, et dominée, au haut d'une pente, par une longue bâtisse à colombage et à toit de chaume. Presque toutes les portes en étaient ouvertes ainsi que les fenêtres, et le soleil tombait dru sur un seuil hérissé de cailloux taillés et inégaux.

Nelly-Rose vit une vaste pièce qui servait de cuisine et de salle. Le fourneau était tout rouge. Trois couverts étaient mis.

Elle longea la façade. Une chambre s'ouvrait à l'extrémité. Dans l'ombre, elle aperçut une page de journal épinglée au mur et reconnut la page de la *Revue polonaise* avec ses trois portraits. Hardiment, elle entra, s'approcha. Une petite photographie était fixée au-dessous. L'ayant détachée, elle lut « Nelly-Rose à dix ans ».

Elle dut s'asseoir un instant, toute frémissante. Et elle avait l'impression qu'elle ne vivait pas dans la réalité, mais que tout se passait comme dans un conte de fées. N'est-il pas juste d'ailleurs qu'il en soit ainsi parfois et que la vie, à certaines minutes, prenne l'aspect d'une féerie merveilleuse ?

Mais un bruit de roues pesantes se faisait entendre du côté de la barrière, et elle sortit aussitôt. C'était une charrette de foin qui rentrait, conduite par Gérard, tête nue, en bras de chemise et en pantalon de treillis bleu, et qui marchait en tenant le cheval par la bride. Il ne vit pas Nelly-Rose, au seuil de la chaumière, et se dirigea vers les communs. Un petit chien à longs poils l'accompagnait.

Nelly-Rose avança peu à peu. Gérard débouclait le harnais et la bride. Mais le chien galopa jusqu'à Nelly-Rose et se mit à japper, ce qui attira l'attention de Gérard.

Il n'eut pas un geste, pas une exclamation. Le harnais lui tomba des bras, tandis que le cheval rentrait seul à l'écurie. Nelly-Rose, qui continuait d'avancer, se trouvait maintenant à quelques pas du jeune homme. Elle s'arrêta, le cœur serré, et elle était surprise de constater que Gérard avait recouvré tout de suite son sang-froid, qu'il ne semblait pas ému, et qu'il riait en la regardant avec une tendresse infinie.

Il marcha vers elle, les bras tendus, et lui prenant les deux mains, il murmura :

– Je vous attendais, Nelly-Rose ! Comme je suis heureux !

Il l'attendait ! Que voulait-il dire ? Nelly-Rose, qui était venue sans idée très précise sur ce qui se passerait, mais avec le désir ardent de provoquer une explication, avait l'impression que toutes les paroles devenaient inutiles entre eux, et que tout était réglé en dehors d'eux, sans même qu'ils eussent besoin de s'expliquer.

– Allons embrasser maman, dit Gérard. La voici qui sort du potager.

Une dame à cheveux blancs parut sur la droite, un panier sous le bras. Elle était habillée comme une paysanne, avec un tablier bleu qui enveloppait ses vêtements noirs.

– Nelly-Rose... présenta Gérard quand ils arrivèrent près d'elle.

Un sourire éclaira le doux visage ridé de la vieille dame. Elle contempla la jeune fille et dit à voix basse :

– Mon Dieu ! qu'elle est jolie !

L'Angélus de midi sonnait sur la calme campagne, et sur le verger paisible.

– Déjeunons, dit la vieille dame. Tout est prêt. Nous vous attendions chaque jour.

Une flamme brilla dans les yeux de la jeune fille. Il était donc vrai que Gérard l'attendait, qu'il considérait comme oubliées et comme insignifiantes les fautes dont il s'était rendu coupable, et qu'il savait qu'elle non plus n'en tenait plus compte ? Il était donc vrai qu'il avait pressenti sa visite et sa soumission ? Elle se révolta. Non, elle n'acceptait pas de se soumettre ainsi.

Révolte brève. Un bien-être inexprimable l'envahissait. Elle était profondément heureuse. Elle trouvait naturels le visage satisfait et la quiétude de Gérard. Cela ne la blessait pas.

– Mon Dieu, pensait-elle, quelle joie et quelle douceur d'être ici !

Chacune des notes de l'Angélus la pénétrait de sérénité et de béatitude. Debout, la mère disait tout bas, d'une voix tremblante, le *bénédicité*. Nelly-Rose regarda Gérard. Il ne la quittait pas des yeux, et demeurait souriant et grave.

Elle s'assit, et, bouleversée, se mit à pleurer sur un plat de radis qu'on lui offrait… Et, à travers ses larmes, elle vit une carte qui était sur son verre, et qui portait son nom : Nelly-Rose !

Ainsi donc, il en était ainsi : Gérard l'attendait. Et voilà qu'elle était venue, d'elle-même, sans qu'on la sollicitât, et comme si elle eût accompli la plus naturelle et la plus juste des choses. Et tous les mauvais souvenirs et tous les obstacles s'abolissaient. Et tout l'avenir se déroulerait là, dans cette ferme, dans le château restauré, dans les terres reconquises, dans le domaine reconstitué, dans cette campagne où chaque jour l'Angélus chanterait pour eux sa vieille chanson.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Octobre 2008

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Séverine, Jean-Marc et Stéphanie, Coolmicro et Fred.